

Fidelma 20- La Parole Des Morts

Tremayne, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PETER
TREMAYNE
La parole des morts

Grande collection

10
18



PETER TREMAYNE

LA PAROLE DES MORTS

Traduit de l'anglais par Hélène Prouteau

10 / 18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :

Whispers of the Dead

© Peter Tremayne, 2004.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2012,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-264-05798-3

INTRODUCTION

Bienvenue dans le second volume de nouvelles mettant sœur Fidelma en scène.

Ces intrigues, situées pour la plupart en Irlande, se déroulent au VII^e siècle.

Sœur Fidelma n'est pas une simple religieuse, mais un membre de ce que nous appelons aujourd'hui l'Église celtique, dont les conflits avec Rome sur des problèmes de théologie et d'organisation sociale sont bien connus. Les divergences allaient de la tonsure des moines à la date de Pâques. Quant au célibat, il n'était pas pratiqué par tous les religieux, de nombreux monastères comptaient des personnes des deux sexes qui élevaient leurs enfants au service de Dieu. Fidelma est essentiellement un *dálaigh*, une avocate des cours de justice qui appliquaient l'ancien système juridique des brehons. À cette époque, les hommes et les femmes, qui pouvaient aspirer à toutes les professions, étaient égaux. De nombreuses femmes étaient juristes, juges, et rédigeaient des textes de loi. Des noms sont restés dans les annales.

Ceux qui ont suivi les aventures de sœur Fidelma dans mes précédents ouvrages sont maintenant familiers du cadre social et culturel de ces histoires. Ces livres contiennent des « notes historiques » que vous pouvez également retrouver sur le site consacré à Fidelma : www.sisterfidelma.com.

Dans ce recueil de nouvelles tout comme dans le précédent, *De la ciguë pour les vêpres*, Fidelma mène seule ses enquêtes, sans son époux Eadulf de Seaxmund's Ham. À une exception près, « L'aigle perdue », où elle visite Cantorbéry avec lui. Chronologiquement, cette nouvelle se situe entre les romans *Les Disparus de Dyfed* et *Le Châtiment de l'au-delà*. Les autres se déroulent en Irlande.

La première nouvelle par ordre chronologique dans la vie de notre héroïne est « La flétrissure », où Fidelma étudie encore le droit sous la férule de son maître, le brehon Morann. Des éditeurs m'ont suggéré des thèmes. Mon ami Peter Haines désirait que Fidelma apparaisse dans une histoire où on s'enivre, ce qui a donné « L'or la nuit ». Un autre a exprimé le souhait qu'elle prenne des vacances. « Le cadavre du jour saint » l'a exaucé. Il est régulièrement fait allusion à l'astrologie et à la cosmologie. En ce temps-là, l'astrologie était un art largement pratiqué. Un éditeur m'a demandé de broder sur ce thème,

d'où « L'astrologue qui avait prédit sa fin ». David R. Wooten, l'énergique et très imaginaire éditeur de *The Brehon*, la revue de l'International Sister Fidelma Society, est alors entré en contact avec moi. *The Brehon* paraît trois fois par an, ses lecteurs résident dans de nombreux pays, et il nous a paru important qu'il publie des histoires originales, d'où « La flétrissure » et « La lune noire se lève ».

Quand j'ai accepté de rassembler des nouvelles pour un second recueil, j'en ai écrit quelques-unes sur des aspects de la loi des brehons que je n'avais pas encore abordés. Par exemple, comment un chef irlandais est-il élu ? C'est le thème de « L'héritier présomptif ». Quelle était la situation des enfants placés dans des familles nourricières (une ancienne coutume irlandaise très répandue) et existait-il des lois pour protéger les enfants ? De cette réflexion est né « Le père nourricier ». Dans « Au loup ! », j'ai traité les problèmes d'héritage soulevés par une personne qui aurait perdu la raison.

Dans ces nouvelles on retrouve des personnages de mes romans, par exemple l'abbé Laisran de Durrow, dans le comté de Laois. Durrow vient de *dearmach* en vieux gaélique, ou *darú* en gaélique moderne, et signifie « la plaine des chênes ». L'abbaye avait été fondée par saint Colomba avant qu'il ne soit exilé aux environs de 563. Durrow était un des centres d'enseignement ecclésiastique les plus réputés et, au cours du VII^e siècle, les étudiants venaient de dix-huit nations européennes pour y étudier. Aujourd'hui, Durrow est surtout connu pour son évangélaire enluminé, *Le Livre de Durrow*, datant du milieu du VII^e siècle.

Fidelma est la protégée de l'abbé Laisran. C'est lui qui la persuade de rejoindre l'abbaye de Kildare quand elle est reçue à l'examen d'*anruth* (le diplôme en droit le plus élevé après celui d'*ollamh* dans l'Irlande de l'époque). Comme le savent de nombreux lecteurs, Fidelma est plus intéressée par sa profession et les enseignements de son maître le brehon Morann que par la religion et, quand elle découvre que son abbesse a enfreint la loi, elle quitte Kildare (voir *De la ciguë pour les vêpres*). Elle retourne à la cour de son frère, le roi Colgú de Muman, qui règne à Cashel sur ce qui est aujourd'hui le comté de Tipperary.

Dans des nouvelles comme « Un cantique pour Wulfstan » et « Le cheval qui est mort de honte », du recueil *De la ciguë pour les vêpres*, la jovialité et l'humour de l'abbé Laisran viennent tempérer le sérieux et la quête de vérité de Fidelma. J'ai reçu de nombreuses lettres de lecteurs qui me demandaient de donner plus d'importance à Laisran. J'espère qu'ils seront heureux d'apprendre que Laisran apparaît dans « La parole des morts », « Qui a volé le poisson ? » et « L'or la nuit ».

Voici donc quatorze énigmes qui mettent à nouveau Fidelma à

l'épreuve. Et comme dans d'autres livres de cette série, vous découvrirez, par exemple dans « Le père nourricier », que la loi n'est pas toujours synonyme de justice.

Peter Tremayne

LA PAROLE DES MORTS

L'abbé Laisran, assis près du feu, se renversa sur sa chaise et examina d'un air songeur le gobelet de vin chaud qu'il tenait à la main.

– Tu as acquis une réputation qui t'honore, Fidelma, dit-il en levant les yeux sur sa protégée qui avait pris place en face de lui. J'ai entendu des brehons te comparer à des femmes juristes de la stature de Brig ou de Dari. Un exploit pour quelqu'un d'aussi jeune.

Fidelma, qui connaissait trop ses faiblesses pour se laisser aller à la vanité, lui adressa un petit sourire.

– Contrairement à elles, je n'aspire pas à écrire des textes de loi. En tant que *dálaigh*, je suis attirée par le travail d'investigation et préfère laisser les jugements aux brehons.

L'abbé Laisran, qui avait le visage rond et avenant d'un vieux chérubin, s'inclina vers elle.

– C'est à cela que tu dois ta réputation. Tu as obtenu des succès éclatants dans tes enquêtes en relevant des indices qui avaient échappé à tes pairs. J'ai moi-même été le témoin de ton intelligence et de ta vivacité d'esprit. Depuis la dernière fois où nous nous sommes vus, tu as accepté des responsabilités écrasantes. Cela ne t'effraie-t-il pas ?

– La seule chose qui m'inquiète, c'est de faillir à mettre au jour la vérité. Heureusement, au cours des huit années passées à étudier avec mon maître le brehon Morann de Tara, je n'ai pas perdu mon temps. Il m'a appris à accepter les charges qui échoient à un *dálaigh*.

– Ah, soupira l'abbé, à celui à qui on aura donné beaucoup il sera beaucoup demandé. C'est tiré de...

– L'Évangile de Luc, 12,48, le coupa Fidelma avec un sourire taquin.

– Rien ne t'échappe, cousine. Mais enfin, il y a bien des affaires que tu n'es pas parvenue à résoudre ? Les coupables qui échappent à la justice sont légion.

– Sans doute ai-je eu de la chance. Cependant, je demeure persuadée qu'il n'existe pas de crime parfait.

– Tu en es vraiment sûre ?

– L'examen d'un corps non identifié qui ne laisse pas transparaître les raisons de son décès est toujours une source d'enseignements pour un observateur attentif. Les morts nous

murmurent des secrets, libre à nous de les écouter.

L'abbé eut une moue sceptique.

– Faisons un pari, annonça-t-il brusquement.

Fidelma fronça les sourcils. L'abbé Laisran adorait les paris. À l'Aenach Lifé, la fête des courses de chevaux dans la plaine de Curragh, elle l'avait vu risquer des sommes importantes.

– À quoi pensez-vous ? lui demanda-t-elle.

– D'après toi, un cadavre finit toujours par donner des informations qui permettront de l'identifier et de remonter jusqu'à son assassin ?

Fidelma hocha la tête.

– Jusqu'à présent, je n'ai jamais connu d'échec.

– Très bien. Ce matin même, une jeune paysanne a été retrouvée sans vie. Personne ne la connaît, toutes nos investigations se sont soldées par un échec, et personne n'est venu la réclamer. Sans doute était-elle une pauvre âme errante. Un de nos frères l'a ramenée au monastère afin de lui donner une sépulture décente. Demain, comme le veut la coutume, elle sera enterrée et le tumulus où sera plantée une croix ne portera aucun nom.

L'abbé Laisran adressa un regard en biais à Fidelma.

– Si les morts te murmurent des secrets à l'oreille, peut-être pourrais-tu les interpréter pour nous ?

Fidelma réfléchit un instant.

– Avez-vous une vague idée de ce qui a pu causer le décès de cette jeune femme ?

– C'est un mystère. D'après notre apothicaire, elle était bien nourrie et ne semblait souffrir d'aucune affection.

– Il n'a repéré aucune marque, aucun signe de violence ?

– Rien. Si tu parviens à élucider cette énigme, je m'inclinerai humblement devant ta science.

Fidelma hésita. Elle n'appréciait guère les gageures visant à mettre ses talents de *dálaigh* à l'épreuve. D'un autre côté, inutile de nier que son malicieux mentor avait excité son imagination.

– Quelle somme allons-nous parier ? lança-t-elle.

– Un *screpall* pour les œuvres de l'abbaye, répondit aussitôt Laisran.

Un *screpall* était une pièce d'argent qui correspondait au prix de la consultation d'un *dálaigh*.

– C'est d'accord, dit Fidelma, vaguement honteuse de se laisser entraîner dans pareille aventure.

Elle se leva et reposa son gobelet de vin chaud.

– Où vas-tu ? s'exclama l'abbé.

– Voir le cadavre. Il nous reste tout juste deux heures avant le crépuscule et bien des indices disparaissent à la lumière des lanternes

et des bougies.

À son tour, Laisran reposa son gobelet, mais à regret.

– Très bien, soupira-t-il. Je vais te conduire jusqu'à l'officine de l'apothicaire.

À leur entrée, un grand religieux au nez busqué leva la tête de son mortier où il broyait des herbes. Il parut surpris en voyant Fidelma, que la plupart des moines connaissaient bien à l'abbaye de Durrow.

– Frère Donngal, j'ai demandé à sœur Fidelma d'examiner le corps de la jeune femme récemment décédée.

Le religieux repoussa son mortier et fixa Fidelma avec curiosité.

– Pensez-vous connaître cette malheureuse, ma sœur ?

Fidelma lui sourit.

– Je suis ici en tant que *dálaigh*, mon frère.

– Autant vous prévenir tout de suite, il n'y a pas eu mort violente et je m'étonne que cette affaire vous intéresse.

– C'est moi qui ai demandé à Fidelma de me donner son opinion, intervint précipitamment l'abbé.

– Le cadavre est dans notre morgue et je m'apprêtais justement à le préparer pour l'inhumation. Notre charpentier vient d'apporter le cercueil.

La dépouille, recouverte d'un drap, était posée sur une table au centre de la pièce où l'on conservait temporairement les corps des défunts.

Fidelma prit un coin du drap et s'apprêtait à le soulever quand l'apothicaire toussota d'un air gêné.

– J'ai ôté ses vêtements pour l'examiner et j'avais préparé une chemise dont je ne l'ai pas encore revêtue.

L'embarras du moine amusa Fidelma qui ne fit aucun commentaire.

La jeune femme devait avoir une vingtaine d'années et Fidelma, qui ne s'était pas encore endurcie aux aspects les plus rebutants de sa profession, eut un mouvement de recul.

– Elle n'a pas expiré depuis longtemps, murmura-t-elle.

– Une journée et une nuit tout au plus. On l'a trouvée ce matin et elle a dû trépasser pendant la nuit.

– Qui l'a trouvée ?

– Frère Torcan, précisa Laisran qui suivait leur conversation un peu à l'écart.

– Où ça ?

– À quelque cinq cents toises des murs de l'abbaye.

– Mais où exactement ?

– Dans une petite clairière tapissée de feuilles mortes.

Fidelma haussa les sourcils.

– Que faisait frère Torcan dans cette clairière ?

– Il ramassait des champignons car il travaille aux cuisines.

– Et les vêtements que portait cette femme... où sont-ils ?

Frère Donngal désigna une petite table sur laquelle ils étaient empilés.

– Voyez vous-même.

Fidelma se pencha sur le corps qu'elle étudia avec soin, puis elle alla examiner les vêtements. Ils consistaient en une paire de sandales, appelées *cuaran*, dont les semelles de cuir s'attachaient avec des lanières du même matériau. Elles étaient usées, tout comme la robe en laine. Une bande de lin servait de ceinture. Quant à la courte cape traditionnelle, à capuchon et doublée de lapin, elle avait connu des jours meilleurs.

Fidelma releva la tête.

– Elle n'avait pas de sous-vêtements ?

Donnagal parut gêné.

– Non.

– Ni de *ciorbholg* ?

Le *ciorbholg*, littéralement « sac à peignes », porté à la ceinture, contenait tous les articles de toilette dont une femme pouvait avoir besoin. Qu'elle soit noble ou misérable, elle ne le quittait jamais.

– Pas de *ciorbholg* non plus.

– Voilà pourquoi nous en avons conclu qu'elle n'était qu'une malheureuse errant de village en village, expliqua l'abbé.

– Et elle n'avait ni broche ni bijou d'aucune sorte ?

Frère Donngal prit un air supérieur.

– Non, naturellement.

– Pourquoi naturellement ?

– Vu sa mise, il était évident qu'il s'agissait d'une pauvre. Une jeune femme comme elle n'aurait jamais pu s'offrir de tels ornements.

– N'importe qui peut acquérir des colifichets, répliqua Fidelma. L'abbé Laisran s'avança.

– Tu vois bien que cette pauvre petite ne peut rien te murmurer à l'oreille. Elle est condamnée au silence. Tu aurais dû réfléchir avant d'accepter mon pari.

Fidelma se retourna vers lui, les yeux brillant d'une lueur dangereuse.

– Au contraire, Laisran. Malgré son état pitoyable, elle nous raconte bien des choses.

Donnagal échangea un regard surpris avec l'abbé.

– Je ne vous comprends pas, ma sœur. Qu'avez-vous constaté qui m'aurait échappé ?

– L'essentiel.

Laisran se mordit la lèvre en voyant l'expression ahurie de l'apothicaire. Puis il se tourna vers sa cousine avec un regard réprobateur.

– Allons, Fidelma, avoue que tu es confrontée à un mystère insoluble. Même toi tu ne peux deviner ce qui restera à jamais connu de Dieu seul.

Les yeux verts de la jeune femme étincelèrent.

– Tu me connais mal, Laisran. Je prouve toujours ce que j'avance.

Perplexe, Donngal fixait le corps.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que cette jeune femme était d'un milieu modeste ? lui lança Fidelma.

– Mais enfin, regardez ses vêtements ! répliqua l'autre avec humeur.

– Il ne faut pas se fier aux signes extérieurs, qui sont parfois un piège pour cacher l'essentiel. Moi je vous assure que cette personne venait d'une famille aisée.

L'abbé Laisran se déplaça à son tour pour observer le cadavre.

– Tu te moques de nous, Fidelma.

– Décidément, vous êtes sourds aux murmures des morts ! La peau blanche n'a jamais été exposée au soleil et au vent. Ses mains sont douces et soignées. Pas de cal, pas de saleté sous les ongles parfaitement polis. Les pieds sont également lisses, aucune rugosité. Cette jeune femme n'a jamais marché dans ces sandales, qui l'auraient blessée.

L'abbé et l'apothicaire ouvraient de grands yeux.

– Et maintenant passons à la chevelure.

Elle était tressée en une longue natte d'un blond doré.

– Je ne vois rien d'exceptionnel à cette coiffure, murmura l'abbé.

– Sauf que cette façon de natter les cheveux, le *cuilfhionn*, est caractéristique des personnes de haut rang.

– Mais alors, pourquoi s'est-elle habillée en paysanne ? s'étonna l'apothicaire après un instant de silence.

Fidelma pinça les lèvres.

– Peut-être nous le dira-t-elle. En tout cas, elle était mariée.

L'abbé émit un grognement sceptique.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Fidelma pointa du doigt la main gauche.

– Il y a une empreinte autour du majeur, à peine visible, je vous l'accorde, mais c'est une bague qui l'a laissée. Et cette coloration sur le bras gauche, là, qu'en pensez-vous, frère Donngal ?

L'apothicaire haussa les épaules.

– Cette marque de teinture bleue ? C'est sans importance.
– Pourquoi ?
– Dans les villages, il est bien connu que les femmes teignent des tissus avec une décoction extraite d'une plante crucifère, le *glaisin*.
– Sauf que les nobles ne s'abaissent jamais à ce genre de travaux et cette tache semble assez récente.
– C'est important ? s'enquit Laisran d'une voix hésitante.
– Peut-être. Cela dépendra du poids que nous accorderons à ce que cette pauvre jeune femme nous chuchote avec insistance par-delà la mort.

– De quoi parles-tu ?
– Elle a été assassinée.

Laisran se redressa.

– Allons, notre apothicaire n'a trouvé aucune preuve de violence, pas de blessures ou d'écorchures. Et le visage est complètement détendu, à croire que la Camarde l'a surprise dans son sommeil.

Fidelma souleva la tête de la jeune femme, fit passer la tresse vers l'avant et exposa la nuque.

– Regardez ce que j'ai découvert tout à l'heure. Frère Donngal, que pensez-vous de cela ?

Le moine parut embarrassé.

– Je n'avais pas regardé sous la natte.

– Et maintenant que voyez-vous ?

– Euh... une petite contusion, de la largeur d'un ongle, avec un point rouge, comme une piqûre d'insecte.

Laisran constata à son tour ce détail et Fidelma reposa doucement la tête de la jeune femme.

– À mon avis, il s'agit d'une minuscule incision, sans doute causée par une aiguille qui a été insérée à cet endroit et poussée dans le cerveau. Un geste très rapide. La jeune femme a rendu le dernier soupir avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

L'abbé Laisran fixait Fidelma d'un air ahuri.

– Nous serions donc confrontés au meurtre d'une personne de haut rang ?

– Oui, et après sa mort on l'a déshabillée pour la déguiser en paysanne. L'assassin croyait ainsi prévenir toute identification.

– En supposant que ce soit vrai, intervint frère Donngal, comment pourrait-on retrouver l'auteur de ce crime ? C'est une tâche impossible.

– Le fait qu'elle venait de mourir quand frère Torcan l'a découverte nous facilite les choses. Elle a été tuée près d'ici, se rendait nécessairement dans un lieu en rapport avec sa condition sociale, et elle n'avait pas beaucoup marché : regardez ses plantes de pieds, soit

elle a chevauché jusqu'ici, soit elle s'est déplacée dans une voiture à cheval.

– Mais quelle était sa destination ? demanda frère Donngal.

– Si c'était Durrow, elle serait venue à l'abbaye, fit observer Laisran.

– Vous avez raison. Donc elle n'a pu se rendre que dans la maison d'un noble, d'un chef, ou dans une *bruighean*, une auberge. Selon moi, elle a été assassinée à trois ou quatre milles d'ici.

– Par quelles déductions es-tu arrivée à ce chiffre ?

– Nous sommes en présence du cadavre d'une femme morte récemment et d'un meurtrier qui voulait s'en débarrasser au plus vite. S'il a changé les vêtements de la victime et l'a transportée jusqu'à l'endroit où elle a été découverte, il n'a pas pu parcourir une longue distance.

L'abbé Laisran se frotta le menton.

– Le meurtrier a pris un risque en déposant ce corps si près de l'abbaye.

– Pas forcément. Si j'ai bonne mémoire, cette forêt est la plus épaisse de la région, même si elle est proche du monastère. Est-elle très fréquentée ?

Laisran haussa les épaules.

– Il est vrai que frère Torcan ne s'y aventure que rarement pour y chercher des champignons. Il est tombé sur ce cadavre tout à fait par hasard.

– C'est bien ce que je pensais.

– Quant à une auberge, il y en a une à Ballacolla plus au nord. Et au sud, tu as la demeure de Ballyconra où vit le seigneur de Conra.

– Qui est-il ? Décrivez-le-moi.

– Ce jeune seigneur a réapparu depuis peu. Je ne l'ai rencontré qu'à une seule occasion, quand il est venu me présenter ses respects à son retour dans son pays natal. À l'époque où j'ai pris la direction de l'abbaye de Durrow, j'ai bien connu son père, le seigneur de Conra. Le fils servait alors dans l'armée du haut roi. Il est encore célibataire et, jusqu'à récemment, il se battait contre les Uí Néill.

– Vous excitez ma curiosité !

Elle regarda le ciel nuageux par la fenêtre.

– Il nous reste une heure avant le coucher du soleil. J'aimerais que frère Torcan me rejoigne aux portes et me conduise à l'endroit où il a découvert le corps.

– À quoi cela servirait-il ? ronchonna l'abbé. Il n'y avait rien dans la clairière à part le cadavre.

Fidelma garda le silence et Laisran partit chercher le moine à contrecœur.

Une demi-heure plus tard, frère Torcan et l'abbé Laisran, qui

ne cessait de manifester son agacement, l'escortaient jusqu'à la clairière. Fidelma examina le chemin qu'ils avaient emprunté : il était juste assez large pour une petite carriole. Elle remarqua aussi des empreintes de sabots et des ornières, à l'évidence creusées par des roues.

– Où mène ce sentier ? demanda-t-elle.

– Il relie la route principale au sud... qui conduit à Ballyconra, ajouta-t-il d'un air entendu.

Il faisait de plus en plus sombre.

– Demain matin, nous irons rendre visite à ce jeune seigneur. Pour ce soir, inutile de poursuivre nos investigations. Je propose de rentrer au monastère.

Le lendemain, Fidelma chevauchait vers le sud accompagnée par l'abbé. Ballyconra était un gros village composé de chaumières et de petites fermes. Dans un champ avoisinant on récoltait des betteraves, chargées sur des carrioles tirées chacune par un âne. Le sentier qui serpentait dans le hameau traversait un cours d'eau. Sur les berges, des femmes étendaient des vêtements sur l'herbe tandis que d'autres, réunies autour d'un chaudron en métal posé sur un trépied au milieu d'un feu, faisaient tourner des tissus avec un bâton. Fidelma renifla une odeur âcre de teinture.

Des têtes se relevèrent pour saluer l'abbé. Bientôt ils longeaient un autre champ qui s'étendait devant une grande bâtisse isolée construite sur une colline. Sans doute en remplacement d'une forteresse. Un jeune homme vint à leur rencontre, chevauchant avec aisance une belle jument à la robe d'ébène.

– Voici Conrí, murmura Laisran en tirant sur les rênes de sa monture pour attendre le jeune homme.

Il était beau, avec des yeux et des cheveux noirs et un visage altier. Toute sa personne proclamait son rang et son goût pour l'action. La cicatrice qui barrait son front, souvenir du temps où la guerre le sollicitait, ajoutait à son pouvoir de séduction.

– Bien le bonjour, l'abbé, lança-t-il d'un ton enjoué avant de se tourner vers Fidelma. Et bonjour à vous, ma sœur. Qu'est-ce qui vous amène à Ballyconra ?

Laisran s'apprêtait à répondre, mais Fidelma le devança.

– Je suis *dálaigh*. Attendiez-vous des visiteurs, seigneur ? Vous nous observiez du haut de la colline.

Le jeune homme lui adressa un sourire mélancolique.

– Vous avez un regard aiguisé, *dálaigh*. Et vous ne vous êtes pas trompée car voilà plusieurs jours que j'attends mon épouse. En apercevant la silhouette d'une femme à cheval j'ai cru l'espace d'un instant...

– Votre épouse ? demanda Fidelma après un rapide coup d’œil à Laisran.

– Oui, Segnat, la fille du seigneur de Tir Bui, annonça-t-il avec quelque fierté. Elle doit arriver d’un moment à l’autre. Nous nous sommes mariés il y a trois mois à Tir Bui, et j’ai dû la quitter précipitamment à cause d’une affaire à régler ici. Segnat devait me suivre dans les plus brefs délais mais elle a été retardée, et j’ai appris il y a une semaine qu’elle se préparait à entreprendre le voyage jusqu’ici.

– Pourquoi a-t-elle ajourné son retour ?

– Juste après notre mariage, son père est tombé malade et, étant sa seule proche parente, elle a dû rester auprès de lui. Il vient de s’éteindre.

– Pouvez-vous nous la décrire ?

Le jeune homme fronça les sourcils.

– En quoi cela vous intéresse-t-il ?

– Soyez assez aimable pour satisfaire ma curiosité.

– Elle a une vingtaine d’années, des cheveux blonds et des yeux bleus, mais...

– Un voyageur qui viendrait de Tir Bui traverserait Ballacolla et contournerait l’abbaye, non ?

– Certes, cependant...

– Puis-je vous rappeler que je suis *dálaigh* ? l’interrompt Fidelma avec gravité. Et ma fonction implique de poser des questions. Le corps d’une jeune femme a été découvert dans les bois près de l’abbaye et nous essayons de l’identifier.

Conrí cligna des paupières.

– Vous sous-entendez qu’il pourrait s’agir de Segnat ?

L’expression du visage de Fidelma s’adoucit.

– Nous nous livrons à des investigations dans la région, au cas où on aurait signalé la disparition d’une jeune femme.

Conrí releva le menton d’un air de défi.

– Segnat n’a pas disparu et je l’attends d’un moment à l’autre.

– J’apprécierais cependant que vous veniez à l’abbaye cet après-midi afin de jeter un coup d’œil au corps. Simple précaution.

Le jeune homme pinça les lèvres.

– Il est impossible que ce soit elle.

– Dans la vie, tout est possible. Même si certains événements sont plus improbables que d’autres. Nous apprécierions votre collaboration, seigneur Conrí, nous procédons par élimination.

– L’abbaye vous serait reconnaissante de votre concours, intervint Laisran.

Le jeune homme haussa les épaules.

– Cet après-midi ? Très bien, j’y serai.

D'un geste brusque, il fit tourner bride à son cheval et s'éloigna.

– Tu crois que c'était utile ? demanda Laisran.

– Je pense que oui. Et maintenant, occupons-nous de cette auberge de Ballacolla.

Le visage de Laisran s'éclaira.

– Ah ! Je comprends.

– Vraiment ? s'étonna Fidelma avec un petit sourire.

– Oui, en éliminant une hypothèse peu vraisemblable, tu peux maintenant rechercher l'identité de la victime dans le seul endroit plausible.

Le sourire de Fidelma s'élargit tandis qu'ils reprenaient le chemin de l'abbaye.

L'auberge, un grand bâtiment peu engageant, était située à une croisée des chemins. Ils allaient pénétrer dans la cour quand une dame robuste et d'un certain âge, qui conduisait une carriole tirée par un âne, s'arrêta, leur bloquant le passage.

– Des religieux ! s'écria-t-elle sur un ton méprisant.

– Vous n'avez pas l'air ravie de nous voir ! ironisa Fidelma.

– C'est l'hospitalité gratuite offerte par vos établissements qui ôte le pain de la bouche des pauvres gens comme nous, grommela la femme.

– Nous avons l'intention de nous restaurer chez vous, susurra Fidelma pour la calmer.

– Si vous pouvez payer, alors vous trouverez mon mari à l'intérieur.

– Dites-moi, auriez-vous vu une jeune femme qui se serait arrêtée chez vous il y a deux nuits de cela ? Elle venait du nord.

L'autre plissa les paupières.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Je suis *dálaigh* et mes questions exigent des réponses. Comment vous appelez-vous, aubergiste ?

La femme s'apprêtait à répliquer, puis elle se ravisa. Refuser de coopérer avec un *dálaigh* était passible d'une amende pour obstruction à la justice. Un aubergiste d'une hôtellerie publique avait des obligations très précises.

– Je m'appelle Corbnait, dit la dame.

– Et... ?

– Il y a bien eu une jeune femme de Tir Bui qui est venue ici il y a trois nuits de cela. Elle voulait se restaurer et qu'on s'occupe de son cheval.

– Vous a-t-elle donné son nom ?

– Si elle l'a fait, je ne m'en souviens plus.

– Était-elle jeune, avec une peau claire et une grande natte de

cheveux blonds ?

L'aubergiste hocha la tête.

– Oui.

Puis la colère la reprit.

– J'espère qu'elle ne s'est pas plainte de la nourriture ou de notre accueil ! Nous sommes très consciencieux.

– Elle ne risque pas de se plaindre pour la bonne raison qu'elle est morte.

Corbnait ouvrit la bouche et la referma avant de se ressaisir.

– En tout cas, nous ne servons que de la cuisine de qualité, elle n'est sûrement pas morte à cause de ce qu'elle a mangé.

– Je ne vous ai pas précisé les raisons de son décès. Je vois que vous conduisez une carriole ?

– Comme beaucoup de gens, balbutia Corbnait, surprise par le brusque changement de sujet. Elle me sert à m'approvisionner.

– Teignez-vous des vêtements dans votre maison ?

– À quel jeu jouez-vous, ma sœur ?

Le regard de Corbnait alla de l'abbé à Fidelma, comme si elle avait des doutes sur leur santé mentale.

– Il n'y a que les nobles qui ne font pas eux-mêmes leurs teintures, reprit-elle.

– S'il vous plaît, pouvez-vous me montrer vos mains et vos bras ?

Devant l'impassibilité de ces étranges visiteurs, la femme préféra ne pas discuter et tendit ses bras musclés. Ils étaient vierges de toute tache.

– Vous êtes contente ? lâcha la femme d'un ton acide.

– Vos mains sont très bien soignées, la complimenta Fidelma.

La femme renifla.

– Il faut bien qu'un mari serve à quelque chose. Il se charge des travaux salissants.

– Je suppose que c'est vous qui avez servi la jeune femme ?

– Oui.

– Vous a-t-elle parlé ?

– Un peu. Elle m'a raconté qu'elle allait retrouver son époux qui vit au sud de l'abbaye.

– Elle n'est pas restée dormir ici ?

– Elle avait hâte de retrouver son mari. Ah ! les jeunes mariés !

La femme émit un grognement de dégoût.

– Voilà une maladie dont on guérit vite. Vous convolez avec un beau prince qui se transforme rapidement en bon à rien. Tenez, moi...

– Vous avez donc eu l'impression qu'elle était amoureuse ? la coupa Fidelma.

– Oh oui...

– Avait-elle l'air contrariée ?

– Non, pas du tout.

Fidelma réfléchit.

– Était-elle seule quand elle s'est arrêtée dans votre auberge ? Y avait-il d'autres clients ?

– Non, personne, et elle était seule. Mon mari s'est occupé de sa monture. Elle a donné des ordres très précis sur les soins à lui apporter. Cette jeune femme était à l'évidence la fille d'un chef car elle possédait une très belle jument noire et portait des vêtements raffinés.

– Vers quelle heure est-elle partie ?

– Tout de suite après son repas, environ deux heures avant le coucher du soleil. Elle a dit qu'elle arriverait à destination avant la tombée de la nuit. Que lui est-il arrivé ? A-t-elle été attaquée par des voleurs ?

– Nous l'ignorons mais c'est peu probable. Pourrais-je m'entretenir avec votre mari ?

Corbnait fronça les sourcils.

– Echen ne vous dira rien de plus.

– Laissez-moi en juger.

Corbnait haussa les épaules et poussa un cri aigu :

– Echen !

L'âne agita les oreilles et les chevaux de Fidelma et Laisran tressaillirent.

Un homme plutôt maigre à la tête de furet sortit de la grange en traînant les pieds.

– Tu m'as appelé, ma chérie ? demanda-t-il d'un ton apaisant.

Puis il reconnut l'abbé et le salua en se frottant les mains.

– Bienvenue, noble Laisran. Et bienvenue à vous, ma sœur. Votre présence est un honneur et une bénédiction...

– Assez de simagrées ! s'exclama Corbnait. Le *dálaigh* veut te poser quelques questions.

L'homme ouvrit de grands yeux.

– Quel *dálaigh* ?

Fidelma se présenta.

– Je suis Fidelma de Cashel. Je vois que vous avez des taches sur les mains, Echen.

L'homme la fixa d'un air idiot.

– J'étais en train de préparer des bains de teinture à base de *glaisin* et de *dubh-poill*. Il existe un sédiment d'un noir intense que l'on trouve au fond des flaques dans les marais : je le mélange avec du *glaisin* pour obtenir un bleu foncé...

– Arrête ! La sœur n'a que faire de tes bavardages ! le coupa Corbnait.

– Au contraire, répliqua Fidelma d'un ton sec. J'aimerais savoir si Echen travaillait à sa teinture quand la jeune femme est venue l'autre jour.

Echen fronça les sourcils.

– Elle n'est restée que pour se restaurer, te demander d'étriller sa jument noire et lui donner du fourrage, lui rappela son épouse.

Le visage de l'homme s'éclaira.

– Je n'ai commencé la teinture qu'aujourd'hui et je me souviens bien de cette jeune personne. Elle était très pressée d'atteindre sa destination.

– Vous lui avez parlé ?

– Oui, quand elle m'a donné des instructions pour son cheval, et puis elle est entrée dans l'auberge. Elle n'est restée ici qu'une heure ou deux, n'est-ce pas, ma chérie ?

– Oui, et puis elle est partie seule.

Echen faillit ajouter quelque chose, croisa le regard de son épouse et se ravisa, ce qui n'avait pas échappé à Fidelma.

– Vous vous souvenez d'un détail qui pourrait nous intéresser, Echen ?

L'homme hésita.

– Allons, parlez, lança-t-elle d'un ton brusque.

– C'est juste... qu'elle n'était pas tout à fait seule.

– Mais si, qu'est-ce qui te prend ? grommela son épouse.

– Je l'ai aidée à se mettre en selle, elle s'est engagée sur le sentier et j'ai vu quelqu'un conduisant une petite carriole qui l'a rattrapée au pied de la colline.

– Un homme ou une femme ? demanda aussitôt Fidelma.

– Un homme.

– C'est sûrement notre assassin, soupira Laisran. Après tout, il s'agissait bien d'un voleur de grand chemin. Et maintenant nous ne saurons jamais le nom du coupable.

– Les voleurs de grand chemin ne conduisent pas de carriole à âne.

– Vous avez raison, déclara soudain Echen.

Ils se tournèrent vivement vers le petit homme.

– Eh bien, dis-leur qui c'était, espèce d'imbécile ! cria Corbnait à son infortuné mari.

– Le jeune Finn ! Il garde des moutons sur le Slieve Nuada à un mille d'ici.

– Un drôle d'animal, celui-là ! s'exclama Corbnait. Ses parents sont morts il y a trois ans et depuis, il vit en reclus. Moi je trouve pas ça normal.

– Je veux que tous deux vous veniez à l'abbaye pour identifier le corps, ordonna Fidelma. Nous avons besoin de témoins pour

confirmer l'identité de cette jeune femme.

– Echen s'en chargera, moi je suis trop occupée, maugréa Corbnait.

– Très bien. Où vit exactement ce Finn ?

– Slieve Nuada, c'est cette grande colline en face de toi, intervint Laisran. Cela tombe bien, je connais l'endroit, et aussi le garçon.

Ils ne tardèrent pas à repérer sa maison et la *lias cairach*, la hutte de berger juste à côté. Fidelma remarqua que la toison des moutons qui paissaient sur les pentes était marquée d'un cercle bleu, ce qui permettait de les identifier quand on les amenait dans les terres de pacage communes.

Finn était un beau jeune homme aux épais cheveux roux et à la peau tannée par le soleil. Ils le trouvèrent avec un mouton coincé entre les jambes. La bête avait le ventre gonflé, comme si elle était grosse. Alors qu'ils grimpaient vers le berger, ils le virent enfoncer une longue tige, appelée *biorracha*, dans le ventre de l'animal qui dégonfla avec un curieux sifflement. Une fois relâché, il tituba, bêlant de mécontentement mais apparemment indemne.

En reconnaissant l'abbé, Finn posa la *biorracha* et s'avança vers lui.

– Abbé Laisran ! Je ne vous avais pas revu depuis les funérailles de mon père.

Ils descendirent de cheval et attachèrent leurs bêtes à une barrière.

– Tu as un problème ? demanda l'abbé en désignant le mouton.

– Il avait brouté des plantes qui lui avaient provoqué des ballonnements. En le piquant au bon endroit, j'ai libéré les gaz. C'est simple et sans douleur. Vous voulez acheter des moutons pour l'abbaye ?

– Non, nous nous sommes déplacés pour une triste affaire. Je te présente sœur Fidelma, qui est *dálaigh*.

Le garçon fronça les sourcils.

– Que se passe-t-il ?

– Il y a deux jours, tu as rencontré une jeune femme sur la route de l'auberge de Ballacolla.

Finn hocha la tête.

– C'est exact.

– Pourquoi l'as-tu accostée ?

– Accostée ? Je ne comprends pas.

– Tu conduisais une carriole à âne ?

– Oui.

– Et elle était à cheval.

– Tout à fait. Une jument noire.

– Pour quelle raison lui as-tu parlé ?
– Je la connais bien. Segnat est originaire de Tir Bui et j'allais à la forteresse de son père avec mon père, Dieu ait son âme.
– Vous la connaissiez ? s'étonna Fidelma.
– Son père était le chef de Tir Bui.
– Qu'allait faire votre père à Tir Bui ? C'est assez loin d'ici.
– Il élevait des moutons à cornes, une vieille variété qui va bientôt disparaître. En tant que *treudaighe*, il possédait des troupeaux de valeur.

Un *treudaighe* était un berger d'un certain rang.

– En voyant Segnat j'ai été surpris, poursuivit Finn. Elle m'a confié qu'elle allait rejoindre Conrí, son mari, le nouveau seigneur de Ballyconra.

La voix de Finn trahissait son émotion.

– Vous n'aimez pas Conrí ? s'enquit aussitôt Fidelma.
– Rien ne m'autorise à l'aimer ou le haïr, reconnut Finn. Mais tout le monde sait qu'il vivait déjà avec une autre.

– Le christianisme n'a pas encore débarrassé nos peuples de la polygamie, lui fit remarquer Fidelma. Un homme peut avoir plus d'une femme et une femme plus d'un époux.

L'abbé secoua la tête d'un air réprobateur.

– L'Église s'y oppose fermement.

– Sans doute. Mais le juge qui a rédigé les lois des *Bretha Croilge* a stipulé que cette pratique se justifiait dans la mesure où, dans l'Ancien Testament, le peuple élu de Dieu vivait dans la pluralité des unions. En conséquence de quoi il est difficile de condamner comme de louer cet usage.

Elle marqua une pause.

– Votre désapprobation, Finn, trahit une certaine affection pour Segnat. Je me trompe ?

– Pourquoi ces questions ? s'étonna le garçon.

– Segnat a été assassinée.

Finn ouvrit de grands yeux, puis ses traits se durcirent.

– C'est Conrí le coupable ! Il l'a épousée pour sa dot, sans compter qu'elle pouvait lui rapporter plus que ça.

– Expliquez-vous.

– C'était une *bauchomarba*, une héritière par les femmes, car elle n'avait pas de frère, ce qui en faisait le chef de clan de Tir Bui. Elle m'a confié qu'elle était riche. Quant à Conrí, il a gaspillé la plus grande partie de sa fortune en levant une armée pour soutenir le haut roi dans ses guerres contre les Uí Néill du Nord. Tout le monde vous le confirmera.

– Les commérages ne sont pas toujours vérifiés, le sermonna Fidelma.

– Ils se fondent souvent sur des faits.
– Vous ne semblez pas choqué par la triste destinée de Segnat, fit observer Laisran.

– Mes proches disparaissent les uns après les autres, abbé Laisran. J'ai vu trop de morts.

– Nous n'allons pas vous embêter plus longtemps, déclara soudain Fidelma.

L'abbé lui jeta un regard perplexe.

– Croyez-moi, vous ne tarderez pas à découvrir que c'est Conrí l'assassin ! s'écria Finn tandis que Fidelma s'éloignait déjà.

Laisran suivit sa cousine à regret. Ils se remirent en selle et descendirent la colline.

– Nous avons trouvé notre assassin, lança Laisran dès qu'ils furent hors de portée des oreilles du jeune garçon. De toute évidence, il s'agit de Finn.

Il semblait très excité.

Fidelma se retourna et lui sourit.

– Ah bon ?

– Il avait la motivation, l'opportunité et les moyens. Que te faut-il de plus ?

– Vous avez lu trop de textes de loi, mon cousin.

– Oui, en me documentant après avoir suivi tes procès. C'est ta faute.

– Alors expliquez-moi comment vous en êtes arrivé à cette conclusion.

– La *biorrracha*, la longue aiguille, c'est l'arme que Finn a utilisée.

– Continuez.

– Il marque ses moutons avec de la teinture bleue. D'où les taches sur le cadavre.

– Mais encore ?

– Il connaissait Segnat et était jaloux de Conrí. Or la jalousie suscite bien des drames.

– Autre chose ?

– Il a rencontré la jeune femme sur la route la nuit même où elle a trouvé la mort. Et il conduit une petite carriole à âne, ce qui lui a permis de transporter le corps.

– Il ne l'a pas rencontrée la nuit mais deux heures avant le coucher du soleil, le corrigea Fidelma.

Laisran eut un geste d'impatience.

– Peu importe.

– Vous vous trompez, mon cousin. Vous n'avez pas écouté les murmures de Segnat mais Finn, lui, connaît le meurtrier.

– Je ne comprends pas.

– Il a raison, c’est Conrí, seigneur de Conra, qui a tué Segnat. Et ses motivations correspondent très exactement à celles qu’a données Finn. Il pensait hériter des domaines de sa femme. Il savait que son futur beau-père était malade avant même d’épouser Segnat. Dès notre retour à l’abbaye, je vais mander le *bó-aire* local, le magistrat, afin qu’avec quelques guerriers il aille fouiller la demeure de Conrí. Avec un peu de chance, le seigneur de Conra n’aura pas détruit les vêtements et les objets personnels de Segnat. Et puis le *bó-aire* pourra toujours récupérer la magnifique jument noire que la jeune femme montait lors du voyage qui lui fut fatal. Echen l’identifiera sûrement.

Stupéfait, l’abbé Laisran fixait Fidelma.

– D’où te vient tant d’assurance ? En ce qui concerne l’assassinat de cette pauvre enfant, je maintiens que Finn est aussi bien placé que Conrí sur la liste des suspects.

Fidelma secoua la tête.

– Vous oubliez l’aiguille qu’on lui a enfoncée dans la nuque, sous sa tresse.

– Je ne saisis pas.

– C’est bien un genre de *biorracha* qui a été utilisé. Cependant, comment une vague connaissance de Segnat aurait-elle pu commettre un tel acte ? Comment Finn aurait-il pu persuader Segnat de se détendre pendant qu’il soulevait sa tresse pour brusquement faire pénétrer l’aiguille ? Seul un mari ou un amant pouvait se permettre un geste aussi intime sans que Segnat se débatte. Or elle n’était amoureuse que de son mari.

Laisran poussa un profond soupir.

– Elle est venue à Ballyconra pour y rejoindre celui qu’elle aimait, poursuivit Fidelma, un meurtrier qui avait déjà fomenté sa mort pour lui voler son héritage. Après le meurtre, Conrí la déshabilla, lui ôta ses bijoux, la vêtit d’une tenue de paysanne et la transporta dans une carriole empruntée aux lavandières qui teignent les tissus. Puis il l’emmena dans la forêt où il espérait que le corps ne serait découvert qu’à l’état de pourriture, ce qui empêcherait l’identification.

– Il avait oublié que les morts peuvent nous dire bien des choses, conclut Fidelma avec tristesse. N’oublions jamais d’écouter ce qu’ils nous murmurent.

LE CADAVRE DU JOUR SAINT

Il faisait très chaud malgré la brise qui soufflait de la mer. La procession avait quitté la plage sablonneuse pour grimper la colline verte et escarpée qui menait à l'oratoire. Les pèlerins s'étaient recueillis en silence devant la pierre tombale en granit du bienheureux Declan, dont on racontait qu'elle avait traversé la mer avec les habits sacerdotaux du saint et une petite cloche d'argent. Elle aurait flotté jusqu'au rivage de cette côte irlandaise où un prince guerrier du nom de Declan l'aurait trouvée. Comprenant que c'était un message de Dieu lui ordonnant de prêcher la nouvelle foi, il avait aussitôt entamé sa mission en convertissant les gens de son peuple, les Déices du royaume de Muman.

Quant à la pierre, elle était restée à l'endroit où on l'avait découverte avec ses présents miraculeux. Le jeune moine qui conduisait les pèlerins aux sites sacrés de Declan leur avait déclaré que, s'ils s'allongeaient sous la pierre tombale surélevée, ils seraient guéris de leurs rhumatismes, mais à la condition qu'ils se soient préalablement lavés de leurs péchés.

Aucun des pèlerins n'avait osé expérimenter les propriétés miraculeuses de la pierre.

Maintenant, ils gravissaient péniblement le raidillon derrière leur guide. Laissant les murs gris de l'abbaye derrière eux, ils se dirigèrent vers le sommet de la colline. Là s'élevait la petite chapelle que saint Declan avait construite deux siècles auparavant, et qui contenait ses reliques. Ce serait leur dernier arrêt.

Fidelda se demandait ce qui avait bien pu lui passer par la tête de s'engager dans cette aventure par une journée d'été aussi étouffante. À cette pensée succéda un vague remords de conscience. En tant que religieuse, n'était-elle pas directement concernée par la vie et les œuvres des grands hommes qui avaient évangélisé l'Irlande ?

Ses devoirs de *dálaigh* l'amenaient souvent à voyager. Cette fois-ci, elle s'était rendue dans le sous-royaume des Déices, sur la côte sud de Muman. Sachant qu'elle serait hébergée à l'abbaye d'Ardmore, fondée par saint Declan, dont le jour de célébration coïnciderait avec son séjour, elle avait décidé de se joindre au groupe de pèlerins qui s'étaient déplacés pour l'occasion. Fidelda était toujours prête à élargir ses connaissances. Voilà qui répondait à la question qu'elle s'était posée, songea-t-elle, quant aux raisons de sa participation à

cette expédition.

Tandis qu'ils cheminaient, frère Ross les renseignait avec force détails sur la vie et les œuvres de Declan. C'était un garçon fougueux, qui avait à peine dépassé l'« âge du choix », établi à seize ans pour les garçons et à quatorze ans pour les filles. Il grimpait comme un cabri tout en parlant à perdre haleine... sans manifester le moindre essoufflement.

– Declan était un des quatre grands saints qui ont prêché la bonne parole dans les cinq royaumes d'Éireann avant l'arrivée du bienheureux Patrick. Il y a eu Ailbe, le patron de Muman, Ciarán, également de Muman, Ibar de Laigin et Declan des Déices de Muman. Pas étonnant donc que le royaume de Muman ait été le premier à se convertir.

Plein de componction, frère Ross énuméra les miracles du saint, qui avait guéri bon nombre de personnes de la peste jaune. Les pèlerins l'écoutaient dans un silence respectueux. Tout en les examinant tour à tour, Fidelma se disait qu'à part la religion elle n'avait pas grand-chose de commun avec eux.

Ils s'approchaient maintenant du sommet de la colline où avait été construit le petit oratoire de granit, entouré d'un muret. Rectangulaire et recouvert d'un toit pentu, il mesurait treize pieds sur neuf.

– Voici l'endroit où repose la dépouille du saint, annonça frère Ross. Après avoir conduit à bien sa mission dans le pays, il retourna à Ardmore qu'il chérissait de toute son âme. Conscient qu'il approchait du terme de sa vie, il convoqua les habitants du lieu ainsi que le clergé, et leur conseilla de suivre ses pas dans la voie de la charité. Puis, ayant reçu le divin sacrement de l'évêque Mac Liag, il quitta ce monde dans la sérénité, escorté par les anges jusqu'au royaume des cieux. Les veillées et les messes solennelles se succédèrent, on vit des signes, des prodiges, et un conclave de saints venant de tous les coins du pays se rassembla.

Frère Ross tendit une main vers l'oratoire.

– Sa dépouille terrestre fut amenée jusqu'à ce lieu qui symbolisait sa première église, afin qu'il y soit enterré. Je vous demanderai de m'escorter trois par trois à l'intérieur car, comme vous pouvez le constater, ce bâtiment est très étroit. On y trouve une petite fosse où a été déposé le cercueil en pierre. Sur l'injonction d'un ange qui lui était apparu, Declan a lui-même désigné cet endroit pour son sommeil éternel. Ses reliques sont gardées ici et, grâce à son intercession, de grands miracles ont été accomplis.

Il baissa la tête.

– Amen, murmurèrent les pèlerins.

– Maintenant, je vais entrer dans l'oratoire afin de vérifier que

nous n'allons pas déranger des fidèles dans leurs prières. En ce jour, de nombreuses personnes se déplacent pour adorer notre saint patron.

Un instant plus tard le jeune homme jaillissait de l'oratoire comme un diable de sa boîte, les yeux exorbités et incapable de proférer un son. Les autres le fixaient d'un air ahuri.

– La... la corruption s'est détournée de lui !

Fidelma s'avança.

– Calmez-vous, mon frère ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

– Le corps... il... il...

– Reprenez vos esprits !

– La pierre du sarcophage a été repoussée et Declan... on jurerait qu'il vient de rendre l'âme ! Allez répandre la nouvelle : il s'agit d'un miracle ! Un miracle !

Fidelma lui tourna le dos et entra dans la chapelle en prenant garde de baisser la tête pour ne pas se cogner au linteau. À cause de la lumière filtrée par une seule petite fenêtre, Fidelma s'arrêta un instant pour s'accoutumer à la pénombre. Deux chandelles intactes étaient posées sur l'autel et une troisième finissait de brûler sur la pierre du sarcophage où la cire s'était répandue. Fidelma se pencha. Frère Ross avait raison en ce sens qu'il y avait bien un corps dans le cercueil. Elle l'examina. Le sang n'avait pas encore séché et le front était tiède. Cette personne n'avait certainement pas rendu l'âme deux siècles auparavant !

Quand elle ressortit, elle trouva frère Ross en proie à une crise de lyrisme irrépressible devant des pèlerins médusés.

– Mes amis, vous allez être les témoins du plus grand prodige opéré par cet homme admirable...

Il s'arrêta en voyant son public se détourner de lui pour interroger Fidelma du regard.

– Ma sœur, dites-leur que je n'ai pas menti.

– Personne n'entre dans la chapelle ! lança Fidelma avec autorité.

Frère Ross fronça les sourcils.

– C'est moi qui suis chargé de ces ouailles ! Depuis quand me donnez-vous des ordres ?

– Je suis *dálaigh*, jeune homme, et je m'appelle Fidelma de Cashel.

Surpris, l'autre cligna des yeux et se ressaisit aussitôt.

– Peu m'importe que vous soyez juriste, ces pèlerins vont tout de suite aller prévenir l'abbé. Moi, je ne bouge pas d'ici.

– Vous qui connaissez si bien la vie de Declan, soutiendrez-vous qu'il a été poignardé en plein cœur avant de pousser son dernier soupir ?

Frère Ross la regardait sans comprendre.

– De plus, saint Declan était-il une femme ?

Le moine se récria d'un air outragé.

– Alors je vous suggère d'aller étudier de plus près l'objet de votre émerveillement. Le corps dans la tombe est celui d'une jeune femme qui a été assassinée. Il a été déposé sur de vieux ossements, sans doute les restes du squelette de Declan.

Frère Ross, d'abord pétrifié par l'horreur, se précipita à l'intérieur de l'oratoire.

Enjoignant aux autres de ne pas bouger, Fidelma se dirigea de nouveau vers la chapelle et s'immobilisa sur le seuil.

Frère Ross, agenouillé au bord du tombeau, tourna vers elle un visage blême.

– C'est sœur Aróc, qui appartient à la communauté d'Ardmore.

– Vous voyez... Et maintenant, je vais demander aux pèlerins d'aller avertir l'abbé de notre macabre découverte.

– Ils devaient de toute façon passer la nuit à l'hôtellerie du monastère. Ne devriez-vous pas...

– Je reste ici, vous pouvez m'assister si vous le désirez.

– Vous assister ?

– En tant que *dálaigh*, je prends en charge les investigations sur ce meurtre.

Après avoir renvoyé les pèlerins, Fidelma se mit au travail. Sœur Aróc, cheveux d'un brun terne, visage ordinaire et mains de paysanne rêches et calleuses, n'avait pas plus de vingt ans. Les doigts étaient recourbés, comme si elle voulait retenir quelque chose.

On lui avait planté un couteau au manche écaillé dans la poitrine, juste sous le sein gauche. Sa robe déchirée était trempée de sang. La mort remontait tout au plus à une heure et sans doute même à moins.

Alors que Fidelma recherchait des traces de sang sur le sol, elle remarqua des gouttes de cire près du sarcophage. Cela n'avait rien de surprenant si on considérait que des fidèles étaient venus là avec des bougies et s'étaient recueillis près du tombeau qui abritait les reliques du saint. Ce qui était plus étonnant, c'était la profusion de cire sur le bord nu du sépulcre.

Fidelma saisit la pierre plate, la poussa et, à sa grande surprise, la remit en place assez facilement malgré quelques heurts et grincements. Puis elle lui fit reprendre sa position initiale.

Le couteau n'avait rien d'une arme, c'était plutôt le genre d'instrument qui servait aux usages ménagers.

Fidelma n'y toucha pas. Une croix en bois grossièrement taillée était attachée par une lanière au cou de la jeune femme et un *marsupium* en cuir usagé pendait à sa ceinture.

Fidelma l'ouvrit. Il contenait un peigne. Les cheveux longs

étaient appréciés en Éireann et les Irlandaises avaient toujours un peigne sur elles. Celui-ci était en os et aussi peu raffiné que les autres objets. Le petit sac contenait également six pièces de peu de valeur mais qui indiquaient que le vol n'était pas le mobile du crime. De toute façon, cette éventualité aurait été peu probable.

Plus Fidelma contemplait le corps, plus elle trouvait ce meurtre étrange. Les muscles du visage étaient légèrement distordus, on aurait même pu croire qu'il y flottait un sourire...

Le temps qu'elle sorte de l'oratoire, trois religieux d'un certain âge s'avançaient vers elle. Rian, l'abbé d'Ardmore, était accompagné d'une grande femme sévère et de l'intendant de l'abbaye, un homme au visage lunaire et à l'air perpétuellement ébahi. Comment s'appelaient-ils déjà ? Ah oui, frère Echen.

– Quelle histoire ! s'exclama l'abbé, un lointain cousin de Fidelma.

– Oui, des plus étranges, mon cher Rian.

– Je savais que cela arriverait tôt ou tard, déclara la femme.

Fidelma se tourna vivement vers elle.

– Je vous présente sœur Corb, dit Rian qui semblait mal à l'aise. Elle est la maîtresse des novices de notre congrégation et sœur Aróc était placée sous sa responsabilité.

– Auriez-vous la bonté de m'expliquer le sens de votre remarque ? dit Fidelma.

Sœur Corb avait un long visage aux traits fins, qui exprimait une désapprobation empreinte d'ironie.

– Cette jeune personne était touchée.

– Touchée ?

– Folle.

– Comment cela se manifestait-il et de quelle façon pensez-vous que cela ait pu la conduire à une mort violente ?

L'abbé devança la religieuse.

– Disons que sœur Aróc avait tendance à s'isoler. Son comportement était... excentrique.

– Vous voulez dire qu'elle était demeurée ? Qu'elle avait un comportement incontrôlable ? D'après vous, qu'est-ce qui la différenciait des autres et la désignait à une fin aussi tragique ?

– Sœur Aróc, intervint l'intendant, avait des tendances au fanatisme. Elle affirmait qu'elle entendait des voix, que des saints s'adressaient directement à elle...

Sœur Corb renifla.

– Elle utilisait ce prétexte pour ne pas obéir à la règle de la communauté, et prétendait entrer en communication directe avec l'âme du bienheureux Declan ! Moi, je l'aurais fait fouetter pour ces blasphèmes mais, dans sa bonté, l'abbé Rian s'y est toujours opposé.

– Si cette jeune femme était vraiment dérangée, vous n’auriez pas obtenu grand résultat en la faisant flageller, ironisa Fidelma. Et je ne vois toujours pas comment son comportement aurait dû la mener tôt ou tard à la mort. Ce sont vos propres paroles.

Sœur Corb parut déconcertée.

– Je voulais simplement dire que sœur Aróc se réfugiait dans un monde imaginaire. Elle était... naïve et ignorait à quel point les hommes sont débauchés.

L’abbé fut pris d’une quinte de toux et frère Echen d’un intérêt soudain pour ses sandales.

– Aróc n’était pas versée dans les usages du monde ! s’énerva sœur Corb. Elle appréciait la compagnie des hommes sans comprendre ce qu’ils attendent d’une jeune femme de son âge.

– Oui, sœur Aróc manquait de bon sens, renchérit l’abbé. Mais je crois que sœur Corb exagère l’attraction qu’elle pouvait provoquer chez les membres masculins de notre congrégation.

Sœur Corb leva les yeux au ciel.

– Le père abbé ne voit jamais le mal. Même avec des pouvoirs de séduction limités, une jeunesse est une jeunesse, point final.

Fidelma leva les mains en un geste d’impuissance.

– J’essayais juste de comprendre les circonstances pouvant expliquer un trépas aussi inhabituel.

Sœur Corb plissa les paupières et regarda en direction de frère Ross. Blême et choqué, il s’appuyait au muret.

– Lui avez-vous demandé ?

– À qui ? À frère Ross ?

Sœur Corb pinça les lèvres.

– Pour l’impartialité du débat, mieux vaut que je m’en tienne là.

– Vous en avez trop dit ou pas assez.

– Où était-il quand le meurtre a eu lieu ?

– Il faisait visiter aux pèlerins les lieux rattachés à saint Declan. Et je ne les ai pas quittés.

– Vous en êtes certaine ?

– Frère Ross est demeuré avec nous pendant les deux heures précédant notre arrivée ici.

– Il a très bien pu tuer la fille avant de vous rencontrer.

– Non, elle a été tuée peu de temps avant que nous arrivions à la chapelle.

Sœur Corb serra les dents, irritée par la logique de Fidelma.

– Qu’est-ce qui vous amène à suspecter frère Ross ? poursuivit Fidelma avec curiosité.

– Je n’ajouterai rien de plus, grommela la maîtresse des novices.

– Cela, c’est à moi d’en décider, susurra Fidelma d’une voix douce.

– Il était bien connu que frère Ross désirait cette fille, répondit aussitôt la religieuse qui connaissait l’étendue des pouvoirs d’une avocate des cours de justice.

Frère Echen émit un grognement moqueur.

– Avec tout le respect que je dois à sœur Corb, c’est une interprétation biaisée. Les intentions qu’elle prête aux hommes la mènent à des conclusions hâtives qui résistent à la logique.

– Donc vous ne partagez pas ses vues ?

– Pourquoi n’interrogez-vous pas frère Ross ? Il appréciait la compagnie de sœur Aróc, il était souvent avec elle et ne cherchait pas à la ridiculiser comme certains. De là à lui prêter des intentions cachées...

– Vous êtes bien sûr de vous.

– En tant qu’intendant chargé de surveiller ce qui pourrait perturber la paix de notre confrérie, je suis assez bien informé.

– Dans le cas qui nous intéresse, qu’est-ce qui a bien pu troubler cette tranquillité ?

Frère Echen jeta un regard entendu à sœur Corb tandis que Fidelma se tournait vers Rian.

– Père abbé, cela vous dérangerait-il de me laisser seule un instant avec frère Echen ?

Elle attendit que l’abbé et la religieuse se soient éloignés pour revenir à Echen.

– Eh bien ?

– Sœur Corb était jalouse de Ross parce qu’elle voulait garder Aróc pour elle. Corb a une attitude très particulière envers les hommes, car elle est persuadée que la concupiscence est leur seul objectif.

– Aróc a-t-elle répondu aux avances de Ross ?

– Non, Aróc n’était pas attirée par les contacts physiques. C’était une ascète-née qui se préparait à une vie de célibat. Elle a rejeté Corb tout comme elle aurait rejeté Ross s’il s’était mêlé de la séduire.

– Et il ne l’a pas fait ?

– C’est ce qu’il m’a affirmé. Il se plaisait en sa compagnie, aimait parler avec elle des saints et de la foi, mais il la respectait trop pour avoir tenté quoi que ce soit.

– Vous connaissiez bien sœur Aróc ?

Frère Echen haussa les épaules.

– Non, pas vraiment. Elle était avec nous depuis six mois, et placée sous la férule de la maîtresse des novices. En vérité, je ne lui ai parlé qu’une seule fois, quand son cas a été évoqué devant le conseil.

– Son cas ?

– L'abbé avait demandé à Corb un rapport sur les novices pour le conseil qui traite les affaires de la communauté. C'est alors que Corb a abordé le sujet du comportement excentrique de sœur Aróc. On m'avait chargé de m'entretenir avec elle, à propos des voix qu'elle entendait.

– Et qu'avez-vous décidé ?

– Sa folie n'était pas dangereuse, mais il faut reconnaître qu'Aróc n'était pas vraiment saine d'esprit. Vous savez, j'ai déjà rencontré plusieurs religieuses se targuant d'avoir parlé avec le Christ, certaines d'entre elles sont même devenues des saintes.

– Un dernier point. Où étiez-vous au cours de l'heure qui vient de s'écouler ?

Frère Echen lui adressa un large sourire.

– Je donnais un cours de calligraphie à nos scribes, car on considère que j'ai une main très sûre.

– Je vous remercie. Demandez à sœur Corb de venir me rejoindre.

Corb était très énervée.

– Pourquoi refusez-vous de vous entretenir avec Ross ? demanda-t-elle sans autre préambule. Je suis certaine qu'il l'a tuée.

– Peu important vos convictions, je suis ici pour réunir des preuves. Où étiez-vous quand le drame s'est produit ?

La religieuse cligna des paupières.

– Dans l'abbaye.

– Vous avez des témoins ?

– Eh bien... je m'occupais essentiellement des novices.

– Je vous parle d'un laps de temps bien précis.

– M'accuseriez-vous de...

– Répondez-moi.

– Après avoir dispensé mon enseignement aux novices, je me suis promenée dans les jardins. J'ignore si quelqu'un m'a vue. Je venais de rentrer quand j'ai entendu les pèlerins raconter à l'abbé ce qui s'était passé.

– Il vous a fallu longtemps pour grimper la colline jusqu'à la chapelle ?

– Dix minutes, je suppose. Pourquoi...

– Vous m'avez été très utile, la coupa Fidelma.

Ignorant le regard courroucé que la religieuse lui lançait, Fidelma se dirigea vers Ross.

– Vous traversez un moment difficile, n'est-ce pas, mon frère ?

Le jeune homme leva vers elle ses yeux d'un bleu pervenche et les baissa de nouveau.

– Il faisait sombre dans l'oratoire, je n'ai pas bien vu.

- Je sais.
 - Je me sens complètement idiot.
 - J'ai cru comprendre que vous connaissiez bien sœur Aróc.
- Le jeune homme rougit.

- Nous étions amis. À vrai dire, j'étais son... son unique ami dans l'abbaye.

- Son comportement était qualifié d'excentrique. Elle entendait des voix. Cela vous dérangeait-il ?

- Elle n'était pas folle ! Et je ne vois pas pourquoi j'aurais remis en cause ses croyances.

- Les autres pensaient qu'elle était dérangée.

- Ils n'avaient pas pris la peine de l'écouter.

- À votre avis, que faisait-elle dans l'oratoire ?

- Elle y venait souvent pour se recueillir. D'après elle, saint Declan lui parlait.

- Que lui disait-il ?

Frère Ross réfléchit.

- Elle était persuadée qu'il l'avait choisie comme servante.

- C'est ainsi qu'elle interprétait les voix ?

- Sa réflexion n'allait pas jusque-là. Elle pensait juste qu'elle devait obéir à quelqu'un qui était mort il y a deux siècles.

- Quelle était, selon elle, la volonté de Declan ?

- Il voulait qu'elle le serve dans le célibat. Je n'en sais pas plus.

- Vous dites qu'elle aimait venir à la chapelle pour se sentir plus près de Declan. L'avez-vous aidée à faire glisser la pierre tombale en la graissant avec de la cire ?

Frère Ross tressaillit.

- Le procédé que vous avez employé était assez évident, soupira Fidelma. Et il n'y avait personne d'autre à part vous pour lui prêter main-forte.

- Il ne s'agissait pas d'un sacrilège. Elle désirait juste prier devant les os du saint, et les toucher afin d'être en contact direct avec lui.

- Saviez-vous que sœur Aróc serait ici ce matin ?

Frère Ross secoua la tête.

- Non, car je l'avais prévenue que les pèlerins viendraient à l'oratoire.

- Il semble qu'elle était assez obstinée, peut-être que cela ne la dérangeait pas. Et puis ce jour anniversaire de la mort de Declan était sacré pour elle.

- Je vous jure que j'ignorais qu'elle avait le projet de venir ici.

- Ce que je trouve bizarre, alors que vous connaissiez son habitude d'ouvrir la tombe pour regarder les reliques, c'est que vous soyez sorti en criant que le corps du saint avait été épargné par la

corruption. Vous auriez ignoré à quoi ressemblaient les restes de Declan, j'aurais compris, mais là...

– Je vous ai déjà dit qu'il faisait sombre et l'espace d'un instant...

– Vraiment ?

Fidelma eut un petit sourire sceptique.

– Vous n'avez pas envisagé une autre possibilité ?

– Je vous ai conté tout ce que je savais sur le sujet, répliqua Ross en croisant les bras.

Fidelma pinça les lèvres et l'examina attentivement de la tête aux pieds.

– Avez-vous une idée sur l'identité du coupable ? demanda-t-elle enfin.

– Aucune. Je regrette seulement qu'elle ait connu une aussi triste fin.

Fidelma se détourna de lui et rejoignit l'abbé d'Ardmore.

– En tant que berger de ma communauté, dit Rian d'un air sombre, je ne comprends pas comment la violence qui couvait au monastère a pu m'échapper.

– Vous n'êtes qu'un homme, pas un prophète, l'admonesta Fidelma. En quoi seriez-vous responsable de ce drame ?

– Comment puis-je vous aider à résoudre cette énigme ?

– En répondant à quelques questions. Connaissiez-vous sœur Aróc ?

– Voyons, Fidelma, je suis l'abbé.

– Je voulais dire à un niveau personnel.

Rian secoua la tête.

– Elle m'a été amenée il y a six mois par sœur Corb, qui désirait l'intégrer à l'école des novices. Comme elle avait atteint l'âge du choix, je ne m'y suis pas opposé. Elle m'a frappé par sa ferveur alliée à une intelligence très moyenne. Je n'ai eu qu'un seul entretien avec elle, je ne la voyais que de loin.

Il marqua une pause.

– Sœur Corb est venue me trouver il y a quelques jours pour me faire part du curieux comportement de sa protégée, qu'elle définissait comme une « visiteuse d'un autre monde ». Echen a parlé à la jeune femme et c'est là qu'il l'a jugée « excentrique mais pas dangereuse ».

– Sœur Corb aurait-elle pu avoir d'autres motifs de se plaindre d'Aróc ?

L'abbé rosit et fit la grimace.

– Je vois où vous voulez en venir. Très franchement, cela m'étonnerait beaucoup. Mais il est vrai que sœur Corb a eu plusieurs liaisons que je n'approuve guère. Cependant, il est parfois nécessaire,

en tant qu'abbé, de fermer les yeux.

Fidelma haussa les sourcils.

– Ses conquêtes auraient-elles pu être jalouses d'Aróc ?

L'abbé tressaillit.

– Vous pensez que...

– Qu'est-ce que j'en sais ?

Elle se repentit aussitôt de son mouvement d'humeur.

– Excusez-moi, Rian, mais j'ai du mal à réunir toutes les informations nécessaires.

– C'est à moi de m'excuser, Fidelma. Plusieurs membres de la congrégation auraient pu se formaliser des attentions que Corb prodiguait à Aróc. Mais selon moi, des recherches dans cette direction ne donneraient rien.

– Pourquoi cela ?

– Si mes maigres connaissances juridiques sont encore valables, un suspect qui a la motivation doit aussi avoir l'opportunité.

– Et alors ?

– Vous avez signalé à frère Echen et à sœur Corb que ce meurtre avait eu lieu peu de temps avant l'arrivée des pèlerins. Regardez autour de vous.

Le père abbé ouvrit les bras.

Sur la colline herbeuse ne poussait aucun arbre ni aucun buisson. Toute personne quittant l'oratoire peu de temps avant l'arrivée du groupe n'aurait trouvé aucun endroit où se cacher.

Fidelma eut un bref sourire.

– Vous avez raison. Une personne montant de l'abbaye pour tuer sœur Aróc n'aurait pas échappé à notre vigilance.

– Nous en revenons donc à la question initiale : qui a tué sœur Aróc ?

Fidelma se tourna vers les autres et leur fit signe d'avancer.

– Mes investigations sont terminées, annonça-t-elle à l'abbé.

Il parut très surpris.

– Donc vous avez répondu à la question ?

Fidelma se tourna vers Ross et le visage de Corb s'épanouit en un sourire satisfait.

– Je le savais, grommela-t-elle. Je...

Fidelma ta fit taire d'un geste de la main.

– Je n'ai accusé personne, sœur Corb. Et vous connaissez les amendes exigées de ceux qui portent de fausses accusations.

La maîtresse des novices, réduite au silence, la fixait d'un air stupéfait.

– Mais si frère Ross n'est pas le meurtrier, balbutia frère Echen, qui a tué Aróc ?

– Frère Ross ? lança Fidelma d'une voix douce.

- Mais vous avez dit... commença l'abbé.
 - Je n'ai jamais dit qu'il ignorait l'identité du coupable.
- Ross regardait Fidelma avec des yeux remplis de frayeur.
- Vous ne me croirez pas.
 - Je connais la vérité.
 - Mais comment...

- Une énigme assez facile à résoudre si on considère le moment du crime et la situation de la chapelle.

- Vous feriez mieux de nous expliquer tout cela vous-même, Fidelma, déclara l'abbé avec fermeté.

- Très bien. Notre groupe est arrivé à l'oratoire alors que le meurtre d'Aróc venait de se produire. Ross est entré le premier dans la chapelle. Puis il en est sorti. Il aurait eu le temps de poignarder Aróc, puis de revenir nous annoncer qu'il venait de découvrir le corps. Sauf que, s'il avait agi ainsi, sa bure aurait été éclaboussée de sang.

« À l'évidence, Aróc a été tuée alors qu'elle reposait dans la tombe : il n'y avait pas de traces de sang sur le sol. Quant à frère Ross, sa robe n'était tachée qu'à la manche. Donc il s'était penché sur la victime mais n'avait pas porté le coup fatal, sinon la poitrine aurait également été maculée.

Tous examinèrent Ross et trouvèrent la confirmation de ce que venait d'expliquer Fidelma.

- Donc l'assassin se cachait dans ou derrière la chapelle, c'est bien cela ? s'enquit l'abbé.

- Exactement.

Frère Ross poussa un gémissement.

- C'est moi qui l'ai tuée !

Fidelma lui adressa un regard plein de pitié.

- C'est faux.

- Il a avoué, vous ne pouvez pas refuser sa confession ! s'écria sœur Corb.

Fidelma la foudroya du regard.

- Frère Ross cherche à sauver l'âme de son amie. Il croit que les pénitentiels interdisent que sœur Aróc soit enterrée chrétiennement et que ses péchés lui soient pardonnés. Ross, il est temps de dire la vérité.

- Quelle vérité ? maugréa frère Echen.

- Aróc s'est suicidée. Quand on a éliminé toutes les autres possibilités, ce qui reste est forcément la vérité. N'ai-je pas raison, frère Ross ?

Les épaules du jeune homme s'affaissèrent et il poussa un cri étouffé.

- Elle... elle n'était pas de ce monde. Elle entendait des voix et croyait avoir été choisie par des esprits venus d'ailleurs. Par exemple

saint Declan. Elle avait des visions et m'a fait ouvrir la tombe pour toucher les reliques. Selon son désir, j'ai graissé la pierre afin qu'elle y parvienne par elle-même. Elle parlait souvent de rejoindre le saint, mais je n'avais pas compris ce que cela signifiait.

– Que s'est-il passé exactement ? s'enquit l'abbé.

– J'ai amené les pèlerins jusqu'ici, puis je suis entré dans l'oratoire pour m'assurer que nous ne dérangerions personne. C'est là que je l'ai vue. Elle tenait le couteau à deux mains et j'ai compris avec horreur qu'elle s'était ôtée la vie. Si j'avais tenté de remettre la pierre en place, on m'aurait entendu. J'ai desserré ses doigts et disposé ses bras le long du corps. Ensuite, j'ai essayé d'ôter le couteau sans y parvenir : il était enfoncé jusqu'à la garde. C'est ainsi que j'ai taché ma manche et ma main. Puis j'ai été saisi de panique et le seul stratagème que j'ai trouvé était de prétendre que nous étions confrontés à un miracle. Si les pèlerins s'étaient précipités à l'abbaye pour prévenir l'abbé, j'aurais alors eu le temps de faire disparaître le cadavre.

Il jeta un coup d'œil à Fidelma.

– Mais votre présence a fait échouer mon projet.

– Le suicide est un crime, s'écria Corb, il est assimilé à un *findalach*, l'assassinat d'un proche !

– Voilà pourquoi j'ai essayé de la protéger afin qu'elle repose en paix, sanglota le jeune homme. Je l'aimais tellement !

– Ne vous tourmentez pas, le rassura Fidelma. Sœur Aróc sera enterrée en terre consacrée.

L'abbé commença à protester.

– Sœur Aróc avait été déclarée *mer*, l'interrompit Fidelma. Elle n'avait pas toute sa tête. Or les personnes mentalement dérangées sont soumises à une juridiction différente et les offenses qu'elles commettent ne présentent pas la même gravité. Elles sont jugées avec indulgence.

– Mais frère Ross a menti ! s'obstina Corb qui était bien décidée à ce que quelqu'un soit puni.

– La loi considère avec la même mansuétude les personnes qui veillent à protéger les faibles incapables de se défendre. Frère Ross recouvrera sa sérénité et l'âme de sœur Aróc ira au ciel.

Jetant un coup d'œil autour de lui, l'abbé poussa un profond soupir.

– Amen, murmura-t-il. Amen.

L'ASTROLOGUE QUI AVAIT PRÉDIT SA FIN

– J'apprécie que l'évêque vous ait envoyée défendre l'abbé Rigán, ma sœur. Malheureusement, l'affaire est déjà close. Il a été démontré que l'abbé était coupable du meurtre de frère Eolang.

Le brehon Gormán était un homme de haute taille, au teint basané. Il se renversa sur son siège, considérant d'un air amusé Fidelma, assise à une table en face de lui. Ils se trouvaient dans la chambre de frère Cass, l'intendant de l'abbaye de Fota, qui était resté debout et présentait des signes de nervosité.

– Si je comprends bien, brehon, il n'y avait pas de témoin direct. En quoi consiste alors votre démonstration ?

Le sourire de Gormán s'élargit et Fidelma ressentit un picotement désagréable à la nuque. Ce juge avait tout d'un requin prêt à fondre sur sa proie.

– Nos lois tiennent compte des paroles qu'un homme prononce avant sa mort, dit-il du ton d'un professeur donnant une leçon à un enfant attardé.

– Je ne vous suis pas.

– La victime a donné le nom de l'abbé avant d'expirer.

– Ah !

Le matin même, l'évêque de Cashel avait fait mander Fidelma pour la prier de prendre la défense de l'abbé Rigán de Fota, une abbaye qui se dressait sur une île au milieu d'un lac. L'abbé était accusé d'avoir tué un moine. Le brehon Gormán, chargé de prononcer la sentence, était connu pour son peu d'indulgence envers les religieux. Quant à l'évêque de Cashel, il était inquiet pour l'abbé, qui avait la réputation d'un homme bon, généreux et apprécié de ses pairs. Cependant, son obstination à faire respecter à la lettre la règle de Rome lui avait causé certains désagréments.

La communauté regroupait un petit nombre d'hommes dont une majorité se consacrait au travail du cuir, et les autres à des travaux d'érudition. Comme l'exigeait le protocole, Fidelma s'était d'abord présentée à l'intendant, frère Cass, qui l'avait conduite auprès du brehon. Puis elle avait demandé à être informée des détails de l'affaire.

Au premier abord, les faits semblaient parler d'eux-mêmes. Frère Eolang avait été découvert sous un appontement en bois. S'il était mort noyé, il avait aussi des contusions et des coupures à la tête.

L'apothicaire de la congrégation, frère Cruinn, avait émis des doutes sur la thèse de l'accident. Eolang était encore jeune et Cruinn soupçonnait qu'il avait été frappé et poussé dans le lac.

On avait donc envoyé chercher le brehon Gormán. Après les premières investigations, l'abbé Rigán avait été placé sous surveillance en l'attente de son procès.

– Si j'ai bien compris, brehon Gormán, quand on a retrouvé frère Eolang il n'était déjà plus. Et maintenant vous me dites qu'il aurait prononcé le nom de son assassin avant de mourir ? Comment cela est-il possible ?

– Rien de plus simple. Il y a une semaine de cela, frère Eolang avait annoncé à plusieurs de ses congénères qu'il serait assassiné un jour précis et que l'abbé serait responsable de sa mort.

Fidelma secoua la tête, stupéfiée par l'assurance du brehon.

– Et cette... prédiction vous semble une preuve suffisante ?

Gormán la fixa d'un air ironique.

– Il avait également décrit la façon dont il serait tué.

– Ah. Frère Eolang était donc prophète ?

– On peut se le demander dans la mesure où nous possédons des documents rédigés de sa propre main.

Fidelma se renversa en arrière dans son fauteuil.

– Apparemment, ces deux-là ne s'aimaient guère, reprit le brehon. Nous avons des témoins de plusieurs querelles. Elles naissaient du désaccord de l'abbé avec certaines activités de frère Eolang.

– Lesquelles ?

– Eolang, par ailleurs assistant de l'apothicaire, était un adepte des spéculations s'inspirant de la disposition des étoiles.

– La médecine et l'astrologie sont souvent associées dans les cinq royaumes d'Éireann. Pourquoi l'abbé condamnait-il cette pratique ?

Fidelma y avait elle-même été initiée et avait appris à dresser des cartes du ciel sous la férule de frère Conchobar de Cashel, qui avait autrefois déclaré qu'elle aurait pu devenir une astrologue réputée. Cependant, Fidelma ne se fiait guère à cette science qui reposait essentiellement sur les qualités d'interprétation d'un seul individu. Mais elle avait parfois fait appel aux sages versés dans cet art. L'étude du ciel, le *nemgnacht*, était connue des peuples d'Irlande et la plupart des personnes qui en avaient les moyens commandaient un *nemindithib*, un horoscope, au moment de la naissance d'un enfant.

Les anciennes théories utilisées par les druides étaient tombées en désuétude avec l'arrivée du christianisme. Elles avaient cédé la place à l'astrologie en provenance de Babylone, favorisée par les Grecs et les Romains.

– L'abbé n'approuvait pas l'étude des astres, intervint frère Cass, ce qui explique son hostilité à l'égard de frère Eolang. Il avait lu un passage des Écritures dénonçant cette activité qu'il avait essayé d'interdire dans l'abbaye.

Fidelma sourit.

– Interdire quelque chose est parfois la meilleure manière de l'encourager. Je croyais que nous étions plus tolérants sur ce sujet. L'art du *réaltóir*, de l'astrologue, remonte au moment où nos ancêtres ont levé les yeux vers les étoiles en se demandant d'où nous venions. Cela fait partie de nos coutumes et même ceux qui ont adopté la nouvelle foi ont gardé à l'esprit que Dieu a disposé les constellations dans le ciel pour égarer les fous et guider les sages.

Il y eut un silence, puis frère Cass reprit la parole.

– Il n'en demeure pas moins qu'Eolang et l'abbé connaissaient à ce propos de profonds désaccords.

– Il y a une semaine de cela, dit le brehon, frère Eolang était tellement contrarié qu'il a dressé une carte pour savoir s'il devait redouter une action hostile de l'abbé, car ce dernier venait de l'agresser de façon particulièrement blessante.

Fidelma ne fit aucun commentaire.

– Eolang, poursuivit le brehon, annonça à la communauté que d'ici à une semaine il serait mort. La carte, disait-il, montrait son impuissance face à l'abbé qui allait le noyer ou l'empoisonner.

Le brehon Gormán afficha une expression de triomphe tandis que Fidelma l'observait d'un air sceptique.

– Et vous croyez à cette histoire ?

– J'ai moi-même vu le document. Je ne suis qu'un amateur dans ce domaine, mais j'en sais suffisamment pour témoigner de l'exactitude de l'interprétation. Je l'accepterai comme preuve, surtout si elle est étayée par les témoignages d'un certain nombre de moines auxquels frère Eolang s'était confié.

Fidelma se tourna vers frère Cass.

– Pourriez-vous faire parvenir un message de ma part à Cashel ?

Le brehon fronça les sourcils.

– Que nous proposez-vous, sœur Fidelma ?

– Je veux convoquer un érudit. Il pourra vérifier l'interprétation donnée à cette carte qui occupe une position centrale dans ce procès.

– À qui pensez-vous ?

– À frère Conchobar. Il a été un élève de Mo Chuaróc Mac Neth Sémon, le plus grand astrologue qui ait vu le jour à Cashel.

– Je connais Conchobar de réputation, il est célèbre dans tout le pays. Mais croyez-vous qu'il soit raisonnable de le déranger pour

une affaire aussi limpide ?

– Pour le bien de la justice, nous devons nous assurer que l'abbé bénéficiera de la meilleure défense. Qu'un homme chevronné se charge d'analyser la preuve capitale dont on l'accable me semble indispensable. Vous admettez que vos connaissances en la matière sont celles d'un amateur. Pourquoi, dans ce cas, ne pas consulter un maître reconnu ?

Le brehon, qui avait deviné une part de malice dans le discours de Fidelma, s'adressa à l'intendant.

– Envoyez quérir frère Conchobar.

Fidelma lui adressa un bref sourire.

– Pour prendre au sérieux cette carte, dit-elle tandis que frère Cass prenait congé, je dois m'assurer que frère Eolang l'a bien dessinée en personne à la date indiquée. D'autre part, comme j'ai moi-même quelques notions d'astrologie, je l'étudierai et j'interrogerai les moines avec lesquels il s'est entretenu.

Gormán haussa les sourcils.

– Il semblerait que vous vous méfiez de mon jugement, lança-t-il d'un ton peu amène.

– Quand vous siégerez au tribunal et prononcerez la sentence après avoir entendu mes témoins et ma plaidoirie, tous s'inclineront devant vous. Jusque-là, vous êtes supposé suspendre votre jugement, brehon Gormán, sinon la procédure serait contraire à la loi.

Le visage de Fidelma était indéchiffrable, mais la lueur dangereuse qui brillait dans ses yeux verts n'échappa point au brehon qui s'empourpra.

– Bien sûr, grommela-t-il. Je vous rappelle seulement que les témoins à charge seront entendus et je vous confirme que la carte sera considérée comme une preuve capitale.

– À ce propos, où est-elle ?

– Ici même.

Gormán tira une feuille de vélin d'une boîte et la posa devant Fidelma.

– Vous avez la date, l'heure et la signature d'Eolang dans ce coin. Vous remarquerez que frère Iarlug a lui aussi apposé sa signature en tant que témoin.

– Je suppose qu'Iarlug est disponible pour le témoignage ?

– Oui, ainsi que les frères Brugach, Senach et Dubán, auxquels Eolang a fait part de sa prédiction.

Fidelma pinça les lèvres.

– Avec cinq moines, dont la victime, prévenus du jour où l'abbé commettrait ce meurtre, je m'étonne que frère Eolang n'ait pas été davantage protégé.

Le brehon secoua la tête d'un air grave.

– Vous ne pouvez pas changer le destin, il n'accorde pas de sursis.

– Voilà un concept importé de Rome, protesta Fidelma. Nos sages affirment que nous appelons « destin » ce qui nous impose des limites. D'après eux, il est inéluctable quand nous n'agissons pas pour le changer.

Le brehon eut beau la dévisager d'un air courroucé, elle demeura impassible.

– Et maintenant examinons cette carte, lança-t-elle d'un ton léger. Expliquez-la-moi.

Oubliant son animosité, le brehon s'exécuta avec empressement.

– Elle est assez facile à suivre, regardez les symboles. La question posée était : « L'abbé Rigán menace-t-il ma vie ? » On appelle cela une question horaire et la carte est établie en fonction de l'instant où naît l'interrogation. Comme pour un thème astral.

Fidelma réprima un soupir. Elle savait tout cela par cœur mais préférait tenir sa langue.

– Eolang était gouverné par Mercure en Cancer dominant l'ascendant en Vierge. L'abbé est représenté par le maître de la septième maison, ici Jupiter domicilié en Poissons.

– Hum.

– La première impression d'Eolang était le mauvais aspect de Mercure en Poissons, non seulement en opposition, en exil et rétrograde, mais proche de la cuspide de la maison huit, celle de la mort. Cependant, Jupiter apparaissait puissant, exalté, angulaire et maître de Mercure. Et il dominait la huitième maison.

« Et maintenant, regardez la Lune en opposition au Soleil, maître de la maison douze, celle des épreuves. Nous, les astrologues – je plaisante –, savons qu'il s'agit de la pire des positions pour une planète. Le Soleil et la Lune sont dans la huitième maison et la Lune en Bélier est pérégrine ou impuissante.

Fidelma se concentra pour comprendre les différents aspects que présentait la carte, et dut s'avouer que ses connaissances étaient insuffisantes pour discerner les nuances.

– Et frère Eolang, comment a-t-il interprété ce thème ?

– Il se voyait paralysé et écrasé par l'abbé qui allait le tuer par le poison ou la noyade ! D'après lui, la noyade était le plus probable, les Poissons étant un signe d'eau. Et Jupiter en Poissons indique un homme grand, puissant, religieux et respecté par la communauté.

– Ce commentaire vous semble-t-il correct ?

– Tout à fait.

– Bien. Maintenant, j'aimerais interroger les témoins. Et pour commencer, frère Iarlug, qui a cosigné le document.

Frère Iarlug était frêle, mélancolique, et il se contenta de confirmer ce qui avait déjà été dit.

– Si cette prédiction l’angoissait, pourquoi n’a-t-on pas prêté assistance à frère Eolang ? demanda Fidelma.

– Eolang était fataliste, il pensait qu’on ne pouvait pas changer le cours des étoiles.

Le brehon sourit d’un air satisfait.

Puis les frères Brugach, Senach et Dubán, à qui Eolang avait montré cette carte une semaine auparavant, se succédèrent dans la chambre de l’intendant. Ils confirmèrent que le moine avait prédit le jour exact où on le trouverait au fond de l’eau. Selon lui, son sort était scellé.

L’exaspération gagna Fidelma.

– Tout le monde ici pense qu’il est l’esclave de la prédestination. Aucun d’entre vous n’a-t-il de libre arbitre ?

– Le destin... commença le brehon.

– Est l’excuse des fous pour faire oublier leurs échecs. En somme, vous avez attendu le dénouement du drame tranquillement assis sur vos chaises ?

– C’est la nature de la feuille de flotter et de la pierre de couler, entonna frère Dubán. Même la nouvelle foi stipule que nous ne pouvons pas changer le cours de notre vie. C’est écrit dans le *De civitate Dei*, *De la cité de Dieu*, du grand Augustin d’Hippone. Le sort du plus petit d’entre nous a été déterminé avant notre naissance, avant même que Dieu crée le monde.

– Dans son *Pro libero arbitrio*, *Du libre arbitre*, le grand théologien Pélage prétend exactement le contraire, à savoir que l’acceptation résignée de son sort nuit à la progression de l’homme. Nous devons accomplir des choix, et non attendre bêtement que le temps passe. Ne rien faire met en péril toutes les lois morales qui régissent l’humanité. C’est à nous d’avancer vers notre salut : si nous ne sommes pas responsables de nos actes, alors rien ne peut nous empêcher de tomber dans le péché.

– Vous nous citez un enseignement des druides ! protesta le brehon.

– Pélage a été accusé de ressusciter la philosophie druidique, intervint frère Dubán. Voilà pourquoi il a été déclaré hérétique par Rome et excommunié par le pape Innocent Ier.

– Ce jugement a été rejeté par nos Églises, celles de Bretagne et de Gaule, et par de nombreux évêques à Rome. Même le pape Zosime, qui a succédé à Innocent, a cassé ce jugement et lavé Pélage de l’accusation d’hérésie. Les évêques africains, amis d’Augustin, ont refusé l’autorité du pape et persuadé l’empereur romain Honorius de promulguer un décret impérial dénonçant ses abus de pouvoir. C’est

pour des raisons politiques et non religieuses que le pape Zosime a dû reconsidérer son jugement et lever l'excommunication.

Le brehon Gormán dévisagea Fidelma d'un air suspicieux.

– Vous semblez bien informée sur le sujet.

– Il s'agit d'un cas de figure qui intéresse les juristes. Des connaissances étendues permettent d'aborder notre profession avec la distance nécessaire.

Le brehon était troublé.

– Et maintenant, j'aimerais m'entretenir avec celui qui a découvert le corps d'Eolang, poursuivit Fidelma, et aussi avec l'apothicaire qui l'a examiné et bien sûr avec l'abbé.

– Le corps a été trouvé par Petrán, grommela le brehon. L'apothicaire est frère Cruinn et l'abbé se tient dans ses appartements dont il n'est pas autorisé à sortir. Il ne sera pas nécessaire que je vous accompagne, en ce qui me concerne les preuves qu'on m'a apportées sont suffisantes.

– Très bien. Frère Dubán va m'escorter.

Celui-ci la conduisit en traînant les pieds jusqu'au jardin des simples où s'activait un moine.

– Voici Petrán et l'officine de Cruinn est juste au coin.

Sur ces mots, Dubán s'éclipsa.

Le religieux tout en rondeurs taillait des buissons. Il se redressa, fronça les sourcils, et son visage s'épanouit en un sourire ravi.

– Sœur Fidelma !

– Vous me connaissez ?

– J'assistais au procès où vous avez défendu frère Fregal, qui était accusé de meurtre. Je suppose que vous allez plaider pour l'abbé ?

– Seulement si je le crois innocent.

– Oh, il l'est ! répliqua le moine d'un air grave.

– Vraiment ?

– Comment voulez-vous condamner un homme à partir d'obscurités du ciel ?

– Racontez-moi ce que vous savez.

– Comme je devais aller au marché pour y acheter des graines, je me suis dirigé vers notre bateau amarré à l'appontement, qui comporte des planches branlantes ou manquantes. Je m'appliquais donc à regarder où je mettais les pieds quand j'ai vu le cadavre de frère Eolang flottant entre deux eaux, sous le débarcadère. Remarquez, je n'y aurais peut-être pas prêté autant d'attention si un homme ne m'avait interpellé pour me le montrer du doigt.

– Quel homme ? s'enquit aussitôt Fidelma.

– Un cavalier sur l'autre rive. Il s'est mis à crier et à agiter les

bras, mais j'étais trop loin pour comprendre ce qu'il disait. Ce n'est qu'en baissant les yeux que j'ai compris.

– D'après ce que vous me racontez, cet homme a très bien pu être le témoin de ce qui s'est passé !

Frère Petrán haussa les épaules.

– En tout cas, il avait repéré le corps.

– Vous en avez parlé au brehon ?

– Il a déclaré que c'était un élément négligeable si on considérait le document qui prouvait la culpabilité de l'abbé.

– Pouvez-vous me décrire ce cavalier ?

– C'était un étranger, vêtu comme un guerrier, qui montait un magnifique cheval. Il portait l'étendard du roi de Muman.

– Sûrement un messager du roi rentrant à Cashel ! s'écria Fidelma. Nous le retrouverons.

Elle marqua une pause.

– Et ensuite ?

– J'ai appelé à l'aide et, comme je suis bon nageur, je me suis jeté à l'eau et j'ai ramené le corps sur la rive. Frère Cruinn, notre apothicaire, est venu à ma rescousse.

– Et le guerrier ?

– Voyant qu'il n'était plus d'aucune utilité, il a levé la main et suivi son chemin. Que pouvait-il faire d'autre ? Il n'y avait pas de barque de son côté.

– Frère Eolang savait-il nager ?

– La petite communauté de pêcheurs dont il était issu estime plus sage de s'abstenir d'apprendre. Si vous tombez à l'eau au cours d'une tempête, vous mourrez tout de suite, sans connaître l'agonie d'une lutte perdue d'avance.

Fidelma frissonna.

– J'ai déjà entendu ce raisonnement et il n'emporte pas mon adhésion. L'apothicaire était-il accompagné ?

– Non, il était seul.

– Depuis combien de temps frère Eolang était-il immergé dans l'eau ?

– Je l'ignore, mais l'apothicaire a dit...

Fidelma l'arrêta.

– J'attendrai son témoignage.

– Vous n'aurez pas à l'attendre longtemps car le voici.

Fidelma se retourna et vit un vieil homme s'avancer vers eux. Il était vif, robuste avec des cheveux grisonnants, et ses manches retroussées révélaient des bras musclés. Il fixait de ses yeux bleus la femme dans le jardin, étonné de sa présence.

Frère Petrán la présenta et frère Cruinn se détendit.

– C'est moi qui ai jugé que cette mort n'était pas naturelle,

lança-t-il d'un air suffisant. Pauvre Eolang ! Il était mon assistant.

– J'aimerais que vous me conduisiez au débarcadère, ainsi vous pourriez m'expliquer votre point de vue en chemin.

Ils quittèrent l'enclos verdoyant et franchirent une petite porte dans un haut mur de pierre donnant directement sur le rivage du grand lac. L'appontement, qui reposait sur des piliers en bois, n'était pas en très bon état et Fidelma put vérifier que les planches n'inspiraient guère confiance.

– Il faudrait que vous fassiez réparer ça, fit-elle remarquer.

– Certes, même si on n'utilise cet appontement que pour aller chercher des outils et des graines. Le débarcadère principal donne sur les portes du monastère, comme vous avez pu le constater à votre arrivée.

– Que faisait ici frère Eolang ?

L'apothicaire se frotta le menton.

– Je suppose qu'il était sorti avec le bateau pour transporter des affaires, et était rentré afin que frère Petrán puisse l'utiliser à son tour pour se rendre au marché. Frère Petrán a retrouvé son *marsupium*, son sac, au fond de l'embarcation.

– Ah bon ?

– Sans doute l'avait-il oublié.

– D'après frère Petrán, qui a sorti le corps de l'eau, vous avez tout de suite répondu à ses appels au secours.

– J'étais dans le jardin et me suis aussitôt précipité, confirma frère Cruinn. J'ai vite compris que ce pauvre Eolang était mort.

– Depuis combien de temps ?

– Le drame venait de se produire : le sang coulait encore de sa blessure au front. C'est alors que j'ai pensé qu'il s'agissait d'un meurtre.

– À quoi ressemblait cette blessure ?

– Elle était située entre les deux yeux. Quelqu'un l'avait frappé avec un gourdin.

– Saviez-vous que frère Eolang avait prédit son assassinat pour ce jour-là ?

Frère Cruinn secoua la tête.

– Je n'en ai été informé qu'après, par frère Senach.

– Mais vous travailliez avec lui puisqu'il était votre assistant. N'est-ce pas étrange qu'il n'ait pas mentionné l'existence de la carte ?

– Il connaissait mes opinions. Je n'ignorais pas qu'Eolang était astrologue. Il s'adonnait toutefois à une science que je n'estime guère, bien que dans ma profession on fasse souvent appel à l'astrologie considérée comme un complément intéressant de l'art de la médecine. Malheureusement, il semblerait que, dans le cas qui nous intéresse, Eolang avait raison.

- Se serait-il trompé sur d'autres prédictions ?
- Plus d'une fois. Ce qui explique qu'il ait gardé le silence.

Fidelma hocha la tête d'un air pensif et retourna à la chambre de frère Cass, qu'elle trouva en grande conversation avec le brehon Gormán.

- Avez-vous envoyé chercher le messenger du roi de Muman ? demanda-t-elle sans autre préambule au brehon.

L'autre la regarda d'un air interloqué.

- Le cavalier qui a attiré l'attention de frère Petrán sur le noyé, ajouta-t-elle avec impatience.

- Ah, celui-là ! Comment savez-vous qu'il s'agissait d'un héraut du roi ?

Devant l'expression agacée de Fidelma, il reprit :

- À la lumière des preuves que nous possédons, je n'ai pas estimé que son témoignage nous serait d'une quelconque utilité.

- Vous oubliez qu'il a pu être le témoin du drame.

Elle se tourna vers frère Cass.

- Envoyez un autre messenger à Cashel pour qu'on le retrouve. Il devrait être facile à identifier.

Elle se dirigea vers la porte.

- J'espère que mes ordres seront exécutés, lança-t-elle par-dessus son épaule aux deux hommes pétrifiés.

Au premier abord, l'abbé Rigán était un homme aimable et chaleureux qui n'avait pas encore bien compris ce qui lui arrivait. Après quelques minutes de discussion, Fidelma nuança son jugement : il était aussi assez rigide dans ses croyances et un fervent partisan de la règle de Rome.

- Avez-vous tué frère Eolang ? lui demanda-t-elle sans ambages après s'être présentée.

- Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas tué, répondit l'abbé avec solennité.

- Vous a-t-on communiqué les preuves retenues contre vous ?

- Oui et je ne comprends pas que des gens raisonnables les prennent au sérieux.

- Résumons. Frère Eolang a annoncé le jour où il serait tué par le poison ou la noyade et tout s'est déroulé selon ses prédictions. Il avait même pris soin d'ajouter que vous seriez responsable de sa mort.

- Des sottises !

- Le brehon estime que, si une partie de la prédiction s'est révélée exacte, l'autre doit être considérée comme telle.

- Je refuse d'entrer dans une polémique sur des superstitions idiotes.

- Père abbé, à l'évidence vous et frère Eolang étiez en mauvais

termes. Vous méprisiez son art.

L'abbé Rigán hocha la tête avec emphase.

– Le Deutéronome ne dit-il pas : « Quand tu lèveras les yeux vers le ciel, quand tu verras le soleil, la lune, les étoiles et toute l'armée des cieux, ne va pas te laisser entraîner à te prosterner devant eux et à les servir^[1] » ?

– Je connais ce passage. Nos astrologues vous diraient qu'ils n'adorent pas les astres et vous avez oublié la fin de la citation : « Yahvé ton Dieu les a donnés en partage à tous les peuples qui sont sous le ciel. » S'il les a créés, pourquoi craindrions-nous qu'ils nous guident ?

L'abbé renifla d'un air méprisant.

– Vous avez une langue bien pendue, ma sœur. Mais il est clair que Dieu a condamné l'adoration des étoiles. Jérémie a dit : « Ne soyez pas terrifié par les signes du ciel²^[2]. »

– D'après nos astrologues, Jérémie admet qu'il y a des signes dans le ciel. Il conseille simplement de ne pas s'en effrayer et d'en tirer un enseignement.

– Pas du tout, s'énerva l'abbé. Écoutez Isaïe :

« Tu t'es épuisée à force de consultations,
qu'ils se présentent donc et te sauvent
ceux qui détaillent le ciel,
qui observent les étoiles,
qui annoncent chaque mois ce qui va fondre sur toi.
Voici qu'ils sont comme fétus de paille,
le feu les brûlera,

ils ne sauveront pas leur vie de l'étreinte des flammes^[3]. »

– Isaïe s'adressait aux Babyloniens pendant l'exil des Israélites à Babylone et il s'efforçait de rabaisser leurs chefs. Toujours est-il, père abbé, que si l'astrologie vous accuse, c'est à elle de vous sauver.

– Je refuse d'être sauvé par ce que ma foi m'interdit.

– Dans ce cas, votre cause est perdue, déclara Fidelma en se levant. Si un homme vous bat avec un bâton, refuserez-vous de vous défendre parce qu'il n'a pas le droit d'utiliser cette arme ?

Elle s'apprêtait à sortir quand l'abbé toussota et elle se retourna.

– Que voulez-vous plaider ? grommela-t-il.

– Où étiez-vous au moment du drame ?

– Ce matin-là, je faisais les comptes du monastère. Nos frères fabriquent des objets en cuir, c'est ainsi que nous subvenons à nos besoins.

– Vous étiez seul ?

– Oui, jusqu'à ce que frère Cass vienne m'apprendre que frère Eolang s'était noyé. Dans l'abbaye, il régnait une drôle d'atmosphère

dont je ne comprenais pas la raison. Puis frère Cass m'a annoncé que, à la suite de certaines informations, il avait envoyé quérir un brehon. Et à l'arrivée de ce dernier on m'a appris que j'étais accusé de meurtre !

– Cette prédiction est accablante.

– Serait-il envisageable que frère Eolang se soit suicidé pour me porter préjudice ?

– Malheureusement, les suicidés ne se frappent pas à la tête pour ensuite mettre fin à leurs jours, sans compter que la rancœur n'est pas considérée comme un motif suffisant pour se supprimer.

– Il semblerait que vous ajoutiez foi à cette prédiction et me croyiez coupable.

– Père abbé, ma tâche consiste à reconstituer les faits. S'ils démontrent que vous êtes coupable, le serment que j'ai prêté en tant que *dálaigh* m'interdit de les dissimuler et je ne pourrai que vous chercher des circonstances atténuantes.

L'abbé voulut parler, mais elle l'arrêta.

– Autant vous prévenir, je n'ai pas encore d'opinion. Même si j'ai une petite idée de ce qui s'est passé, pour l'instant, je ne peux étayer mes soupçons.

Et elle s'éclipsa.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées quand frère Cass annonça que les messagers rentraient de Cashel.

Fidelma se rendit aux portes du monastère. Sur le bateau qui traversait le lac, elle repéra aussitôt la silhouette du vieux Conchobar à la poupe. Un jeune guerrier était assis près de lui.

– Frère Conchobar, je suis si contente que vous vous soyez déplacé ! lança-t-elle tandis qu'ils montaient sur l'appontement.

Le vieil homme lui adressa un sourire mélancolique.

– Voici le héraut du roi avec qui vous vouliez vous entretenir. Il m'a informé de la curieuse affaire que vous aviez accepté de plaider. Il s'appelle Ferchar.

Le jeune guerrier s'inclina devant la princesse de Cashel.

– Bien le bonjour, lady. J'ai appris que l'homme s'était noyé et je suis désolé de ne pas avoir été en mesure d'intervenir pour le sauver. Hélas, il était trop éloigné pour que je puisse nager jusqu'à lui.

Fidelma jeta un regard anxieux aux deux hommes.

– Avez-vous discuté de cette affaire lors de votre voyage ?

Frère Conchobar secoua la tête et ce fut Ferchar qui répondit :

– Nous n'ignorons pas que des témoins ne sont pas autorisés à communiquer sur les circonstances d'un crime, et nous avons naturellement gardé le silence.

Un des moines que Cass avait envoyés à Cashel s'avança.

– Ils disent vrai, et je peux le jurer devant le brehon : je ne les ai pas quittés.

– Parfait, dit Fidelma en poussant un soupir de soulagement. Venez avec moi.

Elle les mena à la chambre où se tenaient Gormán et l'intendant.

– Dans l'attente de votre intervention, le jugement a été retardé de vingt-quatre heures, annonça le brehon avec humeur. Et j'espère que nous ne vous avons pas déplacés pour rien.

– Mesurer la justice n'est jamais inutile, rétorqua Fidelma. J'ai demandé à frère Conchobar d'attendre à l'extérieur pendant que nous interrogeons le témoin oculaire.

– Quel est votre nom ? demanda le brehon au jeune guerrier.

– Je suis Ferchar, de la garde du roi Colgú.

– Quels éléments apportez-vous sur le meurtre de frère Eolang ?

Surpris, Ferchar se tourna vers Fidelma.

– Racontez-nous les circonstances de la mort de frère Eolang, le moine qui a été découvert noyé.

Le brehon Gormán fronça les sourcils.

– C'est bien ce que je voulais dire, répliqua-t-il d'un ton sec.

– Ah ! Eh bien, je retournais à Cashel en longeant le lac quand j'ai vu sur l'île un religieux qui amarrait sa barque à un débarcadère.

– Je ne pense pas qu'il faille apporter la preuve qu'il s'agissait de frère Eolang ramenant son embarcation à l'appontement proche du jardin des simples, fit valoir Fidelma.

D'un geste agacé, Gormán fit signe au jeune homme de poursuivre.

– Le religieux marchait le long du ponton quand il s'est arrêté brusquement et s'est retourné vers la barque. Je le voyais alors de face. Puis il s'est bizarrement incliné vers l'arrière, comme si quelque chose l'avait arrêté. J'ai entendu un craquement. Il a vacillé et il est tombé à l'eau. J'ai crié pour attirer l'attention, cela a bien duré quelques minutes, puis j'ai vu arriver un autre religieux. Il m'a entendu mais n'a certainement pas compris ce que je disais. J'ai désigné l'endroit où le moine était tombé. Il m'a fait un signe de la main, a sauté à l'eau et hissé le corps sur la rive. Entre-temps, un second religieux l'avait rejoint et, ne pouvant leur être d'aucun secours, j'ai poursuivi ma route, sans comprendre que le premier homme s'était noyé.

– Quand il est tombé, vous êtes certain qu'il était seul ?

– Absolument.

– Mais vous avez entendu un craquement ? intervint le brehon.

– Oui, comme une branche qui cède.

– Peut-être a-t-il été frappé par une lance... ou par la pierre d'une fronde ? suggéra le brehon.

– Il était face à moi et, de la rive, la distance est trop importante pour que cette hypothèse puisse être envisagée. Non, il n'y avait personne quand cet homme est tombé dans le lac.

– Affirmez-vous qu'il s'agit de quelque force surnaturelle ? demanda le brehon à Fidelma. Quant à la prédiction, comment expliquez-vous son exactitude ?

Fidelma sourit à Ferchar.

– Attendez dehors et envoyez-nous frère Conchobar.

Quand le vieil homme se présenta, Fidelma demanda au brehon d'étaler la carte astrologique sur la table.

– Conchobar, j'aimerais que vous étudiiez cette carte et que vous nous donniez votre avis, dit Fidelma.

Le vieil homme hocha la tête, se plongea dans l'étude du document et se redressa.

– C'est une excellente carte.

Le brehon Gormán acquiesça d'un air ravi.

– Donc vous confirmez l'analyse d'Eolang ?

– Pas tout à fait. D'après lui, sa mort devait survenir quand Mercure et Jupiter seraient en parfaite conjonction.

– Exactement. Le premier jour du mois d'Aibreán.

Le vieil homme tapota le vélin.

– Son erreur, c'est qu'il n'a pas remarqué que Mercure rebroussait chemin quelques heures plus tard et n'accomplissait jamais la conjonction. Puisque vous avez quelques connaissances dans cet art, brehon Gormán, vous connaissez sûrement ce phénomène, qu'on appelle une refrénation. Hélas, j'ai rencontré cette erreur chez plus d'un astrologue. En ce qui concerne frère Eolang, sans doute était-il trop nerveux pour passer suffisamment de temps à calculer avec exactitude les mouvements des planètes.

– Mais comment expliquez-vous qu'il ait prévu le jour de sa mort ? protesta le brehon.

– Je vous ferai remarquer que rien n'indique qu'il a été assassiné, insista frère Conchobar. La carte ne montre aucune menace allant dans ce sens.

– Mais alors... que lui est-il arrivé ?

Fidelma les interrompit.

– Si vous venez avec moi, je vous le montrerai.

Ils la suivirent et elle s'arrêta au bout du ponton.

– Frère Eolang a conduit son bateau jusqu'à l'extrémité du débarcadère. Il a grimpé dessus, a fait quelques pas, puis il s'est rappelé qu'il avait oublié son *marsupium* : frère Petrán l'a retrouvé au fond de la barque. C'est alors qu'il s'est retourné.

– Tout à fait, acquiesça Ferchar.

– Et maintenant, observez l'état de ces planches. Certaines sont pourries, d'autres ne sont même pas clouées. Eolang, entraîné par sa brusque volte-face...

Fidelma frappa du pied une planche dont l'autre extrémité se souleva avec un craquement, vola en l'air et retomba sans avoir heurté la jeune femme qui avait fait un pas de côté pour l'éviter. Fidelma se tourna vers les spectateurs avec un sourire de triomphe.

– Et voilà comment frère Eolang a été frappé entre les deux yeux par ce projectile avant de basculer dans l'eau glacée. Se noyer ne prend pas longtemps. Quand on l'a hissé sur le rivage il avait déjà rendu l'âme.

– Mais alors la prédiction... balbutia le brehon.

– Était fausse. Il s'agissait d'un simple accident. Il n'y a pas de coupable.

Quelques heures plus tard, alors qu'on ramenait Ferchar, Conchobar et Fidelma en bateau sur le continent, le vieil astrologue se tourna vers son amie.

– Je ne peux m'empêcher de penser que si frère Eolang avait été meilleur astrologue, il serait encore parmi nous. Le danger de noyade était évident et il avait parfaitement calculé la période de temps où ce péril était le plus élevé.

Fidelma hocha la tête.

– Tout comme le brehon Gormán, frère Eolang pensait que les systèmes stellaires épargnaient aux hommes d'avoir à utiliser leur libre arbitre. Il croyait à la prédestination. Or ce n'est pas ainsi que les Anciens enseignaient l'art du *nemgnacht*.

– Donc vous vous souvenez de ce que je vous ai appris ? la taquina le vieil homme.

– Oh, oui ! Les signes servent d'avertissement et nous donnent des informations qui aident les sages à prendre des décisions. Quand différentes options se présentent, nous avons toujours la possibilité de choisir. Les nouveaux enseignements qui nous viennent d'Orient sont plus fatalistes. Même ceux du très chrétien Augustin d'Hippone mettent l'accent sur la prédestination. Voilà pourquoi j'apprécie davantage les ouvrages de Pélage.

– Même si les partisans d'Augustin l'ont raillé en le traitant d'« imbécile plein de porridge irlandais » ?

– Mieux vaut du porridge irlandais que des préjugés aveugles.

Frère Conchobar éclata de rire.

– Attention, Fidelma, si vous continuez comme ça, on va vous accuser d'hérésie.

LA FLÉTRISSURE

– Fidelma !

En tournant le coin d'un bâtiment, un moine avait failli heurter une jeune fille.

– Pas le temps de m'arrêter ! s'écria celle-ci en poursuivant sa course, ses longs cheveux roux et les plis de sa robe volant derrière elle.

– Le brehon Morann t'attend ! cria le jeune religieux.

– Je sais !

– Tu es en retard !

Elle était déjà loin. Il la suivit du regard tandis qu'elle se dirigeait vers un bâtiment de pierre grise, au centre du collège. Puis il haussa les épaules et retourna à ses occupations.

Fidelma se rendait à la salle où elle passerait un des examens qui lui permettraient, du moins l'espérait-elle, de décrocher le niveau de *dos* couronnant sa quatrième année d'études. *Dos* désignait un jeune arbre prêt à s'élancer vers les cimes, et aussi le premier diplôme de l'école de droit dirigée par le brehon Morann. Il s'agissait du grade le moins élevé ouvrant à la carrière de juriste. Il permettait d'être magistrat ou conseiller juridique pour les affaires de moindre importance. Les ambitions de Fidelma visaient plus haut, mais si elle ne paraissait pas dans les temps réglementaires devant le brehon, elle serait priée de se représenter l'année prochaine.

Elle frappa timidement à la porte et trouva le brehon Morann assis à son bureau. C'était un vieil homme au visage respirant la bonté, mais qui en cet instant exprimait l'agacement et la désapprobation.

– Eh bien, Fidelma, lança-t-il tandis qu'elle prenait place en face de lui, rouge et hors d'haleine, ne dit-on pas qu'un juge est en droit de sévir contre les retardataires ?

– Pardonnez-moi, *fer-leggin* – c'était son titre de principal du collège -, ce n'est pas ma faute...

Il fronça les sourcils et elle s'interrompit aussitôt.

– Vous êtes dans votre tort, scanda-t-il d'une voix douce.

Il marqua une pause, ses yeux brillèrent et elle aurait juré qu'il se moquait d'elle.

– Vous disiez, Fidelma ?

– Euh... je suis désolée de vous avoir fait attendre.

À quoi bon lui expliquer que quelqu'un avait fermé sa porte de l'extérieur. Le temps qu'elle attire l'attention d'un congénère qui l'avait tirée de ce mauvais pas, elle n'avait pu être à l'heure à son examen. Celui qui lui avait joué ce vilain tour ne perdait rien pour attendre. Des idées de vengeance lui trottaient par la tête. Quoi qu'il en soit, tenter maintenant de se justifier ne ferait qu'aggraver les choses.

– J'accepte vos excuses, répliqua le brehon en se renversant sur son siège. Et maintenant, dites-moi ce que vous savez sur la flétrissure.

– Euh... dans un cadre juridique ? balbutia-t-elle pour gagner du temps.

– N'étudiez-vous pas le droit ?

Fidelma se lança dans un exposé hésitant, tout en espérant que l'inspiration lui viendrait en parlant :

– Eh bien... la phrase qui ouvre le texte d'*Uraicecht Becc* stipule que notre système juridique est fondé sur la vérité, le droit et la nature. Les juges doivent donner une caution s'élevant à cinq onces d'argent qui atteste de leur bonne volonté. Ils promettent de prononcer une sentence éclairée, respectant les enseignements qui leur ont été prodigués. Si on fait appel de leur jugement, ils perdent cette somme. Si leur jugement est déclaré erroné alors qu'on leur présentait des faits suffisamment clairs, ils sont soumis à une amende d'un *cumal*.

– Prétendez-vous qu'une erreur de bonne foi n'est pas autorisée par la loi ? objecta le brehon.

– Si c'était le cas, l'adage « Aucun juge n'est infallible » prouverait le contraire. Un juge doit payer pour son erreur. Si elle est manifeste et naît d'un préjugé, alors on dit que la faute se lira sur son visage. Un jugement incontestablement erroné privera le juge de sa fonction et de son honneur.

Le brehon hocha la tête et un certain soulagement se peignit sur le visage de la jeune fille.

– Cette flétrissure, comment décririez-vous ses manifestations physiques ?

Fidelma hésita un instant et décida de décrire sa propre représentation de la chose.

– Quand les Anciens parlaient de flétrissure, je ne pense pas qu'ils prenaient cette expression au pied de la lettre.

– Interpréteriez-vous le sens des anciens textes ? ironisa Morann.

Fidelma releva le menton.

– N'est-ce pas le devoir d'un brehon de les élucider ? La référence à une flétrissure s'appliquant à un brehon engage son honneur, il devient celui qui jette le trouble dans la communauté. Pour le commun des mortels, sa personne est alors entachée d'une

disgrâce non pas physique mais morale.

– Bien.

Le brehon prit une clochette d'argent, l'agita, et la porte s'ouvrit. Un petit homme maigre à l'abondante chevelure neigeuse et frisée fit son entrée et vint s'installer à la droite de Morann.

– Je vous présente le *druimcli* Firbis d'Ardagh. Il va vous exposer les circonstances d'un jugement et vous nous direz si, selon vous, justice a été rendue.

Fidelma s'agita nerveusement sur sa chaise. Le *druimcli* désignait une personne qui avait effectué un parcours sans faute et pouvait être promue aux plus hautes fonctions dans le domaine juridique.

Le ton de Firbis était assuré et dédaigneux :

– Faites attention à ce que je vais vous dire car il vous sera interdit de prendre des notes. Consigner nos connaissances par écrit était interdit par l'ancienne religion : une excellente règle pour des étudiants qui ont trop tendance à négliger leur mémoire. L'écriture ne les dissuaderait-elle pas d'apprendre par cœur ? Je vous écoute.

La brutalité de la question surprit Fidelma.

– C'est un argument que j'ai déjà entendu, *druimcli*.

L'autre se renfroga.

– Mais encore ?

– En refusant de consigner leur savoir dans des livres, nos ancêtres nous ont privés de nombreux enseignements qui ont été perdus pour la postérité. La philosophie, la religion, l'histoire, la poésie... il ne nous en reste que des fragments. À cause de leur refus obstiné de nous les transmettre de façon précise et irréfutable, n'avons-nous pas égaré une partie des trésors de notre civilisation ?

Firbis la fixa d'un air hostile.

– Donc vous appartenez à la génération soutenant le travail des scribes dans les fondations chrétiennes, des hommes qui passent leur temps à retranscrire des textes dans l'alphabet latin ?

Fidelma hocha la tête.

– Naturellement, sinon comment les générations futures connaîtraient-elles notre poésie, nos lois, nos contes et légendes et le cours de notre histoire ? Cependant, je ne supporte pas que l'on revête nos dieux et nos déesses d'oripeaux chrétiens.

Fidelma commençait à s'échauffer.

– J'ai même lu un texte où on nous raconte comment Cú Chulainn est sorti de l'Enfer grâce au bienheureux Patrick, afin d'aider ce héros à convertir le haut roi Laoghaire au christianisme. Et une fois son devoir accompli, Cú Chulainn monte au Paradis !

– Vous désapprouvez ce texte ? demanda Morann.

– Bien sûr ! De même que Dieu est bon, aimant et généreux, Cú

Chulainn était un grand champion, qui a consacré sa vie à défendre les faibles contre les puissants. Le Dieu chrétien ne l'aurait certainement pas abandonné et...

Firbis s'éclaircit la voix.

– Vous avez des idées très arrêtées, jeune fille. Mais les générations futures devraient aussi respecter les anciennes coutumes et transmettre oralement certaines croyances à travers les âges. La tradition orale sert à resserrer les liens et à empêcher que des étrangers ne nous privent de notre savoir.

– Ces coutumes ont vécu, nous devons l'accepter, mais en veillant à ce que les images du passé ne soient pas déformées.

– Je vous rappelle qu'il y a d'autres étudiants qui attendent leur tour, s'impacienta le brehon Morann.

Fidelma comprit qu'elle avait indisposé le *druimcli* Firbis et agacé son maître en se laissant emporter par des considérations hors sujet.

– Et maintenant essayez de retenir ce que je vais vous dire, reprit Firbis. Je ne me répéterai pas. L'affaire qui nous préoccupe concerne un brehon dont je ne vous donnerai pas le nom. Il a jugé une femme, appelons-la Sochla, coupable de vol. Les circonstances du délit étaient les suivantes : Sochla travaillait au château du roi de Tethbae. Savez-vous où ça se trouve ?

– C'est un petit royaume à l'ouest du Midhe, pas très éloigné d'ici.

– Exact. Il a été fondé il y a deux siècles par Maine, un des fils du haut roi Niall des Neuf Otages.

Fidelma le savait mais garda le silence.

– Sochla travaillait dans la grand-salle du château du roi Catharnaigh. Il y gardait dans un coffret en chêne et en bronze le crâne de Maine, fondateur du royaume, mort sur le champ de bataille. Maine des Hauts Faits, voilà comment l'avaient baptisé les poètes. Et en accord avec la tradition, son crâne, d'un prix inestimable, était conservé comme symbole de ralliement de son peuple à Tethbae.

– C'est l'usage dans de nombreux royaumes, fit remarquer Fidelma.

– En l'occurrence, il s'agit d'un royaume précis, lança Firbis en fixant Fidelma droit dans les yeux. Catharnaigh et son entourage s'étaient rendus à la lice des tournois pour assister à un jeu de hurling. Seule Sochla était restée au château pour finir de préparer le banquet. À son retour, Catharnaigh découvrit que le coffret avait disparu. On fit appeler Sochla qui affirma qu'elle ignorait tout de cette disparition. Sa chambre fut fouillée et on découvrit le coffret sous son lit. On convoqua un brehon, on lui exposa l'affaire, et Sochla fut déclarée coupable.

Firbis marqua une pause.

– Le brehon a-t-il eu raison de la condamner ?

Fidelma réfléchit.

– Il est impossible de se faire une opinion à partir des éléments que vous m’avez donnés.

Elle jeta un coup d’œil à Morann.

– Je suppose que je suis autorisée à poser des questions au *druimcli* ?

– Je croyais que les faits étaient assez clairs, s’interposa Firbis.

– Je ne comprends pas votre question, *druimcli*. Personne ne peut appuyer un jugement s’il n’est pas pleinement informé des détails et des circonstances.

Le brehon Morann sourit.

– Vous pouvez procéder plus avant, mais ne nous faites pas perdre notre temps.

Fidelma revint à Firbis.

– D’après le brehon, quelle était la motivation de Sochla ?

– S’emparer d’une relique inestimable me semble un motif suffisant.

– Pour moi, il demeure assez obscur. Sochla était-elle une femme intelligente ou un peu retardée ? Souffrait-elle de quelque affection qui aurait pu affecter son bon sens ?

– Elle était intelligente.

– Alors elle savait qu’il était impossible de tirer un profit du crâne de Maine de Tethbae. Qui aurait voulu acheter cette relique sinon ceux à qui elle avait été volée ?

– Elle aurait pu exiger une rançon de Catharnaigh, fit observer le brehon Morann.

– Une éventualité tout aussi absurde. En révélant que le coffret est en sa possession, elle se retrouve dans une position vulnérable. Et en imaginant que les négociations aboutissent, elle se condamne elle-même à l’exil. Non, le mobile est ailleurs.

– Insinueriez-vous que le juge a prononcé une sentence erronée ?

– Dieu m’en garde pour l’instant. Mais, comme on me l’a enseigné, je dois découvrir le motif, les moyens et l’opportunité. En ce qui concerne l’opportunité, vous me dites qu’elle était seule au château. Est-on certain que le coffret et son contenu étaient bien là quand les habitants du château se sont absentés pour disputer la partie de hurling ou y assister ? S’emparer d’un tel coffret est l’affaire d’un instant.

– Donc vous estimez que le juge avait raison quant aux moyens et à l’opportunité ?

Fidelma fit la moue.

– À moins qu'on ne me prouve le contraire, Sochla n'était pas forcément la seule à avoir les moyens et l'opportunité. Et si un tiers s'était introduit au château pendant qu'elle était occupée ailleurs ? Et si quelqu'un avait dissimulé le coffret sous son lit sans qu'elle en sache rien ?

Firbis se mit à rire.

– Pour quelle raison ?

– Difficile à établir car cela nécessiterait une enquête approfondie.

– Vous semblez essayer à tout prix d'innocenter cette femme, intervint le brehon Morann.

– Même si cela était, ce seul raisonnement n'y suffirait pas. Le motif, les moyens et l'opportunité n'ont pas encore été réunis. Cependant, il y a tout lieu de penser qu'avant de quitter le château ni le roi ni son entourage n'avaient remarqué une disparition du coffret.

– Le juge avait donc raison en ce qui concerne les moyens et l'opportunité ? insista Firbis.

– Sauf si quelqu'un avait volé le coffret pendant que Sochla était occupée ailleurs. Imaginons qu'un tiers ait dissimulé l'objet du délit sous le lit de l'accusée.

– Dans quel but ?

– Comment le savoir sans un interrogatoire en règle ?

– Donc vous vous obstinez à trouver des excuses à cette femme ? soupira le brehon Morann.

– Nullement. Je tente de rassembler les faits. Sochla est-elle jeune ou vieille ? D'où vient-elle ? Est-elle mariée ? A-t-elle un amant ?

– Elle est jeune, répondit Firbis. Elle a à peine dépassé l'âge du choix. Son père appartient à la catégorie des *daer-nemed*, les travailleurs manuels. Pour plus de précision, il assiste le forgeron du roi tandis que la jeune fille est servante au château.

– Pourquoi a-t-on abandonné à elle-même une fille si jeune et d'humble origine ? Le roi avait-il pour habitude de laisser ses richesses sans surveillance ?

Firbis croisa le regard de Morann.

– Sans doute une enquête a-t-elle été faite dans ce sens ? avança Fidelma.

– Que voulez-vous insinuer ? s'énerva Firbis.

– Je m'acquitte simplement de ma tâche en posant des questions afin de découvrir la vérité.

Le *druimcli* parut gêné.

– Le roi n'avait aucune raison de craindre l'envie ou l'hostilité de quiconque.

– Une telle confiance est pour le moins inhabituelle.

– Je ne suis pas habilité à remettre en cause les habitudes d'un souverain.

Fidelma se pencha vers lui.

– N'est-ce pas la tâche d'un brehon de mettre au jour les intentions des uns et des autres ?

Le *druimcli* se raidit.

– Vous excédez les limites de votre position, jeune fille. Vous êtes ici pour répondre à mes questions, que vous semblez réticente à satisfaire.

– Les questions mal posées sont problématiques et vous ne m'avez toujours pas dit si Sochla était mariée.

– Elle ne l'était pas.

– Avait-elle un amant ?

Firbis hocha la tête après un instant d'hésitation.

– Et ce jour-là, où était-il ?

– Avec Sochla.

– C'est elle-même qui l'a reconnu ?

– Elle dit s'être mise au travail après le départ du roi et de la cour. Puis son amant est arrivé et ils ont passé un peu de temps ensemble.

– Le coffret était-il dans son champ de vision ?

Firbis cligna des yeux.

– Il était placé en évidence dans la salle des festins, sur un piédestal près du trône du roi. Elle affirme qu'ils l'ont quitté des yeux pendant une heure environ.

– Donc n'importe qui a pu le subtiliser. Franchement, accabler cette jeune fille me semble un peu prématuré. Qui était son amant ? A-t-il confirmé les faits ?

– Cela m'étonnerait.

– Pourquoi donc ?

– Il s'est enfui après l'arrestation de la jeune fille.

– Où ça ?

– Il était originaire des terres de Calraige.

Fidelma fronça les sourcils.

– Mais cela se trouve chez les...

– Uí Ailello, les ennemis mortels des rois de Tethbae.

– Donc vous en déduisez qu'elle et son amant étaient complices. Pourquoi ne pas m'en avoir informée plus tôt ?

– Fidelma, je vous rappelle que vous vous adressez à un *druimcli*, la sermonna Morann.

– D'autre part, lança Firbis, je ne suis pas là pour vous fournir toutes les réponses à cette énigme.

– Mais l'introduction de cet amant dans le complot change complètement la donne !

– Ce n'était pas l'opinion du brehon. Pour lui, les deux jeunes gens avaient l'intention de fuir au pays des Uí Ailello, où le chef du clan les aurait amplement récompensés pour leur cadeau providentiel.

Fidelma secoua la tête.

– Cette histoire ne tient pas debout.

Firbis haussa les sourcils et le brehon Morann tambourina sur la table.

– Vous refusez d'admettre les faits, à ce qu'il semble, Fidelma.

– Reprenons les faits, justement. Une servante est laissée seule dans le château d'un monarque. Elle a un amant, également membre du clan rival du roi de Tethbae et de son peuple. La jeune fille est occupée à des tâches ménagères quand survient son amoureux. Ils s'isolent pendant une heure. Puis ils prennent le coffret qu'ils dissimulent sous le lit de la jeune fille. L'amant s'en va. Le roi revient, on s'aperçoit que le coffret a disparu et on le retrouve sous le lit de Sochla alors que le jeune homme s'est enfui dans son pays d'origine.

Elle marqua une pause.

– Je n'y crois pas. Cette histoire est idiote.

Firbis était maintenant très en colère.

– Prétendriez-vous que le brehon n'était pas en mesure de faire la différence entre des faits avérés et un conte absurde ?

– C'est ce que je pense, rétorqua Fidelma avec le plus grand sérieux.

– Donc vous estimez qu'il a prononcé une sentence erronée ?

– Oui, s'il s'est fondé sur les seules preuves que vous m'avez apportées.

– Très bien, dans ce cas nous allons vous fournir d'autres éléments. Le *dálaigh* du roi jugea que Sochla et son complice avaient l'intention de s'enfuir sans plus tarder. Mais ayant perdu la notion du temps, ils cachèrent précipitamment le coffret sous le lit en entendant que les autres étaient de retour. Puis l'amant s'éclipsa et attendit à proximité du château la suite des événements. Quand il comprit que Sochla s'était fait prendre, il l'abandonna à son triste sort.

– Et qu'a dit l'avocat de la jeune fille ?

– Elle n'en avait pas.

– Qui a plaidé pour elle ?

– Le brehon.

Fidelma fixa Firbis d'un air stupéfait.

– Un brehon doit être impartial.

– Ce qui ne l'empêche pas de plaider pour un accusé.

– Seulement si l'accusé ou le témoin ne peut être représenté ou parler en son propre nom. Or Sochla était intelligente. Pourquoi ne l'a-t-on pas autorisée à s'exprimer ou à être représentée par un *dálaigh* ?

– Soupçonneriez-vous le brehon d'avoir agi en contradiction

avec la loi ? demanda Morann.

– Il semble que les droits de l'accusée ont effectivement été spoliés, avança Fidelma.

Firbis renifla d'un air supérieur.

– Aucun brehon d'Ardagh...

Il se reprit.

– Et que faites-vous des droits du souverain ?

– La loi est au-dessus d'un roi. Et le brehon dont vous me parlez était à la fois juge et partie.

Firbis pinça les lèvres.

– Il s'agit d'un brehon estimé, doté des plus hautes qualifications que vous-même n'atteindrez jamais.

Fidelma ne put se contenir davantage.

– Je suppose qu'en plus d'être un *druimcli* vous êtes également prophète ?

– Seriez-vous en train de m'insulter ?

– Loin de moi cette idée. Mais pour affirmer que je n'atteindrai jamais le rang de cet homme, il faut être doué de clairvoyance. Comme je m'intéresse à mon avenir, je me demande quels exploits ce brehon aurait accomplis qui m'arrêteraient dans mes ambitions. Sans vous offenser, je vous demandais de simples éclaircissements.

Le brehon Moran avait enfoui son visage dans ses mains et tentait visiblement de contrôler un fou rire.

Quant au *druimcli*, il paraissait un peu perdu.

– Fidelma, dit enfin le brehon, vous aurait-il échappé que le *druimcli* parlait au sens figuré ?

– Je crois surtout qu'il ne respectait pas toutes les obligations juridiques, s'obstina Fidelma.

Firbis pinça les lèvres.

– Expliquez-vous, dit Morann d'un ton où pointait une menace.

– La loi tient compte de chacun des protagonistes et un brehon n'est pas à l'abri des critiques. De même, un *druimcli* n'est pas autorisé à insulter un étudiant qui n'a pas encore son diplôme de *dos*.

Il y eut un silence glacial.

Soudain, le *druimcli* se détendit.

– Vous avez raison, jeune fille. Un brehon n'est pas au-dessus des lois, des critiques et des amendes. Et je n'aurais pas dû vous traiter avec autant de légèreté.

– Donc nous n'en avons pas terminé avec ce brehon inconnu ?

Les yeux de Morann pétillèrent.

– Je ne vous le fais pas dire. Quelles sont vos conclusions ?

– Le verdict est peu satisfaisant. Quels témoins ont été convoqués par le *dálaigh* du roi ?

– L'intendant du château.

– Quel était son nom et dans quelle mesure son témoignage a-t-il influé sur la décision du brehon ?

– Il s'appelait... Feranaim, il a déclaré que Sochla n'était employée qu'à des travaux subalternes, qu'il l'avait vue absorbée par ses tâches ménagères quand les autres s'étaient absentes, et que le coffret était toujours en place.

– A-t-il été le dernier à quitter les lieux ?

– Oui.

– Est-il celui qui a le premier remarqué que le coffret manquait au retour de la Cour ?

– Non, c'est le roi. On a envoyé chercher l'intendant et...

– Où était-il pendant tout ce temps ?

– Dans ses appartements, situés dans les communs.

– Il n'ignorait pas que sa présence serait requise dès le retour du roi et de son entourage ?

– Sans doute n'avait-il pas pris conscience qu'ils étaient déjà de retour.

– Donc il n'était pas rentré avec eux ?

Firbis ne répondit rien.

– Je vous rappelle que la preuve du brehon reposait sur le fait que tous s'étaient absentes, à l'exception de Sochla.

– Exact.

– Or Feranaim était resté dans le voisinage du château.

Les deux hommes gardèrent le silence.

– Le brehon a-t-il exploré ce versant de l'affaire ?

– Non, mais était-ce nécessaire ? répliqua Firbis.

– Bien sûr, puisque l'intendant avait accès au coffret. Qu'est-ce qui l'empêchait de le voler pendant que Sochla et son amant étaient occupés ailleurs ? Puis de le dissimuler sous le lit de Sochla pour des raisons que nous ignorons ?

– Avec des si, on peut mettre Tara en flacon, Fidelma.

– N'a-t-on pas interrogé l'intendant sur son emploi du temps et ses origines ?

– Pas directement.

– Dans ce cas, Sochla a-t-elle donné des précisions sur Feranaim ? Entretenaient-ils des relations amicales ?

Firbis secoua la tête.

– A-t-elle spontanément fourni des explications sur lui ?

– Le brehon a estimé que sa déclaration sur Feranaim ne méritait pas d'être retenue.

– Que disait-elle ?

– Qu'il avait tenté de la séduire et qu'elle l'avait éconduit. Elle clamait qu'il la détestait pour cette raison.

– Ah ! Le motif et l'opportunité sont donc maintenant partagés.

Pourquoi le brehon a-t-il estimé que cette précision n'était pas recevable ?

Le *druimcli* changea de position.

– Il a cité le texte des *Berrad Airechta*. Vous le connaissez ?

– Oui, il énumère les différentes catégories de preuves considérées comme non recevables. Il y en a neuf incontournables et quatre sujettes à caution. La preuve est nulle si le témoin a été acheté, a eu une relation avec la personne contre laquelle il témoigne, est réputé haïr cette personne...

Firbis leva la main.

– Ça suffira. Le témoignage de Sochla a été invalidé parce qu'elle connaissait et haïssait Feranaim.

– C'est une décision contestable.

– Pourquoi ?

– En tant qu'accusée, Sochla n'est pas concernée par cette règle. Elle a le droit, pour se défendre, de faire comparaître ses ennemis. Le brehon était de parti pris.

Elle avait usé du terme de *gúach*, utilisé non pour celui qui commettait une erreur, mais pour qui se montrait partial.

Firbis la contempla d'un air pensif.

– Donc vous estimez que la sentence était inique ?

Fidelma rassembla ses idées.

– Une injustice reposant sur le rejet d'un élément de preuve ne signifie pas forcément que le jugement soit faux, ni que le brehon soit frappé de flétrissure. Si j'avais le temps, je pousserais mes investigations plus avant.

Le brehon Morann toussota.

– Il y a plusieurs étudiants qui attendent, Fidelma. Ce « procès » a assez duré. Vos conclusions, je vous prie.

Fidelma baissa la tête.

– J'ai le sentiment d'avoir manqué d'éléments et de temps.

Le brehon soupira, visiblement agacé.

– Le résultat de votre examen déterminera si vous pouvez poursuivre vos études. Si par extraordinaire vous atteigniez le degré d'*ollamh*, ce qui nécessiterait six ou huit ans supplémentaires d'études assidues, vous seriez autorisée à siéger aux côtés du haut roi en personne et même à parler avant lui. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Je vais maintenant vous rappeler certains faits.

– Oui ? dit Fidelma en faisant de son mieux pour se concentrer.

– Vous êtes arrivée en retard à l'examen. Cela ne méritait-il pas des excuses de votre part ?

Fidelma hésita une fraction de seconde.

– Je n'avais pas d'excuse.

– Vous avez répondu à une question directe par de multiples

questions au *druimcli*, un homme qui a atteint le septième degré et qui est considéré comme un sage. Vos questions ont été multiples et offensives. En d'autres termes, vous n'avez rien fait pour gagner nos faveurs, alors que votre qualification au niveau de *dos* dépend de nous et de nous seuls.

Fidelma s'empourpra.

– Je pensais que ma valeur se mesurerait non à mon habileté à gagner les faveurs de qui que ce soit, mais à mes connaissances.

– Et à vos facultés à les appliquer. Estimez-vous que vous avez déployé l'habileté nécessaire pour juger le cas que l'on vous a exposé ?

– Un brehon très sage m'a une fois confié qu'on ne devait jamais juger d'après la version des faits d'une seule personne.

Le brehon Morann sourit.

– N'essayez-vous pas de gagner mes faveurs en me citant ?

– Du tout. La vérité est une et indivisible, peu importe celui qui la révèle.

– Donc vous estimez que vous n'avez pas assez d'éléments pour vous prononcer ? intervint le *druimcli*.

– Oui, ni sur l'accusée ni sur le brehon.

Firbis se renversa sur son siège.

– Vous avez le choix entre le *firbrith* ou jugement serein, et le *cilbrith* ou jugement erroné.

– Très bien. Je choisis le *cilbrith* pour le juge. Et je crois aussi que vous n'échappez pas à la flétrissure, *druimcli*, car dans l'affaire qui nous intéresse, le brehon, c'était vous.

Firbis plissa les paupières.

– Pourquoi ?

– Vous semblez très bien informé des raisons ayant inspiré la décision du juge. D'autre part, dans vos réponses vous avez toujours présenté les choses de façon à favoriser sa position. Vous vous êtes montré très protecteur à son endroit. Je suis donc certaine qu'il s'agit de vous-même.

Firbis sourit.

– Une certitude qu'aucune preuve ne vient étayer.

– Certes, mais vous êtes *druimcli* à Ardagh, qui est la principale ville de Tethbae. Vous avez également signalé que le juge venait de cette ville. Et vous avez parlé avec l'autorité d'un brehon impliqué dans cette affaire.

Bizarrement, Firbis semblait approuver la réponse de Fidelma.

– Bien, commença Morann d'un ton allègre.

– Je n'ai pas fini.

Le brehon haussa les sourcils.

– Quoi encore ?

– Cette affaire est une fiction sortant de l'imagination de Firbis.

Son assurance venait de ce qu'il avait tout inventé et improvisait au fur et à mesure de mes questions pour me mettre à l'épreuve. Aucun juriste de la valeur de Firbis n'aurait agi ainsi. Prenez le nom de Feranaim : il signifie « homme sans nom » !

Le brehon Morann était aux anges.

– Vous êtes la première à vous être projetée au-delà de l'examen.

– Et à avoir compris le subterfuge, renchérit Firbis. La plupart des étudiants posent un certain nombre de questions mais s'arrêtent quand je les dissuade de procéder plus avant. Ils abandonnent la partie. Vous vous êtes accrochée à la procédure avec une remarquable ténacité. Vous avez un esprit vif et inquisiteur.

– Le but de cet exercice est de démontrer des qualités morales et professionnelles qui protègent le prévenu d'une sentence hâtive, expliqua le brehon Morann. Vous vous êtes dressée contre l'autorité en vous attaquant à des barrières apparemment infranchissables pour mieux traquer la vérité. Je vous félicite.

Fidelma regarda les deux hommes à tour de rôle.

– Cela signifie-t-il que je suis reçue ?

– Les résultats seront annoncés à l'assemblée demain matin. Essayez de ne pas être en retard !

Fidelma hocha la tête, se leva, s'avança vers la porte et se retourna.

– Je me demande si j'ai aussi passé l'autre examen, dit-elle brusquement.

Le brehon Morann la fixa avec méfiance.

– Quel autre examen ?

– Je suppose que m'enfermer dans ma chambre afin que j'arrive en retard faisait partie des stratagèmes destinés à me déstabiliser. Ainsi, vous pouviez évaluer mes capacités à réagir à une situation perturbante.

Elle lut sur le visage du brehon que ses soupçons étaient fondés, un sourire enfantin illumina son visage et elle referma doucement la porte derrière elle.

LA LUNE NOIRE SE LÈVE

– Je suis venu à vous afin d’obtenir compensation pour la perte de mes biens.

L’homme qui se tenait devant Fidelma au tribunal de Dair Inis semblait tellement catastrophé qu’on était partagé entre la pitié et l’envie de rire. La détresse convenait mal à son visage de chérubin. Ses yeux bleus ne cillaient pas et sa lèvre inférieure, qui s’avavançait en une moue boudeuse, lui donnait un air scandalisé.

– La plainte d’Abaoth est sans fondement, l’interrompt l’homme maigre et nerveux qui se tenait à ses côtés.

Fidelma songea qu’il n’inspirait guère la sympathie. Sa voix grinçante et geignarde vous écorchait les oreilles, sans compter qu’il était vêtu avec ostentation et portait trop de bijoux. Ses riches atours juraient avec son apparence physique. Cependant, son nom d’Olcán, qui signifiait « loup », convenait parfaitement à son expression rusée. Cet individu avait tout d’un prédateur. Fidelma séjournait dans l’abbaye fondée par Molena sur l’île de Dair. Cette « île des chênes » était située au beau milieu du fleuve Abhainn Mór, non loin de la petite ville marchande d’Eochaill ou « bois d’if », qui gardait l’estuaire du cours d’eau. C’était un port très actif que Fidelma connaissait bien. Elle était arrivée au monastère la veille, alors que l’abbé Accobrán venait de s’aliter avant de succomber à une forte fièvre. Il avait eu le temps de demander à Fidelma de le remplacer comme brehon et de traiter les affaires qui devaient passer en jugement le lendemain.

Fidelma s’efforça d’oublier la mauvaise impression que lui faisait Olcán et se concentra sur le différend que les deux marchands venaient porter à sa connaissance.

– J’exige une compensation, répéta Abaoth.

– Elle n’est en rien justifiée, s’obstina son compagnon.

– Le scribe m’a déjà informée de la nature de votre désaccord. J’aurais néanmoins besoin de certains éclaircissements. Abaoth, vous résidez bien à Eochaill ?

L’autre hocha la tête.

– Oui, estimée *ollamh*.

– Je ne suis pas un *ollamh*, le corrigea Fidelma qui se doutait bien qu’elle ne lui apprenait rien, mais un *dálaigh* qualifié pour faire la lumière sur vos dissensions. Je vous écoute.

– Je fais du commerce avec les Britons, les Saxons et surtout les

Francs. Je possède une petite flotte de navires et troque des objets en cuir ainsi que des peaux de phoque et d'écureuil contre du blé et du vin. À Eochaill, je loue des barges à Olcán pour y transborder mes cargaisons et les transporter jusqu'à Lios Mór.

– Je suppose que l'abbaye de Lios Mór vous achète des marchandises ?

Le monastère, fondé trente ans auparavant par Carthach, était devenu un centre spirituel attirant des religieux des cinq royaumes d'Éireann.

– Effectivement, mais la plus grande partie du vin est réservée au prince des Eóghanacht Glendamnach.

– Poursuivez.

– C'est la deuxième fois qu'Olcán prétend avoir égaré mes cargaisons et il refuse de me dédommager. Je suis ruiné. Comment voulez-vous que j'assume la charge de telles pertes ? Il me doit réparation.

Fidelma se tourna vers Olcán.

– Quelle est votre version des faits ?

– Par deux fois une de mes embarcations a remonté la rivière pour rejoindre Lios Mór et s'est volatilisée. Mon préjudice est plus important que celui d'Abaoth ! Par deux fois un de mes *ethurs* – une barge manœuvrée par trois hommes...

– Je sais reconnaître un *ethur*.

–... a pris de nuit la direction de Lios Mór et n'est jamais arrivé à destination. Si quelqu'un doit être dédommagé, c'est bien moi !

– Voilà un raisonnement indigne ! s'écria Abaoth. Le prince de Glendamnach refuse maintenant de traiter avec moi parce que je ne livre pas ses commandes en temps et en heure. J'ai perdu deux cargaisons en deux mois ! Il est clair que des voleurs sont à l'œuvre.

– Et les équipages de ces barges, que disent-ils ?

– On ne les a plus jamais revus ! s'exclama Olcán.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

– Six de vos hommes se sont évanouis dans la nature et vous ne l'avez pas signalé ?

Le marchand se balançait d'un pied sur l'autre.

– Je vous en avise aujourd'hui tout en déposant une réclamation pour...

– Ces hommes sont peut-être morts ! Je suppose que vous prenez soin de leurs familles ?

Olcán fit la grimace.

– Je ne suis pas saint Patrick.

– La loi est pourtant claire, rétorqua Fidelma. Vous êtes responsable de ceux que vous employez et devez payer les soins s'ils se blessent au travail. C'est stipulé dans les *Leabhar Acaill*. Apparemment,

vous êtes plus inquiet pour vos bateaux que pour vos marinières.

Olcán lui jeta un regard en dessous.

– Sans chalands, je ne peux pas les payer.

– Quand vos cargaisons ont-elles disparu ? demanda-t-elle à Abaoth.

– La première, il y a six semaines, et la seconde, il y a deux semaines de cela.

– Et vous n’avez pas réagi ?

– Si, je l’ai signalé au maître de port qui m’a conseillé de me présenter devant le brehon à la prochaine séance de la cour, à Dair Inis.

Fidelma était très contrariée.

– Trop de temps s’est écoulé, on aurait dû s’alarmer plus vite. Je vais consulter les *Bretha im Gata* sur la législation des vols de ce genre. Chacun va donner sa version des faits au scribe ici présent et je vous convoquerai plus tard pour vous faire part de ma décision.

Abaoth s’inclina, Olcán adressa un regard suspicieux à la jeune femme et le *scriptor* les reconduisit à la porte.

Cet après-midi-là, Fidelma se rendit sur les quais d’Eochaill. Elle déambulait au milieu de la foule, contemplant les grands vaisseaux où s’affairaient les matelots, quand un homme lui bloqua le passage. Il était âgé, petit et râblé, avec des cheveux gris coupés court. Sa démarche et son visage basané trahissaient un vieux loup de mer.

– Ross ? C’est bien vous ?

Ross était le capitaine d’un navire qui desservait les côtes du royaume de son frère.

– Lady ! lança l’homme avec un grand sourire.

Il n’oubliait jamais que Fidelma était la sœur du roi Colgú.

– Alors, Ross, toujours vaillant ?

Elle désigna une *bruiden*, non loin.

– Si nous allions boire à notre santé dans cette auberge, en souvenir du bon vieux temps ?

Elle marqua une pause.

– Et puis vous pourriez peut-être me venir en aide au sujet d’une affaire qui me préoccupe.

– Avec plaisir, lady.

On posa devant eux une cruche d’hydromel et Fidelma demanda à Ross s’il connaissait les marchands Abaoth et Olcán.

Au nom d’Olcán, Ross fit la grimace.

– J’ai transporté des cargaisons pour lui le long de la côte. C’est un avaré. Au moment de payer, il essaye toujours de tricher sur la somme qu’il vous doit. Pour finir, j’en ai eu assez et j’ai renoncé à travailler pour lui. D’ailleurs, plus personne ne lui fait confiance, ce

qui nuit à ses affaires. Aujourd'hui, sa flotte est réduite à des barges alors qu'il y a quelques années il possédait encore deux vaisseaux. Comment l'avez-vous rencontré ?

Fidelma le lui expliqua.

– Et Abaoth, Ross, qu'en pensez-vous ?

– Il a une assez bonne réputation. Il possédait trois navires qui commerçaient avec les ports francs. Récemment, il a joué de malchance, un de ses navires a coulé en mer. Je crois qu'il travaille dans le cuir et le vin. Quant à Olcán, en ce qui me concerne je ne lui accorderais pas un *screpall* de dédommagement. Je paierais même des brigands pour le dépouiller, en compensation pour toutes les fois où il a volé ceux qu'il employait.

Fidelma sourit.

– Pour l'instant, je suis surtout préoccupée par les bateliers qui ont disparu.

Ross hocha la tête en soupirant.

– J'ai entendu parler de cette affaire mais j'ignorais qu'il s'agissait d'hommes à la solde d'Olcán. Maintenant que j'y pense, ces derniers temps, sur la rivière, ses chalands se font rares.

Cette dernière remarque intrigua Fidelma.

– Connaîtriez-vous toutes les embarcations d'Olcán ?

Ross grimaça un sourire.

– Les barges ont des noms, lady. Et celles d'Olcán sont particulièrement reconnaissables car elles ont une tête de loup gravée à la proue. Où donc ont disparu les chalands que vous recherchez ?

– Entre Eochaill et Lios Mór.

– Explorer une trentaine de milles n'est pas une mince affaire !

Fidelma réfléchit.

– Un autre élément me semblait intéressant, mais je l'ai oublié. Ah oui ! Ces expéditions ont eu lieu la nuit.

– Rien d'étonnant à cela. Pour un *ethur*, la nuit est souvent préférable à la journée. Cela permet d'éviter les petits bateaux guidés par des hommes ignorants des lois de la navigation. Ils peuvent provoquer des accidents.

– Je vois.

Fidelma, déçue, vit que Ross se frottait le menton d'un air songeur.

– Vous dites que, d'après Olcán, son premier chaland s'est volatilisé il y a six semaines et le second il y a deux semaines ?

– Oui.

– Je ne sais pas si cela a un rapport, mais l'étrange phénomène dont vous me parlez s'est produit chaque fois au moment de la nouvelle lune. D'habitude, les bateliers l'évitent.

– Je ne comprends pas.

– Pendant cette nuit-là, ainsi que la nuit suivante et la précédente, il fait trop sombre. Cette phase de la lune s'appelle la lune noire.

– Mais oui, une période propice aux projets secrets et aux actes délictueux ! On dit alors que la lune retient la nuit.

– Elle est la force du marin et une maîtresse exigeante, lady. Voilà pourquoi personne n'ose l'appeler par son nom. Dès qu'un matelot pose le pied sur un navire, il la désigne par les termes de « reine de la nuit », « la très brillante », la...

– Ross, pouvez-vous me trouver quelqu'un qui me fera remonter le cours de la rivière ?

Le marin se redressa.

– Je suis à votre service, lady. N'oubliez pas que vous pouvez toujours compter sur moi en cas de besoin. Et puis, je suis né ici, je connais la région comme la paume de ma main et j'ai un *curragh* amarré non loin.

– Très bien, je vous propose qu'on se retrouve demain à l'aube.

– C'est entendu. J'amènerai le *curragh* à Dair Inis.

– Merci infiniment.

Elle se leva.

– J'en profiterai pour rendre visite aux épouses des bateliers disparus et pour me renseigner sur l'attitude d'Olcán à leur égard. Le scribe m'a dressé une liste : les familles vivent pour la plupart dans les environs d'Eochaill.

Les hommes de la première équipe s'appelaient Erc, Donnucán et Laochra. Ceux de la deuxième Finchán, Laidcenn et Dathal.

En ce qui concernait les deux premiers, des voisins informèrent Fidelma qu'ils avaient quitté Eochaill. Leurs épouses et leurs enfants les avaient suivis, sans doute pour rejoindre des parents.

La femme du troisième, aux longs cheveux filasse et au visage chevalin, reçut Fidelma sur le seuil de sa misérable demeure. Elle tenait dans les bras un bébé qui pleurait.

– Mon mari était timonier sur une des barges d'Olcán, expliqua-t-elle de mauvaise grâce. Il y a six semaines, il est parti transporter une cargaison jusqu'à Lios Mór et il n'est jamais revenu.

Toute une marmaille jouait autour de la maison.

– Ils sont à vous ?

La femme hochait la tête.

– Vous avez bien du courage. Olcán vous aide-t-il ?

La femme laissa échapper un petit rire amer.

– Celui-là, s'il n'y est pas contraint, il ne donnera jamais un *pingín*.

Comme beaucoup, cette femme ignorait ses droits.

– Votre famille vous aide-t-elle à nourrir vos enfants ?

– Nous survivons grâce à la générosité d’Abaoth, ma sœur. Que son nom soit béni.

Fidelma haussa les sourcils.

Même si c’étaient bien les marchandises d’Abaoth qui étaient en jeu, la responsabilité juridique des dommages corporels revenait à Olcán. Les brehons assimilaient une disparition à une forme de préjudice corporel.

– Abaoth a-t-il porté secours à toutes les familles des bateliers disparus ?

– Il paraît, oui. En tout cas, il m’a dit qu’il m’assisterait jusqu’au retour de mon mari.

– Et vous n’avez aucune idée de ce qui est arrivé à votre époux et à ses compagnons ?

– Aucune. Et maintenant excusez-moi, mais il faut que je donne le sein au bébé.

Ainsi congédiée, Fidelma reprit le cours de ses visites. D’après le scribe, un des bateliers avait récemment épousé une jeune fille du nom de Serc. La maison, située près du quai, était petite mais bien tenue. En s’approchant, Fidelma entendit des éclats de voix, un homme et une femme se querellaient. Elle frappa de grands coups à la porte et le silence se fit. Puis elle perçut des murmures et une porte s’ouvrit de l’autre côté de la maison. Aussitôt, elle en fit rapidement le tour et aperçut un homme à moitié dévêtu qui s’éloignait, une chemise et une cape sur le bras.

Quand elle revint sur ses pas, elle se retrouva face à une belle jeune femme, les cheveux en désordre, qui s’était enveloppée d’un châle à la hâte. Elle jeta un regard hostile à Fidelma.

– Qu’est-ce que vous voulez ?

– Vous vous appelez Serc ? On m’a dit que votre époux avait disparu il y a deux semaines alors qu’il travaillait pour le marchand Olcán.

– En quoi cela vous concerne-t-il ?

– Je suis *dálaigh* de la cour des brehons et je fais une enquête officielle.

– Alors je suppose que vous connaissez la réponse à votre question.

Fidelma maîtrisa son irritation.

– À présent que vous êtes seule, l’employeur de votre mari prend-il soin de vous ?

La séduisante jeune femme releva le menton.

– Abaoth assure ma subsistance.

– Pourquoi pas Olcán ?

– Olcán est un vieux brigand lubrique ! Il est venu ici pour me dire que je n’aurais besoin de rien à la condition que je sois gentille

avec lui !

Cela ne surprit pas Fidelma outre mesure.

– Avez-vous une idée de ce qui est arrivé à votre mari ?

– Bien sûr que non et si vous le retrouvez, faites-moi signe.

Excusez-moi, mais j'ai froid. En avez-vous terminé ?

Il était évident que, même sans mari, Serc ne manquerait jamais de rien.

En ce qui concernait les deux autres familles sur sa liste, l'une d'elles avait déjà déménagé. Quant à l'autre, représentée par une matrone accablée d'une nombreuse progéniture, elle bénéficiait elle aussi des largesses d'Abaoth. Fidelma n'apprit rien de plus.

À l'aube du jour suivant, Fidelma rejoignit Ross dans son *curragh*. Les eaux de l'Abhainn Mór étaient noires et profondes. Ils remontèrent l'estuaire et, à partir du point de l'Arbre sacré, repérèrent une colline où se dressait une petite forteresse. Puis ils s'engagèrent en direction du nord sur la rivière bordée de vallons boisés.

Ils passèrent de petits cours d'eau qui se jetaient dans l'Abhainn Mór, virent des fermes dispersées ici et là, mais pas de gros villages, une fois passé Dair Inis. Les heures s'égrenaient et cette expédition semblait interminable.

Ross reposa un instant ses rames.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'intéressant, lady ?

Elle secoua la tête.

– À quoi vous attendiez-vous ?

– Je l'ignore. Un détail qui sortirait de l'ordinaire, je suppose.

Ross poussa un soupir.

– Le soleil atteindra bientôt son zénith et je pense que nous devrions songer à nous restaurer.

– Hum.

– L'Abhainn Mór s'étend sur des milles et des milles. Elle descend d'une montagne du pays des Muscraige Luachra et la remonter risque d'être pénible.

– Ne vous inquiétez pas, Ross, les barges ont disparu la nuit, avant Lios Mór qu'elles ne pouvaient atteindre avant l'aube. Et puis une attaque de jour aurait eu des témoins.

– Le prochain village est Ceapach Choinn, la terre de Conn, où la rivière vire vers Lios Mór. Mais à mon avis, tout s'est passé bien avant ce tournant.

Fidelma se félicita de pouvoir profiter de l'expérience de Ross.

Ils attachèrent la barque à un ponton et s'installèrent dans un pré. Après avoir mangé du pain, du fromage de chèvre et des fruits arrosés d'hydromel, Fidelma s'allongea un instant sous les chênes. Il faisait un temps magnifique, les oiseaux chantaient et elle faillit

s'endormir.

– Il faut repartir, lady.

Elle se redressa.

– Je réfléchissais, protesta-t-elle.

Puis elle se reprit.

– Non, je rêvais. Mais vous avez raison, nous avons assez perdu de temps. Ces barges sont sûrement cachées non loin d'ici.

Ross se frotta le menton.

– Le seul endroit qui convienne ne peut être que l'embouchure de la Bríd.

– Mais oui ! Si ma mémoire est bonne, elle se jette dans l'Abhainn Mór à moins d'un mille.

– Allons-y.

La Bríd était difficile à négocier avec ses courants et ses petits tourbillons, le *curragh* dansait et progressait en zigzag. Ils finirent par pénétrer dans des eaux plus calmes et longèrent une grande plaine.

– Je ne suis jamais venue par ici, et vous ? demanda Fidelma à son compagnon.

– C'est le territoire de Cumscrad, le prince des Fir Maige Féine.

Fidelma frissonna.

– Celui-là n'est pas un Eóghanacht, son peuple clame qu'il descend de Mog Ruith, un druide sinistre, disciple de Simon le Magicien qui s'est opposé à saint Pierre.

Ross fit la grimace.

– Si vous cherchez un vilain, vous l'avez trouvé avec Cumscrad. Cette contrée est placée sous la coupe d'un chef local, Conna, qui agit en son nom.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui.

– Il a une petite forteresse sur une colline, près de Tealach an Iarainn.

– La colline de fer célèbre pour ses richesses ?

– Oui, on y extrait du fer qui est fondu avant d'être mis en vente. Olcán en a transporté des pleines cargaisons.

– Je me demande s'il poursuit ce trafic.

À un moment donné, Ross indiqua le village qu'ils cherchaient, sur la rive sud. Des barges et des petits bateaux étaient amarrés à des appontements.

– Accostons et allons nous renseigner, dit Fidelma.

Elle prit pied sur un des débarcadères. À Tealach an Iarainn, petit port actif et animé, ils croisèrent des marchands, des bateliers, ainsi que des forgerons.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? dit Ross.

– Promenons-nous un peu pour tenter de nous repérer.

Ils comprirent que le minerai venait directement des collines

derrière eux. Des blocs de pierre étaient amenés jusqu'à des forges où on extrayait le métal qui était ensuite chargé sur les barges en partance pour diverses destinations. Au-delà s'étendait Magh Méine, la plaine des minéraux.

– Lady ?

Elle se retourna.

Ross s'était arrêté devant un chaland dont il fixait la proue.

L'embarcation avait été récemment recouverte de goudron. En étudiant le bois plus attentivement, Fidelma vit des traces bizarres et en les regardant de biais...

– Ross ! C'est bien une tête de loup ou j'ai la berlue ?

– Vous ne vous trompez pas. Ceux qui ont volé cette barge ont effacé l'emblème d'Olcán, sans y parvenir tout à fait.

Un marin passa près d'eux et Fidelma l'interpella.

– Excusez-moi...

– Oui, ma sœur ?

– Savez-vous à qui appartient cette barge ?

– Celle-là ? À Ségán.

– Où puis-je le trouver ?

– Sûrement à la taverne en face. Il se restaure avant de reprendre la navigation.

Elle se dirigea vers l'auberge, Ross sur les talons.

L'endroit était plein à craquer et plusieurs têtes se tournèrent en direction de Fidelma. L'aubergiste s'avança aussitôt vers elle.

– Le Seigneur soit avec vous, ma sœur. Nous recevons peu de religieux dans cet établissement. Il y en a un autre, non loin d'ici, je pense qu'il vous conviendrait davantage.

– Je cherche un marchand du nom de Ségán.

L'aubergiste cligna des paupières et lui indiqua un homme corpulent assis dans un coin de la salle. Il venait de terminer son repas et buvait de l'hydromel.

Fidelma le rejoignit et s'assit sans cérémonie en face de lui.

– Vous vous appelez bien Ségán ?

– Comment se fait-il qu'une religieuse connaisse mon nom ?
maugréa-t-il.

– Je suis un *dálaigh* chargé d'une enquête.

L'homme reposa son gobelet qui claqua sur la table et gémit :

– Je le savais, je le savais.

– Et si vous partagiez vos inquiétudes avec moi ?

– C'est ma femme, n'est-ce pas ? Elle veut divorcer et...

– Il ne s'agit pas de votre femme mais de votre bateau.

L'autre se redressa d'un air méfiant.

– Qu'est-ce qu'il a, mon bateau ?

– Quand l'avez-vous acheté ?

– Il y a deux semaines, une transaction tout ce qu'il y a de plus légal.

– À qui ?

– Un homme, à la forteresse de Conna.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne répondrai plus à vos questions si vous ne m'expliquez pas de quoi il retourne.

Deux bateliers de stature imposante s'étaient levés et venaient déjà à la rescousse de leur compagnon.

– Vous avez des problèmes, maître ?

– Dites-leur que tout va bien, sinon ils seront accusés de complicité de vol.

L'homme corpulent ouvrit de grands yeux.

– De vol ?

– Votre barge, propriété d'un marchand d'Eochaill du nom d'Olcán, et sa cargaison ont disparu il y a deux semaines. L'équipage s'est également volatilisé.

Ségán fit signe à ses compagnons de s'éloigner.

– Comment pouvez-vous en être certaine ?

– Avez-vous examiné l'emblème que porte votre embarcation ?

– Non, elle a été recouverte de goudron pour une meilleure protection.

– Une tête de loup gravée à la proue a été mal effacée. C'est l'emblème d'Olcán. Et maintenant, comment s'appelait le batelier qui vous l'a vendue ?

– J'ai croisé la route de mariniers à la forteresse de Conna et je l'ai achetée à l'un d'eux. Je lui en ai offert un bon prix.

– Et vous ignorez le nom de l'homme avec lequel vous avez opéré cette transaction ?

– Conna le connaissait et cela m'a suffi.

Fidelma poussa un soupir.

– Il ne nous reste plus qu'à aller trouver Conna, dit-elle à Ross.

Elle toisa le marchand d'un air sévère.

– Ne vous éloignez pas trop. Ce chaland a été volé et son propriétaire va certainement en exiger la restitution.

Ségán pâlit.

– J'étais de bonne foi...

– Cela reste à vérifier.

Elle se leva et quitta la taverne.

– Ce serait plus raisonnable de garder un œil sur cet individu, fit observer Ross.

– Il ne sera pas très difficile à retrouver. Je pense qu'il nous a dit la vérité, même s'il avait des soupçons sur la provenance de cette barge. À quelle distance sommes-nous de la forteresse de Conna ?

– Environ deux ou trois milles.

Des bateaux étaient amarrés au pied du château fort perché sur une éminence rocheuse. Des hommes déchargeaient des cargaisons. Ross attacha son *curragh* à un pilier et, alors que Fidelma et le vieux marin prenaient pied sur le quai, des guerriers en armes vinrent à leur rencontre. Comme ils ne semblaient guère accueillants, Fidelma arbora son air le plus hautain.

– Amenez-moi auprès de Conna, je vous prie.

Le chef des guerriers s'immobilisa et cligna des yeux, stupéfait qu'une religieuse s'adresse à lui sur ce ton.

– Qu'avez-vous à rester là les bras ballants ? Dites à votre chef que Fidelma de Cashel le demande. Je suis la sœur de Colgú, votre roi.

Le guerrier échangea un regard avec les hommes de son escorte, tourna le dos à Fidelma qui lui emboîta le pas, Ross sur les talons. Ce dernier était peu rassuré : Colgú avait beau être le roi, Conna devait allégeance au prince des Fir Maige Féine, un ennemi héréditaire des Eóghanacht de Muman.

Leur guide avait donné des instructions à un de ses hommes pour qu'il prenne les devants et aille prévenir Conna de l'arrivée de Fidelma.

Un homme de haute taille, avec des yeux noirs de serpent, les attendait devant les portes. Sa maigreur impressionnante donnait l'impression qu'il était sur le point de tomber d'inanition.

– La réputation de Fidelma de Cashel la précède partout où elle va, lança-t-il. Que puis-je pour vous, lady ?

– Me dire la vérité, seigneur. Je viens de parler au marchand Ségán.

L'autre demeura impassible.

– Vous avez présenté Ségán à un batelier qui lui a vendu une barge volée.

– Vous me l'apprenez.

– Malheureusement, en recommandant à un homme d'acheter un bien mal acquis, vous vous êtes compromis.

– Un batelier voulait vendre un chaland, j'en ai informé Ségán qui cherchait à élargir sa flotte et mon rôle s'arrête là.

– Ce batelier, d'où venait-il et où se trouve-t-il aujourd'hui ?

– Il s'appelle Dathal et il venait d'un port fluvial, mais lequel, je l'ignore.

– Vous le connaissiez ?

– Pas vraiment. Il travaillait pour un homme qui importait des marchandises de chez les Britons et les Francs.

– Je suppose que vous avez déjà fait affaire avec lui ? À qui remettiez-vous l'argent ?

Conna marqua un temps d'hésitation.

– À Dathal, admit-il. Et j'avais imaginé qu'il vendait sa barge pour le compte de son maître.

– Savez-vous où Dathal s'est rendu ?

– Sans doute est-il retourné à Eochaill.

– Ce n'était pas la première fois qu'un batelier vous vendait une cargaison et voulait se débarrasser du chaland qui la transportait avant de disparaître. Je me trompe ?

L'expression du visage de Conna confirma les soupçons de Fidelma.

– Qui donc a mis une barge en vente quatre semaines avant d'en avoir cédé une à Ségán ?

– Il y a six semaines, j'ai effectivement négocié une cargaison avec un certain Erc, originaire d'Eochaill. Mais Erc et ses hommes ont cédé leur embarcation à un commerçant du Gué du Cairn, non loin d'ici.

Le visage de Fidelma s'éclaira d'un large sourire qui déconcerta son interlocuteur.

– Alors il ne sera pas nécessaire que je vous ennuie davantage. Cependant, vous serez peut-être appelé à témoigner à la cour de Dair Inis. Je vous remercie de votre aide et excusez-moi de vous avoir dérangé.

Elle tourna les talons et regagna avec Ross l'endroit où le *curragh* était amarré.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda-t-il. On va au Gué du Cairn ?

Fidelma secoua la tête avec un sourire satisfait.

– Non, on retourne à Eochaill. Cette énigme est résolue.

Deux jours plus tard, Abaoth et Olcán comparaissaient devant elle.

– Abaoth, vous réclamez des compensations pour la perte de vos cargaisons à la suite de la disparition des barges d'Olcán, ainsi que de leurs équipages. Le premier vol remonte à six semaines et le deuxième à deux, c'est bien cela ?

– Oui, estimé *dálaigh*.

Fidelma se tourna vers Olcán.

– Quant à vous, vous doutez du bien-fondé de ce procès.

– Naturellement. J'ai perdu deux bateaux ainsi que l'argent qui me revenait pour le transport des chargements. C'est donc à moi de toucher une indemnisation.

Fidelma hocha la tête d'un air absent.

– J'ai mené des investigations. Olcán, je suis heureuse de vous apprendre que vos chalands et vos équipages ont été retrouvés.

Le marchand sursauta.

– Comment cela ?

– Les cargaisons ont été vendues à Conna des Fir Maige Féine et les barges à des marchands locaux. Naturellement, elles avaient été repeintes.

Abaoth semblait stupéfait.

– Qui est responsable de cette escroquerie ? s'écria-t-il. Qu'a dit Conna à ce sujet ?

Fidelma le fixa avec sévérité.

– L'équipage de chaque embarcation s'est détourné du trajet qui lui avait été assigné et a remonté la Bríd jusqu'à la forteresse de Conna. Là, ils se sont débarrassés des cargaisons, puis des barges, et se sont volatilisés dans la nature.

– Les... les hommes d'équipage étaient donc les pillards ? s'écria Abaoth.

– Ils agissaient pour le compte de leur maître.

Abaoth se tourna vers Olcán qui était rouge de fureur.

– Comment avez-vous osé...

– Ce complot a été organisé par vous, Abaoth, le coupa Fidelma.

– Vous m'accusez d'avoir volé mes propres cargaisons ? s'indigna le marchand au visage lunaire.

– C'était une excellente façon de vous les faire payer deux fois. Après la perte d'un de vos navires, vous aviez besoin de vous renflouer. Vous avez vendu une cargaison à Lios Mór et une autre à Conna, qui fournit le prince des Fir Maige Féine. Puis vous avez persuadé les équipages d'Olcán de travailler pour vous et de disparaître avec les embarcations après avoir livré les chargements à Conna. Vous aviez également prévu de vous présenter ici pour exiger des compensations. C'était une machination très ingénieuse, Abaoth.

– Vous ne pouvez prouver ce que vous avancez.

– Au contraire. Les hommes d'Olcán vous ont obéi parce qu'Olcán est un maître avare et brutal. Que cela vous serve de leçon, Olcán.

Olcán lui jeta un regard furibond mais garda le silence.

– Abaoth, vous avez payé une certaine somme aux équipages, mais ils devaient tirer leur principal profit de la vente des barges. Vous leur aviez aussi recommandé de ne pas tous disparaître en même temps d'Eochaill avec leurs familles. Quand j'ai voulu les interroger, j'ai découvert que la moitié de ces familles avaient déjà quitté le port. Les autres m'ont appris que vous, Abaoth, subveniez à leurs besoins. Je me suis demandé pourquoi. Elles n'étaient pas sous votre responsabilité. Et j'ai trouvé étrange qu'un homme pris à la gorge par de graves problèmes financiers se montre si généreux. Quand j'ai rendu visite à Serc, je l'ai surprise en compagnie de son époux, Dathal,

qui était votre principal intermédiaire avec Conna et les équipages.

Abaoth avait blêmi.

– Vous voulez vraiment que je perde mon temps à rassembler les preuves de ce que j'avance, Abaoth ? Cela risque d'alourdir les amendes qui vont vous être infligées.

Abaoth se tassa sur lui-même tandis que Fidelma se tournait vers Olcán, qui foudroyait du regard le malheureux marchand.

– Quant à vous, lança-t-elle d'un ton sec, vous feriez bien de réfléchir sur ce qui a poussé vos hommes à vous trahir. Un proverbe dit : À main fermée, poing serré. Un homme avare finit toujours dans la solitude.

COMME UN CHIEN REVENANT.

– C'est très beau, murmura Fidelma.

– Beau ? s'écria l'abbé Ogán. Mais c'est au-delà de tout éloge. Cela vaut le prix de l'honneur d'un haut roi et même davantage.

Étonnée, Fidelma se tourna vers l'abbé et s'aperçut qu'il regardait non pas la statuette d'une jeune fille portant la robe des religieuses, qui avait attiré son attention, mais une petite alcôve où trônait un ancien reliquaire. C'était une pièce en métaux précieux incrustée de gemmes d'un grand prix.

Fidelma l'étudia avec attention.

– Le travail est assez remarquable, concéda-t-elle sans enthousiasme excessif.

Elle avait déjà vu bon nombre de châsses de ce genre au cours de ses voyages.

– Assez remarquable, dites-vous ? Ce reliquaire est inestimable. Il contient le *Confessio* original de saint Patrick, écrit de sa main !

Fidelma n'était pas impressionnée outre mesure et l'abbé Ogán s'offusqua de son indifférence.

– Qui est cette jeune fille dont la statuette garde l'alcôve ? demanda-t-elle.

Par son talent, l'artiste avait donné vie à la pierre qui vibrait avec une telle intensité qu'on avait l'impression que la jeune fille allait d'un moment à l'autre descendre de son piédestal pour accueillir les visiteurs.

Le visage de l'abbé s'assombrit.

– Il s'agit de sœur Una.

Fidelma examina la statuette sous tous les angles. Elle ne parvenait pas à en détacher les yeux. L'artiste était-il épris de son modèle ? Il avait tiré du marbre quelque chose de très intime.

– Qui a réalisé cette œuvre ?

L'abbé renifla.

– Duarcán, un de nos frères.

– Que fait-elle dans la chapelle ? Je croyais que seuls les saints y avaient leur place.

L'abbé hésita, mais, face à la détermination de Fidelma, il se résigna à donner une explication.

– Vous n'avez pas entendu parler de l'histoire de sœur Una ? Elle a été assassinée ici même il y a une vingtaine d'années.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

– Que s’est-il passé ?

– Una est entrée dans la chapelle alors que quelqu’un tentait de voler le reliquaire. Le voleur l’a frappée et s’est enfui sans emporter le coffret.

– Ce voleur a-t-il été pris ?

– Oui.

– À quelle sentence a-t-il été condamné par les brehons ?

Les traits de l’abbé se durcirent.

– La communauté adorait sœur Una. Avant qu’on ait eu le temps de mettre le coupable à l’abri, on l’a pendu à un arbre. Cette statuette en marbre a été érigée en souvenir d’Una, afin qu’elle veille sur le reliquaire pour l’éternité.

– Qui était le meurtrier ?

– Oh, un homme qui travaillait dans les jardins de l’abbaye, grommela l’abbé. Il n’appartenait pas à notre congrégation.

– Une bien triste histoire.

– Je vous le concède.

– Vous connaissiez sœur Una ?

– À l’époque, j’étais un jeune novice et je l’avais juste croisée à de rares occasions.

L’abbé baissa la tête et se racla la gorge.

– Si j’ai bien compris, vous avez l’intention de passer la nuit chez nous ? reprit-il pour surmonter son émotion.

– Oui, je repartirai pour Cashel dès demain matin.

– Très bien, je vais vous envoyer frère Liag qui est chargé de l’hôtellerie, il vous conduira au dortoir des religieuses. Nous mangeons après les vêpres. Excusez-moi, mais des tâches urgentes m’appellent.

Fidelma le regarda descendre l’allée, la porte claqua derrière lui et il disparut. Aussitôt, Fidelma revint à l’objet de sa fascination.

Quelqu’un toussa, la faisant sursauter.

Un religieux se tenait derrière elle, les mains dans les manches de sa robe de bure. Il était chauve et affichait une expression dolente.

– Sœur Fidelma ? Je suis frère Liag.

Fidelma s’inclina.

– Je la connaissais, dit-il brusquement d’une voix enrouée.

– Ah bon ?

– Elle rayonnait. Tout le monde l’aimait.

– Et vous aussi ?

– Moi aussi, avoua le moine dans un souffle.

– Votre abbé vient de me conter sa sombre destinée.

Frère Liag fit une drôle de grimace.

– Et l’homme qui l’a tuée, le connaissiez-vous ? dit Fidelma pour rompre le silence pesant qui régnait maintenant dans la petite

église.

– Hum.

– Il était jardinier, c'est bien cela ?

– Oui, il s'appelait Tanaí, et il a été exécuté pour ce crime.

Fidelma poussa un profond soupir.

– Quel gâchis ! Comment un pauvre jardinier a-t-il pu s'imaginer qu'il pourrait revendre ce précieux reliquaire, car je suppose qu'il agissait par cupidité ?

– C'est la théorie qu'on a soutenue.

Fidelma lui jeta un regard en biais.

– Vous ne la partagez pas ?

Frère Liag semblait de plus en plus chagriné.

– Pas plus que vous, ma sœur. Comment cet homme aurait-il pu se défaire de ce coffret célèbre entre tous sinon en vendant les pierres séparément ? Le reste aurait été perdu.

– Un simple paysan n'avait sans doute pas compris les difficultés qu'il rencontrerait pour se débarrasser du reliquaire ? Peut-être n'a-t-il vu là qu'un objet très précieux qui a excité son appât du gain.

Frère Liag eut un sourire sans joie.

– Tanaí était un homme intelligent, qui avait été apothicaire et herboriste. Un jour, il s'est trompé dans sa prescription et un de ses patients en est mort. Il a répondu du chef d'accusation d'assassinat devant les brehons qui l'ont condamné à payer une amende. Ils ont déclaré qu'il s'agissait d'un accident, mais Tanaí avait été tellement choqué par cette histoire qu'il a refusé de continuer à pratiquer son activité de guérisseur. Il s'est donc retiré dans cette abbaye pour retourner à l'étude des simples, menant une vie de pénitence et de sacrifice.

Fidelma sourit.

– Enfin, jusqu'à ce qu'il convoite ce coffret, dont il connaissait la véritable valeur. Peut-être était-il en relation avec une personne prête à mettre son âme immortelle en danger pour la possession de ce trésor ?

Frère Liag haussa les épaules.

– C'est ce que tout le monde a pensé.

– Vous n'avez pas l'air convaincu.

– Les réponses apportées aux questions posées ne m'ont jamais satisfait. Tanaí était arrivé au monastère avec sa femme et sa petite fille afin d'expier ses péchés. Est-ce là la conduite d'un homme médiocre ? Il a travaillé dans les jardins de l'abbaye pendant cinq ans sans qu'on ait jamais eu à se plaindre de lui, bien au contraire. Il avait la confiance de tous et aurait très bien pu reprendre son ancien office. Le vieil abbé – il est mort il y a de nombreuses années – lui avait

plusieurs fois répété qu'il avait suffisamment payé pour sa faute et qu'il devait reprendre sa fonction d'apothicaire, ici à l'abbaye.

« Pourquoi aurait-il été saisi d'une idée aussi absurde ? En cinq ans, il aurait eu mille fois l'occasion de dérober le reliquaire ou n'importe quel autre trésor que nous gardons dans nos murs. Et pour comble de bassesse, il aurait assassiné Una ? Allons donc, cet homme était la douceur même.

– Où Tanaí a-t-il été capturé ?

– La communauté l'a rattrapé dans l'entrée des appartements de l'abbé et l'a traîné jusqu'à l'arbre le plus proche. Dieu nous pardonne à tous ! Sœur Una suscitait une telle adoration que le sens commun l'a cédé à une rage meurtrière.

– Les appartements de l'abbé sont tout de même un drôle d'endroit pour aller chercher refuge quand on a commis un crime, murmura Fidelma.

– Cette question n'a été abordée qu'après coup. L'abbé Ogán, un novice à l'époque, a suggéré que Tanaí, se voyant perdu, avait voulu se jeter aux pieds de l'abbé pour lui demander l'asile.

– C'est effectivement une possibilité. Qu'est-il arrivé à la famille de Tanaí ?

– Sa femme est morte de chagrin peu de temps après et sa petite fille a été élevée par les sœurs de l'abbaye.

Fidelma fronça les sourcils.

– Il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Si Tanaí a été trouvé devant les appartements de l'abbé, si le seul témoin a été tué et que le reliquaire n'a pas bougé de place, quel était le lien entre Tanaí et le crime ? Et comment saviez-vous que le vol était le mobile de l'assassinat ?

– Quelle autre motivation pouvait animer l'assassin de sœur Una ? Et puis tout le monde criait que c'était Tanaí le coupable, qu'on l'avait vu sortir de la chapelle en courant. J'ai supposé qu'il s'agissait d'un fait avéré puisqu'il y avait accord unanime sur ce point.

– Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où le crime a été commis et celui où Tanaí a été découvert ?

Frère Liag se balança d'un pied sur l'autre tout en fouillant dans sa mémoire.

– Je ne me souviens pas... un certain temps.

– Une heure ?

– Non, moins que ça.

– Quelques minutes ?

– Non, davantage. Peut-être un quart d'heure.

– Qui a désigné Tanaí comme étant le meurtrier ?

Frère Liag ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

– Tout le monde et personne... j'ai vu frère Ogán, aujourd'hui

notre abbé... il y avait aussi frère Librén, le *rechtaire*, l'intendant de l'abbaye. Tout le monde hurlait et cherchait Tanaí. J'ignore qui l'a trouvé le premier.

– Je vois, soupira Fidelma. Qu'est-ce qui vous fait douter aujourd'hui de la culpabilité de Tanaí ?

Frère Liag était mal à l'aise.

– Cette congrégation a sa mort sur la conscience dans la mesure où il a été tué dans un moment de fureur collective et n'a pas eu de procès. Le doute demeure quand un homme n'a pas été jugé dans les règles.

Fidelma réfléchit un instant.

– D'après les faits que vous avez exposés, vos soupçons sont justifiés. Si j'avais été le juge de Tanaí, je l'aurais acquitté en l'absence de preuves suffisantes. À moins que d'autres témoins à charge ne se soient manifestés. Maintenant que vingt ans se sont écoulés, il est bien tard pour tenter de faire la lumière sur cette affaire.

– Je sais, murmura frère Liag. Mais c'est effrayant d'envisager l'innocence de Tanaí. Imaginez que le véritable assassin de sœur Una soit toujours parmi nous, vivant avec son lourd secret...

– Nous côtoyons chaque jour des personnes qui cachent de terribles forfaits. Il est temps que vous me conduisiez à ma chambre.

Après l'angélus et un repas frugal au réfectoire, Fidelma ne put s'empêcher de retourner à la chapelle pour examiner une fois de plus la statuette de sœur Una. Elle détestait les énigmes non résolues. Le visage d'Una semblait la supplier de lever le mystère de sa mort violente.

Alors qu'elle se tenait devant la statuette, la voix douce d'une femme l'interrompit dans sa méditation.

– Il était innocent, vous savez.

Une religieuse se tenait près de Fidelma. Elle devait avoir une trentaine d'années. Son visage aurait été séduisant, mais, même à la lueur vacillante des chandelles, on y lisait la souffrance et l'amertume.

– De qui parlez-vous ? demanda Fidelma.

– De Tanaí, mon père. Je m'appelle Muiríol.

– Vous êtes la fille du jardinier qui a été pendu pour le meurtre de sœur Una ?

– Il n'avait rien fait.

– Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

– Parce que j'étais là.

– Une fille n'est pas le meilleur témoin quand il s'agit de son père. Je suppose qu'à l'époque vous étiez très jeune ?

– J'avais douze ans. Croyez-vous que ce jour-là ne s'est pas gravé dans mon esprit ? Je l'avais accompagné dans les jardins de

l'abbaye, où je jouais souvent. Je me souviens de sœur Una, qui est venue vers nous. Elle a posé des questions à mon père sur son travail. Puis elle est entrée dans la chapelle.

Muiríol s'arrêta. Ses yeux noirs étaient restés fixés sur Fidelma et ils exprimaient une grande douleur, comme si elle revivait l'épisode qui la tourmentait.

– Continuez, murmura Fidelma.

– Quelques minutes après le passage d'Una, nous avons entendu un hurlement. Mon père m'a ordonné de ne pas bouger et il a couru jusqu'à la chapelle. Ayant entendu le cri, d'autres personnes de la communauté sont arrivées au verger pour demander ce qui se passait. Puis on a perçu des éclats de voix venant de la chapelle.

– Avez-vous reconnu celle de votre père ?

– À l'époque, il ne m'a pas semblé que c'était la sienne, mais je peux me tromper.

– Votre mémoire me paraît pourtant très claire. Qu'est-il arrivé ensuite ?

– Mon père est sorti de la chapelle en courant. Une voix criait : « Tanai a assassiné Una ! » Plus tard, j'ai compris qu'il se rendait aux appartements de l'abbé parce qu'il craignait pour sa vie. Mais tout le monde s'est mis à vociférer, ils étaient comme fous. J'ignore ce qui s'est passé ensuite parce qu'une des religieuses m'a conduite à notre logis et je suis restée là jusqu'à ce que ma mère me rejoigne : elle venait d'assister à la pendaison de son époux et on a dû la porter jusqu'à son lit.

Muiríol s'arrêta, submergée par l'émotion.

– Elle ne s'est jamais remise de ce spectacle atroce et elle est morte peu de temps après, conclut-elle d'une voix sans timbre.

Il y eut un silence que rompit Fidelma.

– D'après vos révélations, votre père n'a pas pu tuer Una. En avez-vous parlé à quelqu'un ?

Muiríol hocha la tête.

– Oui, au vieil abbé, mais il ne m'a pas crue.

– Avez-vous porté témoignage devant le brehon chargé de l'investigation ?

– Ce drame a été tenu secret pendant des années, jusqu'à la mort du vieil abbé qui se sentait coupable de l'exécution qui avait eu lieu avec la complicité de membres de l'abbaye. Cela explique la gentillesse des religieux à mon égard. J'ai été élevée ici comme un membre de la congrégation. Après la mort de l'abbé, plus personne ne s'intéressait à cette affaire.

– Sachant cela, pourquoi êtes-vous demeurée ici ?

La jeune femme haussa les épaules.

– J'espérais découvrir un jour le meurtrier. Quelqu'un ici a

assassiné sœur Una... et mon père par la même occasion.

– Vous vouliez laver sa mémoire ?

– Oui, mais maintenant que vingt années se sont écoulées, qui cela peut-il bien intéresser ?

– La justice.

– La différence entre la justice et l'injustice est bien mince, dit le proverbe.

– Si je croyais cela, je ne serais pas avocate !

Fidelma ne parvenait pas à trouver le sommeil. Sœur Una la hantait. Elle se tourna et se retourna dans son lit, se redressa, et se demanda quelle heure il était. Bien après minuit, sûrement.

La nuit d'été était magnifique. Elle finit par se lever, enfila sa robe et décida de descendre dans les jardins. Pour les rejoindre, le seul chemin qu'elle connaissait passait par la chapelle.

À peine en avait-elle ouvert la porte qu'elle perçut un bruit étrange : un grognement sourd suivi d'un coup de fouet !

– *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa !*

Nouveau claquement sec suivi d'un gémissement.

Elle plissa les yeux dans l'obscurité.

Une silhouette était agenouillée devant la statuette de sœur Una, la tête à un pouce du sol, exposant son dos nu. Dans une main un homme tenait une ceinture en cuir dont il se frappait en cadence et, à la lumière des chandelles, Fidelma vit perler le sang sur la chair.

– Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites, abbé Ogán ? demanda Fidelma d'une voix glaciale.

L'abbé se figea et se redressa lentement, toujours agenouillé sur les dalles.

– Il s'agit d'une pénitence qui ne regarde que moi ! gronda-t-il tout en essayant de masquer le choc que lui avait causé cette intrusion.

– En tant que *dálaigh* de la cour des brehons aucune porte ne m'est interdite, répliqua la jeune femme d'un ton courtois. Surtout quand un crime a été commis.

L'abbé, qui avait roulé le haut de sa robe jusqu'à sa taille, se releva et se rhabilla. Fidelma eut le temps de remarquer que son dos était couvert de cicatrices. Même si cette pratique lui répugnait, cela ne la dérangeait pas outre mesure que l'abbé se livre à l'auto-flagellation : de nombreux mystiques de l'Église en faisaient autant. Mais l'abbé avait à l'évidence une longue expérience de la fustigation.

– De quel crime voulez-vous parler ? maugréa l'abbé.

D'un mouvement du menton, Fidelma désigna la statuette.

– Vous semblez avoir quelque chose à vous faire pardonner par sœur Una. Je me trompe ?

L'autre cligna des paupières.

– Si j'avais été dans la chapelle, le drame n'aurait pas eu lieu. Elle n'aurait pas eu à affronter Tanaí.

Fidelma fronça les sourcils.

– Je ne vous suis pas.

– Le jour où elle a été tuée, j'avais été chargé de nettoyer la chapelle. Or j'avais remis cette tâche à plus tard, par indolence et par paresse.

– Donc votre culpabilité ne concerne que vous. Comment vous êtes-vous retrouvé à la tête du groupe qui s'était rassemblé pour capturer Tanaí ?

Une ombre passa sur le visage d'Ogán.

– Qui vous a raconté cela ?

– Vous niez ?

– Je... je suis tombé sur eux alors qu'il s'échappait par les jardins. Ils l'ont attrapé et l'ont pendu à l'arbre devant les appartements de l'abbé. C'est alors que j'ai appris la mort d'Una et que j'ai compris l'étendue de ma faute car si...

– Vous n'avez pas été le témoin du drame et ce n'est pas vous qui avez identifié Tanaí comme étant le meurtrier et le prétendu voleur ?

L'abbé Ogán secoua la tête.

– Tout le monde criait que Tanaí était le coupable.

– Quelqu'un a pourtant dû lancer l'accusation en premier. De qui s'agit-il ?

– Je l'ignore. Les personnes présentes pourraient sans doute vous renseigner mieux que moi.

– De qui parlez-vous ?

– De frère Liag, frère Librén, frère Duarcán et frère Donngal. Les autres sont morts ou sont partis ailleurs.

– Vous avez oublié sœur Muiríol, la fille de Tanaí.

L'abbé haussa les épaules.

– Elle n'avait que douze ans et personne ne lui a prêté attention parce qu'en fille loyale elle a juré que son père était innocent.

Fidelma se tourna vers la radieuse statuette et il lui vint une idée.

– Dites-moi, Ogán, y avait-il des hommes de la communauté qui étaient amoureux d'Una ?

L'abbé se mordit la lèvre.

– Je suppose que nous l'étions tous un peu.

– Soyez plus précis.

Dans l'Église d'Irlande, le célibat n'était pas obligatoire. La plupart des monastères étaient mixtes et les couples qui se formaient

élevaient leurs enfants au service du Christ.

– Il n’y a pas grand-chose à ajouter. Certains des frères étaient séduits par le rayonnement physique et spirituel d’Una. Une femme très attirante, cette statuette rend parfaitement compte du charme qu’elle pouvait exercer sur les autres.

– Elle vous fascinait vous aussi ?

– Oui, je l’avoue, mais je n’étais pas le seul. Il fut un temps où j’avais espéré m’unir à elle par les liens sacrés du mariage. Pourquoi me demandez-vous cela ? Je ne vois pas en quoi cela concerne le meurtre.

– Vraiment ?

L’abbé Ogán la fixa d’un air hargneux.

– De quoi m’accusez-vous ?

– Chaque chose en son temps. Pour l’instant, je me contente de poser des questions.

– Una a été assassinée alors qu’elle protégeait le saint reliquaire des viles entreprises de Tanaí. L’histoire s’arrête là.

– Sauf qu’il n’y avait pas de témoins et que le reliquaire n’a jamais été volé.

– Je ne comprends pas.

Fidelma ignore sa remarque.

– Vous avez mentionné que vous n’étiez pas le seul à être envoûté par Una. Qui d’autre l’était, dans l’abbaye ?

L’abbé réfléchit.

– Liag, bien sûr, et Duarcán.

– L’un de ces deux moines avait-il les faveurs d’Una ?

L’abbé poussa un profond soupir.

– On raconte qu’elle allait épouser Liag et quitter l’abbaye pour fonder une école avec lui.

– Frère Duarcán, que vous avez mentionné, est-il l’artiste qui a ciselé la statuette ?

L’abbé hocha la tête à contrecœur.

– Je crois qu’il était jaloux de Liag. Après avoir achevé son œuvre maîtresse, il n’a plus jamais pratiqué la sculpture. Quel dommage, un homme d’un aussi grand talent !

– Avant de quitter l’abbaye, j’aimerais lui parler. Où pourrai-je le rencontrer ?

– Dans les cuisines où il travaille maintenant pour la congrégation.

Le lendemain matin, Fidelma partit à la recherche de Duarcán. C’était un homme grand, à la mine grave, qu’elle trouva occupé à la vaisselle. En la voyant, il s’interrompit dans sa tâche et lui adressa un sourire crispé.

– Vous êtes Fidelma de Cashel ? J’ai entendu parler de vous.
– Dans ce cas, vous savez peut-être que je suis *dálaigh* ?
– Effectivement.
– Il paraît qu’autrefois vous étiez amoureux de sœur Una.
– Je ne le nie pas.
– On m’a également confié qu’elle ne partageait pas vos sentiments.

Duarcán pinça les lèvres.

– C’est un mensonge. Nous allons nous marier.

Fidelma haussa les sourcils.

– Je croyais qu’elle allait épouser frère Liag et ouvrir une école avec lui ?

– Pas du tout ! C’est moi et Una qui avons ce projet.

Le rouge était monté aux joues de Duarcán et il fixait Fidelma avec une indignation difficile à feindre.

– On m’a rapporté que vous étiez l’auteur de cette émouvante statuette, dans la chapelle, et qu’après son exécution vous aviez abandonné la sculpture.

– Una a emporté mon inspiration avec elle. Je continue d’exister tout en attendant le moment où je pourrai la rejoindre.

Il s’était exprimé sans emphase et de l’air détaché de celui qui n’espère plus rien.

– Vous rappelez-vous où vous étiez quand Una a été tuée ?

– Vous imaginez-vous que je pourrais oublier un seul instant de cette journée, lady ?

Fidelma entendit résonner la passion dans ses paroles.

– Ce matin-là, Una m’a rejoint alors que je me trouvais dans mon atelier. Nous avions prévu d’aller plus tard rendre visite au vieil abbé pour l’informer de notre décision de nous marier. Quand Una m’a quitté, je l’ai vue se diriger vers la chapelle.

– Et traverser les jardins ?

Duarcán hocha la tête.

– Puis se diriger vers la porte de la chapelle ?

– Non, à cause des buissons et des arbres qui la dissimulent. Tanaí s’affairait dans le carré des herbes médicinales, sa fille près de lui. Una s’est arrêtée un instant pour leur parler, puis elle a poursuivi son chemin. Un instant plus tard, Tanaí s’est levé et il a couru dans la même direction. J’ai trouvé ça bizarre, je me suis demandé ce qu’il voulait à Una.

– Vous n’aviez rien entendu ?

– Non, j’étais occupé à tailler des pierres, je ne sais même pas ce qui m’a poussé à regarder par la fenêtre. Et puis il y a eu un attroupement, des frères s’agitaient dans tous les sens. Je suis sorti et, là, j’ai appris qu’Una avait été assassinée par Tanaí qui avait tenté de

voler le reliquaire.

– Qui vous l’a annoncé ?

– Frère Liag.

Fidelma l’observa d’un air songeur.

– Ne vous a-t-il pas traversé l’esprit que si Tanaí avait l’intention de voler le reliquaire, attendre qu’Una se dirige vers la chapelle afin de mettre son projet à exécution était absurde ?

– Mais frère Liag avait affirmé...

– Quoi exactement ?

– Que c’était un fait avéré.

– Est-ce à votre requête que la statuette a été placée dans la chapelle ?

Duarcán fronça les sourcils.

– Pas vraiment. Au cours des nuits et des journées solitaires qui ont suivi le drame, je me suis senti contraint de redonner vie à Una, de crainte que son image ne se perde dans le brouillard de mes souvenirs. Un jour, frère Ogán est venu à mon atelier et a vu la statuette. C’est lui qui a persuadé le vieil abbé de la placer près de l’autel, où elle est toujours. Après ça, j’ai abandonné le travail de la pierre. Maintenant j’aide aux cuisines.

Sœur Fidelma poussa un profond soupir.

– Je crois que je commence à comprendre.

Duarcán lui jeta un coup d’œil suspicieux.

– Quoi donc ?

– La cause de la mort d’Una. Où pourrais-je trouver frère Liag ?

Duarcán parut surpris.

– Il se dirigeait vers la chapelle il y a juste un instant. Parce que vous pensez...

Fidelma s’éloignait déjà. À l’intérieur de la petite église, elle vit frère Liag en grande discussion avec l’abbé.

– Sœur Fidelma ! s’exclama Liag. Je vous croyais en route pour Cashel.

– J’avais une affaire à régler avant de prendre congé. Juste une question. Projetez-vous vingt ans en arrière, à l’époque où Una et Tanaí sont morts. Soudain, du tapage s’élève des jardins, il s’ensuit une grande confusion. Vous passez près de l’atelier de Duarcán qui est sorti sur le pas de sa porte et vous lui apprenez ce qui s’est passé. Vous précisez même que Tanaí a tenté de voler le reliquaire et qu’il en a été empêché par Una.

Frère Liag réfléchit.

– Oui, maintenant je me rappelle.

– C’était avant que Tanaí ne soit capturé. Juste avant qu’il ne soit pris en chasse dans les jardins. Comment aviez-vous su ?

Frère Liag blêmit, les yeux écarquillés.

– Liag, avez-vous... s'écria l'abbé Ogán.

Liag lui retourna son regard horrifié tandis que les souvenirs affluaient à son esprit.

Fidelda, qui avait suivi cet échange avec satisfaction, se tourna vers l'abbé.

– C'est vous qui avez donné votre version des événements à Liag dans les jardins. On vous a entendu crier que Tanaí était le meurtrier. C'est vous qui étiez amoureux d'Una, Ogán, pas Liag. Quand vous avez découvert qu'elle allait partir avec Duarcán, vous l'avez haïe. Parfois, ce qu'on prend pour de l'amour n'est qu'un désir de possession. Est-ce ici même qu'Una vous a parlé de ses projets ? L'avez-vous poignardée dans votre fureur jalouse ? Son cri de terreur est parvenu aux oreilles de Tanaí qui s'est précipité dans la chapelle... trop tard. Il ne courait pas pour demander l'asile à l'abbé mais pour lui raconter ce qu'il avait vu. Vous avez alors donné l'alarme, dénonçant Tanaí comme étant le meurtrier, et la première personne sur laquelle vous êtes tombé est frère Liag. Ogán, vous êtes responsable des assassinats d'Una et de Tanaí.

L'abbé avait baissé la tête.

Il prit la parole d'une voix étouffée.

– J'attends ce moment depuis des années. J'aimais éperdument Una. Il est vrai que j'ai été submergé par une fureur que j'ai aussitôt regrettée. Quand la statuette d'Una a été placée ici, je suis revenu chaque nuit lui demander pardon...

– Vos actes de contrition sembleraient plus sincères si vous vous étiez confessé il y a vingt ans. Maintenant, je vais vous remettre entre les mains de frère Liag : préparez-vous à répondre de vos crimes.

Liag fixait l'abbé d'un air dégoûté.

– Certains d'entre nous savaient que vous vous flagelliez en secret devant cette statuette. Nous n'avions pas compris que, comme le chien dans les Proverbes, vous reveniez à votre vomissement^[4]. Il n'y a pas de pitié pour les gens comme vous.

LA BANSHEE^[5]

– Pendant trois jours on a entendu la *banshee* gémir la nuit à sa porte. On n’a donc pas été surpris de le retrouver mort. Son temps était venu.

Fidelma fixait frère Abán d’un air ahuri.

Le vieux moine grelottait sur sa chaise. De la salive blanchâtre s’était figée aux coins de sa bouche, son menton recouvert d’une barbe de plusieurs jours tremblotait, ses yeux pâles ressortaient étrangement dans son visage hâve et sur son crâne chauve, la peau tendue ressemblait à du parchemin.

– Il devait trépasser, s’obstina le vieil homme d’une voix forte. Vous ne pouvez échapper à l’appel de l’au-delà.

Fidelma comprit que frère Abán n’était pas dans son état normal.

– Qui a entendu les gémissements ? demanda-t-elle en luttant pour garder son sérieux.

– Glass, le meunier. Sa maison n’est pas très loin. Et Bláth a confirmé qu’elle avait été dérangée par ces plaintes.

Fidelma prit une grande inspiration.

– Je leur parlerai plus tard. Dites-moi ce que vous savez, frère Abán. Juste les faits.

Le religieux soupira d’un air exaspéré.

– Mon message était pourtant clair !

– Il disait qu’on avait découvert le cadavre d’un homme décédé dans des circonstances étranges. Le messenger demandait que le chef brehon de Cashel envoie un *dálaigh* afin de mener des investigations. Il m’a été précisé que l’homme s’appelait Ernán, qu’il était fermier et qu’on l’avait découvert sur le pas de sa porte avec une drôle de blessure à la gorge.

– Nous sommes une petite communauté paisible de paysans établis sur les bords de la rivière Siúr, s’énerva frère Abán sans motif apparent. La nature nous a bénis et voilà pourquoi ce lieu s’appelle « le champ de miel ». Je précise que nous n’avons jamais connu pareil drame auparavant.

– Je ne demande qu’à vous aider, murmura Fidelma. Et cela me serait d’un grand secours si vous me donniez davantage de détails.

– Ici, je suis le seul religieux, poursuivit le vieil homme sans lui prêter attention. Voilà quarante ans que je me suis installé dans cette

contrée pour apporter une assistance spirituelle au village et à ses environs. Jamais auparavant...

Il marqua une pause tandis que Fidelma attendait patiemment.

– Les faits ? s'écria-t-il soudain. Voyons voir... hier matin je disais mes prières quand Bláth s'est présentée ici en hurlant qu'Ernán gisait sur le seuil de sa porte, la gorge tranchée. Je me suis rendu chez Ernán où j'ai constaté par moi-même qu'elle disait vrai. J'ai donc envoyé quérir un *dálaigh* à Cashel.

– Très bien. Qui était Ernán ?

– Un fermier qui cultivait des champs proches de la Siúr. Un bel homme, heureusement marié, qui n'avait aucun ennemi. Je connaissais ses parents. De bons chrétiens menant une vie sans histoire.

– Bláth était sa femme ?

– Non, Ernán avait épousé Blinne, sa sœur. Bláth vivait avec eux et travaillait à la ferme. Une bonne fille. Elle chante des psaumes à la chapelle tous les dimanches.

– Et où était Blinne quand le drame a eu lieu ?

– Chez elle. Elle adorait son mari et ne parvient pas à surmonter son chagrin.

– Que vous a dit Bláth ?

– Qu'elle avait été réveillée à trois reprises au cours des trois dernières nuits par de terribles lamentations près de la ferme.

– A-t-elle cherché à savoir d'où ça venait ?

Le vieil homme eut un rire sarcastique.

– Dans ce pays, personne ne se risquerait à chercher l'origine des plaintes d'une *banshee*.

– Pourtant, la nouvelle foi apprend à ne pas craindre les créatures de l'autre monde. En tant que chrétien, vous croyez vraiment aux sorcières qui rôdent près de la demeure d'une personne marquée par le destin et qui gémissent au milieu de la nuit ?

– En tant que chrétien, je crois aux Saintes Écritures qui parlent des esprits et des fantômes servant à la fois Dieu et le diable. Qui sait à qui obéit la femme dans les collines ? Dans l'ancien temps, on affirmait que la *banshee* était une déesse qui s'attachait à une famille noble : quand un de ses membres devait renaître dans l'autre monde, l'esprit se manifestait pour annoncer son trépas dans celui-ci.

– Je connais ces mythes par cœur, dit Fidelma d'une voix douce.

– Il ne faut pas les mépriser ! Quand j'étais enfant, un voisin m'a raconté que lors de la mort de son père – un vieil homme – on entendit une longue plainte près de leur maison. Le lendemain matin, quand mon ami sortit dans la cour, il découvrit un peigne étrange qu'il ramassa. La nuit suivante, le gémissement reprit, mais cette fois les

portes et les fenêtres se mirent à branler, comme si quelqu'un essayait d'entrer.

« Comprenant qu'il s'agissait de la *banshee*, l'homme prit le peigne avec des tenailles et le tendit par la fenêtre. Des mains invisibles s'en emparèrent et les tenailles furent tordues de telle manière qu'elles ne ressemblaient plus à rien. S'il avait directement restitué le peigne, le bras lui aurait été arraché. La force de la *banshee* est considérable.

À l'évidence, frère Abán était pétri de superstitions.

– Revenons à Ernán, suggéra Fidelma. Au matin de la troisième nuit où la *banshee* a manifesté sa présence, Bláth a découvert le corps sans vie de son beau-frère.

– C'est bien cela.

– Et Blinne, avait-elle entendu quelque chose ?

– Glass, le meunier, a confirmé le témoignage de Bláth.

– Vous n'avez pas parlé à Blinne ?

– Non, car elle était trop affectée par le décès de son époux.

– Comment Bláth a-t-elle découvert le corps ?

– Elle s'est réveillée le matin pour aller traire les chèvres et a buté sur le cadavre d'Ernán devant la porte. Il avait trépassé depuis plusieurs heures. Bláth pense que...

Fidelma leva la main.

– Je verrai cela avec elle. Après sa macabre découverte c'est vous qu'elle est venue trouver en premier ?

– Oui, et je suis allé examiner le corps pendant qu'elle rentrait reconforter Blinne. Pour l'instant, il se trouve dans la chapelle. Nous enterrerons Ernán ce soir.

– J'aimerais examiner la blessure.

Frère Abán parut gêné.

– Est-ce bien nécessaire ? Après tout, vous êtes...

– Un *dálaigh*, habitué aux cadavres des personnes décédées de mort violente.

Le vieux moine haussa les épaules.

– Ce n'est pas tous les jours qu'on peut examiner la dépouille d'un homme emporté par la *banshee*, grommela-t-il.

– Des loups se sont-ils récemment manifestés dans les parages ?

Frère Abán lui jeta un regard condescendant.

– Je connais les marques des dents de loup, ma sœur. Sans compter que cette bête s'en prend rarement à un homme adulte dans la force de l'âge. Et son hurlement est impossible à confondre avec celui d'une *banshee*. Vous aurez du mal à expliquer ce décès par des causes naturelles.

– Je ne suis intéressée que par la vérité. Et maintenant, je vous suis.

Ernán était effectivement un bel homme, robuste et musclé. La blessure irrégulière sous le menton avait tranché les artères et la trachée. Fidelma ne distingua aucune trace de dents.

Elle se redressa.

– Eh bien ? dit le moine.

– Ernán n’a certainement pas été attaqué par une créature de l’autre monde, conclut-elle à mi-voix.

Ils sortirent de la chapelle et se retrouvèrent en plein soleil, face aux bâtiments qui bordaient la rivière toute proche. Elle coulait, large et lente, étincelant sous la lumière d’été. Les édifices consistaient en habitations et greniers à céréales. Il y avait aussi une forge. La plupart des fermiers vivaient à l’extérieur du village et la place était quasiment déserte : à cette heure, tout le monde travaillait aux champs. Fidelma ne vit que le forgeron, qui bavardait avec un homme tenant un cheval de trait par la bride, et aussi un couple sortant d’une remise. La femme était jolie, la taille bien prise, avec des cheveux auburn. Elle escortait un jeune homme au long visage, d’allure énergique avec un regard intense.

Fidelma devina qu’ils étaient contrariés. L’homme tendit la main, voulut prendre le bras de la femme qui se dégagea et se dirigea vers la chapelle. L’autre la suivit du regard un instant, s’avisa de la présence de Fidelma et s’éloigna à grands pas.

– Intéressant, murmura Fidelma. Qui sont-ils ?

– Elle, c’est Blinne, la veuve d’Ernán.

– Et le jeune homme ?

– Tadhg... un barde.

Le ton désapprobateur du moine amusa Fidelma.

– Votre barde porte un nom des plus appropriés.

Tadhg signifiait poète.

Frère Abán alla à la rencontre de la jeune femme.

– Comment allez-vous, mon enfant ?

– Mal, répliqua Blinne, les lèvres pincées et les mâchoires crispées.

Son visage semblait figé par la douleur. Ses yeux noisette croisèrent le regard de Fidelma et elle avança le menton en un geste de défi.

– Je suis venue dire adieu à Ernán. Bláth a dit qu’elle chanterait le *caoine*, les lamentations funèbres, à l’enterrement.

– Mes prières vous accompagnent, soupira frère Abán. Voici sœur Fidelma de Cashel. Elle est...

– Le *dálaigh*, sœur de notre roi. Au village, les nouvelles vont vite.

– Je vous présente mes sincères condoléances, murmura

Fidelma. Quand vous en aurez terminé, j'aimerais vous poser quelques questions.

– Je comprends.

– Je vous attendrai chez frère Abán.

Quand Blinne se présenta chez le vieux moine, Fidelma la fit asseoir et se tourna vers son hôte.

– N'avez-vous pas des tâches urgentes qui vous attendent à la chapelle, frère Abán ?

– Non, je... ah oui, comme ça, si vous avez besoin de moi, vous saurez où me trouver.

Après son départ précipité, Fidelma prit un siège en face de la jeune femme.

– Je devine à quel point ma démarche doit vous paraître désagréable, mais votre mari est décédé dans des circonstances suspectes. La loi exige que je mène des investigations.

– Hum. Les gens prétendent qu'il a été pris par une *banshee*.

– Vous n'avez pas l'air d'ajouter beaucoup de crédit à cette éventualité.

– Personnellement, je n'ai entendu aucun hurlement et Ernán n'a sûrement pas été tué par un fantôme.

– Cependant, si ces plaintes ont réveillé votre sœur trois nuits de suite, certains de vos voisins ont bien dû les entendre.

– À moins qu'il ne s'agisse du cri d'un loup, ce qui n'a jamais empêché les gens de dormir. Ernán a sûrement été tué par un loup.

Fidelma la contemplait d'un air songeur.

– Si les choses étaient aussi simples, il n'y aurait pas d'enquête. Parlez-moi d'Ernán. C'était un fermier au physique avenant que tout le monde aimait bien. Vous partagez cette opinion ?

– Oui.

– Il n'avait pas d'ennemis ?

Blinne secoua la tête un peu trop vivement.

– Vous en êtes sûre ?

– Si vous voulez me faire comprendre qu'il s'agit d'un meurtre...

– Je ne veux rien, Blinne, sinon rassembler les faits. Et la blessure n'est certainement pas l'œuvre d'une bête. Vous confirmez qu'il n'avait pas d'ennemis ?

– Absolument !

Fidelma aurait juré qu'elle mentait.

– Vous aimiez votre mari ? demanda-t-elle brusquement.

La jeune femme s'empourpra.

– Oui, je l'aimais !

– Et vous n'avez jamais suspecté qu'il vous cachait quelque chose ?

Blinne fronça les sourcils.

– Je vous ai dit la vérité ! Me soupçonneriez-vous d'avoir assassiné Ernán ?

Fidelma lui adressa un sourire amical.

– Calmez-vous. Je suis dans l'obligation de vous interroger, cela fait partie de mon métier.

Cette tentative d'apaisement ne désarma pas Blinne qui fixait Fidelma avec une hostilité croissante. Ce fut Fidelma qui brisa le silence.

– Racontez-moi ce qui s'est passé la nuit où votre mari est mort.

Blinne haussa les épaules.

– Nous nous sommes couchés comme à l'accoutumée et j'ai été réveillée à l'aube par les cris de Bláth. Je me suis précipitée dehors et je l'ai trouvée penchée sur Ernán, devant la porte de la maison. Après ça, mes souvenirs sont confus. Bláth est allée prévenir frère Abán qui est aussi l'apothicaire de la communauté. Je sais qu'il est venu et qu'il n'a rien pu faire.

– Votre mari s'est-il couché en même temps que vous ?

– Oui.

– Et vous pensez vous être endormie en même temps que lui ?

– Comment voulez-vous que je le sache ?

– Ernán s'est-il levé pendant la nuit ?

– Je devais être très fatiguée parce que je me souviens qu'après le repas du soir j'avais du mal à garder les yeux ouverts. Ces derniers temps, j'ai travaillé dur à la ferme et j'étais épuisée.

– Donc vous n'avez pas été dérangée pendant cette nuit-là ou les précédentes ?

– Non.

– Et la nuit dernière, comment avez-vous dormi ?

– À votre avis ? Mon mari avait été assassiné la veille !

– Je comprends. Peut-être auriez-vous dû demander à frère Abán de vous préparer une décoction contre l'insomnie ?

Blinne renifla.

– Pourquoi l'aurais-je dérangé ? Si j'avais eu besoin d'une tisane, je l'aurais préparée moi-même. Notre mère, à ma sœur et à moi, nous a appris l'usage des plantes.

– Et maintenant, comment vous sentez-vous ?

– Je souffre de nausées et de maux de tête, ce qui n'a rien d'étonnant, vu les circonstances.

Fidelma se leva et Blinne l'imita.

– Pardonnez-moi de vous avoir retenue si longtemps. Où pourrais-je trouver votre sœur ?

– Chez notre oncle Glass, le meunier.

– Parfait, il faut que je le voie lui aussi.
Blinne s’immobilisa devant la porte et se mordit la lèvre.
– Glass affirme qu’il a lui aussi entendu ces gémissements.
– Je sais.
– Serait-il possible que... que... je suis perdue. Tant de gens croient à la *banshee*...

Fidelma posa la main sur le bras de la jeune femme.

– Imaginons qu’elle existe : traditionnellement sa tâche se limite à se lamenter sur les tourments que représente le passage d’une vie à une autre. Elle avertit les gens, mais n’est jamais directement impliquée dans une mort violente. À mon avis, la *banshee*, tout comme les autres manifestations d’esprits et de fantômes, symbolise nos peurs qui suscitent des images impossibles à contenir dans les frontières de nos rêves.

– Et pourtant...

– Écoutez, Blinne, votre mari n’a été tué ni par une *banshee* ni par un loup mais par un être humain. Avant la tombée de la nuit, je vous promets que j’aurai confondu le coupable.

Frère Abán lui indiqua la direction du moulin de Glass. Le sentier suivait un ruisseau qui allait se jeter dans la Siur. En chemin, alors qu’elle passait près d’un bosquet de bouleaux, elle entendit une voix masculine bien timbrée qui récitait un poème :

*Aucun plaisir,
dans cet acte que j’ai accompli, en la tourmentant,
en tourmentant celle que j’aime...*

Fidelma tomba sur un jeune homme assis sur un rocher au bord de l’eau. En l’entendant arriver il se retourna, rouge de confusion d’avoir été surpris dans ses élans élégiaques.

– Bien le bonjour, Tadhg, lança Fidelma.

Il fronça les sourcils.

– Vous me connaissez ?

– Je suis sœur...

– Fidelma, la coupa le jeune homme. Nul ici n’ignore plus votre identité.

– Vous étiez ami d’Ernán ? lui demanda-t-elle sans autre préambule.

– Pas plus que ça, répondit Tadhg d’un air morose.

– Pourtant, dans une aussi petite communauté, vous vous connaissez tous.

– Ernán et moi avons grandi ensemble jusqu’à ce que je parte à la nouvelle école des bardes. Quand la construction du monastère fondé par Finnan le Lépreux a commencé, le collège a déménagé.

– Oui, à Finnan's Height. Moi je n'ai connu que l'ancienne école. Quand êtes-vous rentré au pays ?

– Il y a un an environ.

– Je suppose que vous avez renoué avec Ernán ?

– Pas vraiment.

– Vous ne l'aimiez pas ?

– On n'est pas obligé d'apprécier tout le monde.

– Certes. Qu'est-ce qui vous déplaisait en lui ?

Le jeune homme fit la grimace.

– Son arrogance, il s'estimait supérieur à... à...

– À un poète ?

Tadhg lui jeta un rapide coup d'œil et baissa les yeux.

– Il était bouffi d'orgueil, fier de son physique avantageux et me traitait de parasite, de bon à rien, pas même à nettoyer sa porcherie. D'ailleurs, sa suffisance était de notoriété publique.

– On m'a pourtant assuré qu'il était apprécié et n'avait pas d'ennemis.

– Alors on vous a menti.

– Je répète les propos de Blinne.

– Blinne ?

Il eut un geste nerveux de la main et regarda au loin.

– Vous aimez beaucoup Blinne, n'est-ce pas ?

Le jeune poète se renfroigna.

– Ça aussi, c'est elle qui vous l'a dit ? Nous sommes amis d'enfance.

– Rien de plus ?

– Que voulez-vous insinuer ?

– Si vous n'appréciez guère Ernán, sans doute avez-vous désapprouvé son mariage avec Blinne ?

– Oui, n'importe qui ici vous le confirmera et je ne m'en cache pas. Pauvre Blinne, elle n'avait pas le courage de quitter son mari.

– Elle n'était pas amoureuse de lui ?

– Comment aurait-elle pu ? C'était une brute.

– Pourquoi n'a-t-elle pas invoqué une des neuf raisons autorisant le divorce ?

– Elle n'en avait pas la force ! Il était dominateur, contrôlait ses moindres faits et gestes, et c'est une justice poétique qui a permis qu'il soit emporté par la *banshee*... ou par un loup. Cet homme était une bête et une bête plus puissante lui a sauté à la gorge.

– Hum. Où étiez-vous la nuit où Ernán a été tué ?

– Chez moi. Je dormais.

– Où se trouve votre maison ?

– En haut de cette colline.

– Quelqu'un était avec vous ?

Le jeune homme parut outragé.

– Bien sûr que non !

– Dommage, souffla Fidelma.

Tadhg cligna des yeux, interloqué.

– Pourquoi cela ?

– Cela m'aurait permis de vous éliminer comme suspect. Ernán a été assassiné, la gorge tranchée.

Tadhg pâlit.

– On m'avait déjà prévenu, pour la blessure. J'avais pensé à un loup, bien que les personnes superstitieuses s'obstinent à évoquer la *banshee*.

– Qui vous a informé de la manière dont il est mort ?

– Tout le monde le sait. Comment pouvez-vous être aussi certaine qu'il a été assassiné ?

Fidelma ne prit pas la peine de répondre.

– En tout cas, je n'ai rien fait, insista Tadhg. Je dormais.

– Du coup, vous m'offrez un second suspect sur un plateau : Blinne.

Tadhg avala sa salive.

– C'est impossible, elle n'avait même pas le courage de divorcer. Et puis, elle est bien trop douce pour frapper qui que ce soit, sans compter qu'Ernán se serait défendu.

– Les êtres humains sont parfois imprévisibles. Et si ni vous ni Blinne n'êtes coupables, alors qui en voulait à Ernán ? Je vous rappelle qu'on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Tadhg ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

– Nous nous reverrons, Tadhg.

Sur ces mots, Fidelma reprit le chemin du moulin.

Quand elle y arriva, Bláth était déjà partie.

Le meunier, vêtu d'une longue chemise blanche et d'un tablier en cuir, était un homme robuste et d'un abord agréable, au visage rond et aux yeux d'un bleu de porcelaine. Il était occupé à soulever un sac de farine qu'il chargea sur une carriole.

– Une bien triste affaire, ma sœur, dit-il quand Fidelma se présenta.

– Je suppose que votre moulin n'est pas très loin de la ferme d'Ernán ?

Le meunier se tourna en direction des champs qui descendaient en pente douce vers la rivière et indiqua un petit bois d'ormes, au loin.

– Elle est située au milieu de ces arbres. C'est à dix minutes de marche.

– Vous le connaissiez bien ?

– Je l'ai vu grandir et j'étais un ami de ses parents. Ils ont été tués quand Crundmáel de Laigin a remonté la Siúr sur ses bateaux de

guerre pour piller la contrée. Ernán était le seul survivant de sa famille. Il a repris la ferme et en a fait un petit domaine prospère. Blinne et Bláth sont mes nièces.

– Ernán avait-il des ennemis ?

– Pas un seul, répliqua aussitôt Glass.

– Était-il heureux en ménage ?

– Très heureux.

– Et Bláth vivait avec eux ?

– Elle aurait pu venir s'installer ici, mais elle ne veut pas se séparer de sa sœur. Un an seulement les sépare et elles sont comme deux jumelles. D'ailleurs, Blinne a insisté pour que Bláth s'installe sous son toit et Ernán ne s'y est pas opposé. Bláth est une travailleuse et elle aide bien à la ferme. Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Fidelma s'abstint de répondre.

– Parlez-moi de la *banshee*.

Glass eut un bref sourire.

– Je n'ai que trop bien entendu ses plaintes.

– Quand cela ?

– Hier matin à l'aube.

– Et les nuits précédentes ?

– Une fois suffit. Elle gémissait comme une âme en peine.

– Qu'avez-vous fait ?

– Ben, rien. Que vouliez-vous que je fasse ?

– Cela n'a pas éveillé votre curiosité ?

– Dieu m'en garde ! L'indiscrétion peut mettre votre âme immortelle en danger, répliqua le meunier d'un ton solennel.

– Quand avez-vous appris la mort d'Ernán ?

– Lorsque frère Abán est venu me demander si j'avais perçu des bruits inhabituels au cours de la nuit.

– Et vous lui avez raconté la même histoire qu'à moi ?

– Bien sûr.

– Mais seulement hier matin ?

Le meunier hocha la tête.

– À propos d'autre chose : si Ernán était le seul survivant de sa famille, je suppose que Blinne va hériter de ses biens ?

– Elle est effectivement son héritière légitime.

Il regarda par-dessus l'épaule de la jeune femme en direction de la ferme d'Ernán. Fidelma se retourna, crut voir Blinne qui montait la pente, puis comprit qu'il s'agissait de sa sœur.

– Voici Bláth, il me semble.

– C'est exact.

– Je vous prierai de m'excuser car j'ai quelques questions à lui poser.

Les deux femmes se rejoignirent à proximité de grandes pierres plates où elles s'assirent d'un commun accord.

– Blinne m'ayant informée que vous me cherchiez, je suis venue à votre rencontre, dit Bláth. Vous êtes bien le *dálaigh* de Cashel ?

– Oui, et je dois vous avouer que les circonstances du décès de votre beau-frère me paraissent assez mystérieuses.

Bláth fit la moue.

– Toute mort est un mystère, qui s'épaissit quand le surnaturel s'en mêle.

– Oublions le surnaturel pour l'instant. Donc, vous avez entendu les plaintes de la *banshee* trois nuits de suite ?

– C'est bien cela.

– Chaque fois vous vous êtes réveillée et vous avez cherché à tirer la chose au clair ?

La jeune femme eut un rire bref.

– Je me suis retournée dans mon lit et j'ai mis mon oreiller sur ma tête !

– Ces gémissements... ils étaient stridents ?

– Ils étaient effrayants et parfaitement audibles.

– Mais ils n'ont réveillé ni votre sœur ni votre beau-frère ?

– En ce qui concerne ce genre de manifestations, seules certaines personnes les perçoivent. Glass les a entendues.

– Une fois seulement.

– N'est-ce pas suffisant ?

– Votre sœur et Ernán étaient-ils heureux en ménage ?

Une ombre passa sur le visage de Bláth.

– Mais... oui.

– Vous n'avez pas l'air convaincue. En réalité, cela n'allait pas si bien que cela ou je me trompe ?

Bláth faillit protester, puis elle acquiesça à regret.

– Blinne a toujours essayé de temporiser, c'est dans sa nature. À sa place, j'aurais préféré le divorce, mais elle s'y refusait.

– Pourtant, tout le monde prétend que le couple s'adorait.

– C'est l'image qu'ils présentaient. Mais en quoi cela concerne-t-il la mort d'Ernán, emporté par la *banshee* ?

Fidelma eut un sourire crispé.

– Vous croyez vraiment à cette fable ? N'essayez-vous pas de protéger Blinne ?

Bláth cligna des paupières et s'empourpra.

– Parlez-moi de Tadhg, dit Fidelma d'un ton sec.

– Vous savez... ?

Bláth n'alla pas plus loin.

– Le ménage n'a-t-il pas commencé à battre de l'aile à son

retour ? reprit Fidelma.

Bláth baissa la tête.

– Je crois qu'ils se retrouvaient régulièrement dans les bois, dit-elle d'une petite voix.

– Vous les soupçonnez d'avoir organisé le meurtre d'Ernán ?

– Non ! s'écria Bláth. Après tout, rien n'empêchait Blinne de reprendre sa liberté.

– Oui, mais si Blinne se séparait d'Ernán, elle perdait la ferme.

Bláth renifla.

– Vous connaissez les lois mieux que moi. La terre ne peut pas revenir à une femme s'il y a des héritiers mâles.

– Justement, dans le cas d'Ernán il n'y avait pas d'héritiers mâles et la terre serait revenue à la *banchomarba*, la femme héritière.

Bláth poussa un soupir résigné.

– N'auriez-vous pas inventé cette histoire de *banshee* pour détourner les soupçons de votre sœur ? insista Fidelma.

Bláth hocha la tête.

– Je l'aime tendrement.

– Pourquoi n'avez-vous pas préféré la version du loup ?

– N'importe qui aurait pu voir que la blessure n'avait rien d'une morsure.

– Les interrogations demeurent.

– Vous êtes la seule à vous interroger. Frère Abán s'est satisfait de nos réponses et les gens d'ici croient aux anciennes légendes.

– Les anciennes légendes... répéta Fidelma en écho.

Bláth semblait très malheureuse.

– Je suppose que vous allez arrêter Blinne et Tadhg ?

– Les funérailles d'Ernán auront lieu ce soir. Après, il sera toujours temps de prendre des décisions.

– Donc vous doutez encore ?

Fidelma eut un sourire ambigu.

– J'aimerais m'entretenir avec votre sœur en privé.

– Vous trouverez Blinne chez elle. Je ne vous accompagne pas, j'ai oublié quelque chose au moulin de mon oncle.

La jeune femme quitta Fidelma qui dévala la colline.

Alors qu'elle approchait de la maison, elle entendit la voix de Blinne.

– C'est faux, je le jure ! Pourquoi t'obstines-tu à me tourmenter !

Fidelma s'arrêta au coin d'une dépendance. Dans la cour, elle vit Tadhg en grande discussion avec Blinne qui paraissait très énervée.

– Le *dálaigh* commence à avoir des soupçons, dit le jeune homme.

– Je n'ai rien à cacher.

– Il est évident qu’Ernán a été assassiné. Bláth a voulu te sauver en imaginant cette fable de la *banshee*. Je n’y ai pas cru un seul instant et cette avocate de Cashel non plus. Je sais que tu détestais Ernán, c’est moi que tu aimes, pourquoi refuses-tu de l’admettre ? Et pourquoi as-tu commis cet acte irréparable alors que ce n’était pas nécessaire ?

Blinne secoua la tête d’un air incrédule.

– J’ignore de quoi tu parles. Comment peux-tu...

– N’essaye pas de m’égarer. Il ne nous reste plus qu’à nous enfuir avant que le *dálaigh* ne découvre des preuves. Je te pardonne parce que je t’aime depuis toujours. Viens, prenons des chevaux, nous ferons savoir plus tard à Bláth où nous nous sommes réfugiés. Elle nous enverra de l’argent. Maintenant le *dálaigh* ne va plus tarder.

Fidelma choisit ce moment pour intervenir.

– Sur ce point vous n’avez pas tout à fait tort, lança-t-elle avec une tranquille assurance.

Le jeune homme pivota sur lui-même, la main sur la poignée du couteau à sa ceinture.

– N’aggravez pas votre situation qui est déjà assez compromise, dit Fidelma d’un ton sec.

Tadhg hésita un instant, lâcha son arme et ses épaules s’affaissèrent en signe de résignation. Quant à Blinne, elle les observait tous deux avec de grands yeux.

– Je ne comprends rien, murmura-t-elle.

Fidelma lui adressa un regard mélancolique et revint à Tadhg.

– Peut-être pourriez-vous nous aider à démêler le vrai du faux ?

Soudain, Blinne s’anima.

– Tadhg clame qu’il m’a toujours aimée. Quand il est rentré de Finnan’s Height, il n’arrêtait pas de me suivre comme un petit chien, pleurnichant sans cesse. Je lui ai dit que je ne l’aimais pas. Il n’a pas... dites-moi que c’est impossible... vous pensez vraiment... ?

Tadhg la fixait, le visage tordu par l’angoisse.

– Tu ne peux pas me rejeter ainsi, Blinne. Essaierais-tu de me faire porter le poids de l’assassinat d’Ernán ? Devant les autres, tu as toujours soutenu que tu ne ressentais rien pour moi, mais j’ai reçu tes messages et je connais la vérité. Voilà pourquoi je t’ai demandé de t’enfuir avec moi.

Blinne se tourna vers Fidelma.

– Faites-le taire, il dit n’importe quoi.

Fidelma étudiait Tadhg avec attention.

– À propos de ces messages... vous avez des preuves écrites ?

L’autre secoua la tête.

– Non, mais ils venaient d’une source fiable. Et maintenant elle

ment et tente de me faire accuser à sa place.

Fidelma leva la main.

– Je crois savoir ce qui s'est passé, dit-elle d'une voix douce.

Après l'enterrement d'Ernán, Fidelma et frère Abán s'étaient retrouvés dans la maison du moine, près de la chapelle. Ils buvaient du vin chaud.

– Voilà une histoire des plus pénibles, soupira frère Abán. Quand vous connaissez quelqu'un depuis toujours, c'est une grande douleur de le voir agir ainsi, par jalousie et par cupidité.

– Deux motivations bien connues des assassins, frère Abán.

– Qu'est-ce qui vous a fait soupçonner Bláth ?

– Si elle avait prétendu avoir entendu la *banshee* une seule fois, je me serais moins méfiée, parce que le témoignage de son oncle et de plusieurs personnes dans le village aurait corroboré le sien. Ces plaintes sont une idée qui est venue à Bláth après avoir tué son beau-frère.

– Vous pensez que c'est elle qui a hurlé ?

– Oui. J'ai commencé à m'en douter quand Blinne m'a appris qu'elle chantait le *caoine*, les lamentations pour les morts. Du *caoine* tragique au hurlement de la *banshee*, il n'y avait qu'un pas.

– Mais quand elle a admis qu'elle avait agi ainsi pour détourner les soupçons de sa sœur, qu'est-ce qui vous a empêchée de la croire ?

– J'avais déjà compris que quelque chose n'allait pas quand j'ai demandé à Blinne si elle avait bien dormi. Et j'ai découvert qu'elle ne s'était même pas réveillée quand Ernán s'était levé. Au moment où je l'interrogeais, elle était, m'a-t-elle dit, dans un état nauséux et souffrait de maux de tête. Or Blinne et Bláth ont été initiées par leur mère à l'usage médicinal des plantes, et j'ai acquis la certitude que Bláth a fait boire à sa sœur une tisane soporifique. Ce n'est que la troisième nuit qu'une opportunité s'est présentée pour tuer Ernán.

« Bláth avait toujours eu l'intention de faire porter le blâme du meurtre à sa sœur. Elle y réfléchissait depuis longtemps. Elle savait que Tadhg était entiché de Blinne. Elle a donc inventé une mésentente dans le couple. Puis elle a raconté à Tadhg que Blinne était amoureuse de lui, mais ne pouvait se résoudre à le reconnaître publiquement. Elle espérait que Tadhg se confierait à quelqu'un, semant ainsi le doute sur l'innocence de Blinne.

Frère Abán secoua la tête d'un air désolé.

– Vous décrivez un esprit habité par le mal.

– Une personne capable de concevoir un tel projet est forcément intelligente et perverse.

– Mais pourquoi Bláth a-t-elle agi ainsi ?

– Ernán n'ayant pas d'héritier mâle, à sa mort Blinne devenait

son héritière légitime. Et si cette dernière était reconnue coupable du meurtre de son époux, la ferme et les terres revenaient à Bláth. Et voilà.

Fidelma reposa son gobelet.

– La pleine lune s’est levée et je vais en profiter pour rentrer à Cashel.

– Ne serait-il pas plus prudent de rester ici jusqu’à demain ?

– La nuit est la meilleure des conseillères. Mon mentor, le brehon Morann, affirme que la sagesse monte au zénith avec les étoiles et décroît avec le soleil. La nuit aide à la réflexion et à la contemplation, mon frère.

Ils se tenaient tous deux devant la demeure d’Abán, près de l’étalon de Fidelma attaché à un buisson. Alors qu’elle s’apprêtait à se mettre en selle, un hurlement résonna dans la vallée, aigu et clair, et cessa brusquement. Cela ressemblait au *caoine*, les lamentations qui accompagnent les morts jusqu’à leur dernière demeure.

Frère Abán se signa.

– La *banshee*, murmura-t-il.

Fidelma sourit.

– Moi je n’entends que le cri solitaire d’un loup en quête d’une compagne. Mais je vous accorde que chaque acte entraîne une conséquence. Bláth a invoqué la *banshee* pour dissimuler son crime et peut-être qu’après tout la *banshee* a eu le dernier mot.

Elle sauta sur son cheval, leva la main en guise de salut et s’engagea sur la route éclairée par la lune qui conduisait à Cashel.

L'HÉRITIER PRÉSUMPTIF

– Il va y avoir du grabuge, tu peux me croire ! lança le brehon Declan tandis qu'avec Fidelma il traversait la cour de la forteresse de Cúan, chef des Uí Liatháin, pour rejoindre la salle de réception.

Déjà de nombreux invités s'y dirigeaient dans la semi-obscurité du crépuscule.

– Tu n'es pas très optimiste ! ironisa Fidelma.

Alors qu'elle était en chemin pour l'abbaye d'Ardmore, sur la côte, et passait par le territoire des Uí Liatháin, un des clans les plus importants et les plus influents du royaume de Muman, il lui avait pris l'envie de rendre visite à son ami Declan. Ils avaient étudié ensemble à l'école de droit du brehon Morann. En arrivant au *rath*, la forteresse des Uí Liatháin, elle avait trouvé la population plongée dans un état de grande excitation. L'héritier présumé du chef était mort, après avoir été blessé au cours d'une chasse au cerf, et, passé la période de deuil réglementaire, le clan s'appêtait à élire un nouveau *tánist* qui plus tard succéderait à Cúan.

– Je ne comprends pas, dit Fidelma. Talamnach, l'héritier désigné par le chef, est-il si impopulaire qu'il risque d'être rejeté ?

Declan, un homme ténébreux et enclin au secret, eut un sourire crispé.

– Tu sais bien que le choix d'un *tánist* peut s'avérer plus compliqué que prévu. Au moins trois générations de la famille régnante doivent se réunir en conseil et voter pour un successeur. Même si tous appartiennent à la même famille, les différentes factions s'affrontent, ce qui convient à un groupe déplaît à un autre, etc.

Fidelma eut un soupir résigné.

– Il y a des siècles de cela, Cicéron a écrit sur le *bellum domesticum* – le conflit familial. Rien de nouveau sous le soleil.

– Certes, mais depuis qu'il a proposé son neveu Talamnach comme successeur, les luttes intestines dans la famille de Cúan sont particulièrement violentes.

– Pourquoi donc ?

– Son fils Augaire lui en veut, et c'est un euphémisme. Il a dix-neuf ans et, malgré son jeune âge, il était persuadé de succéder à son père. La mère d'Augaire, Berrach, a pris son parti et manifesté son déplaisir à son époux.

– Les mères sont souvent trop ambitieuses pour leurs enfants.

– Berrach est très attachée à Augaire et elle l’a trop gâté. Maintenant qu’il a atteint l’âge adulte, plus rien ne pourra l’amener à se soumettre à une quelconque discipline.

Fidelma sourit.

– Selon Aristote, si les mères sont plus dévouées à leurs enfants et ont davantage d’ambition pour eux que leurs pères, c’est qu’elles ont souffert en leur donnant naissance et sont certaines de les avoir engendrés.

Declan fit la grimace.

– Il est vrai qu’Augaire ressemble davantage à Berrach qu’à Cúan, ce qui explique peut-être le choix de son père. Augaire est arrogant, se met facilement en colère et tarde à accorder son pardon. Au moindre regard de travers, il tire son épée. C’est un garçon immature, orgueilleux et incapable de supporter la moindre critique. À l’évidence, il n’est pas à la hauteur de la charge de *tánist*, et je suis bien placé pour le juger puisque je suis son cousin.

– Feras-tu partie du *derbhfine* ?

Il haussa les épaules.

– Excuse-moi de m’être laissé emporter, Fidelma, en m’exprimant trop librement, j’ai outrepassé mon rôle. Je dois me contenter de me tenir aux côtés de mon chef tout en veillant à ce que les règlements soient observés quand se réunira le collège électoral. Et si j’appartiens au *derbhfine*, en tant que brehon je m’abstiendrai de voter.

– Nous ne sommes que des êtres humains, Declan. À quoi bon prétendre que nous ne ressentons rien ? L’important, c’est que nous fassions passer la loi avant nos sentiments afin que la procédure se déroule sans accroc.

Declan hocha la tête.

– N’empêche, je me demande ce que nous réservent Augaire et sa mère. Et puis il y a Selbach.

– Qui est-ce ?

– Mon oncle, le cadet de Cúan, qui a depuis longtemps manifesté sa désapprobation quant à la façon de gouverner de son frère. Leurs désaccords sont tels qu’il y a une dizaine d’années Selbach est parti diriger la communauté des Uí Liatháin de l’autre côté des mers dans le royaume de Dyfed, en Cornouailles. Puis il est rentré au pays en espérant que ses partisans le feraient nommer *tánist*. Il a fait fortune et se pavane comme un coq, vêtu de ces riches vêtements avec des poches à la mode romaine qu’affectionnent les Britons.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

– À ton avis, ses espérances sont-elles réelles ou imaginaires ?

– Il a des cousins prêts à le soutenir, mais je crains qu’ils ne soient pas très nombreux. La majorité soutient Talamnach. Les

difficultés commenceront quand l'assemblée sera réunie, et je crains comme la peste les manigances et les complots.

– Penses-tu que Talamnach est un bon choix ?

– Sans aucun doute. Il possède toutes les qualités requises, il a même étudié le droit...

– C'est une excellente recommandation, le taquina Fidelma.

– Tu ne crois pas si bien dire. Il est modéré en toute chose, possède un bon jugement, s'est montré excellent négociateur et ne perd jamais de vue le bien de tous. Il refusera de ne prendre en compte que telle ou telle faction influente.

– À t'entendre, c'est un paragon de vertu.

Ils avaient atteint l'entrée de la grand-salle où affluaient les invités qui saluaient Declan et Fidelma en les reconnaissant à la lumière des torches. La plupart étaient des parents de Cúan et appartenaient au conseil qui allait élire celui qui le remplacerait quand il mourrait ou se retirerait. Les chefs, les rois des provinces et même le haut roi prenaient souvent la décision d'abandonner le pouvoir quand ils estimaient qu'ils avaient fait leur temps. Il arrivait aussi, s'ils s'étaient révélés indignes de leur tâche, que le *derbhfine* les destitue et confirme l'héritier présomptif dans sa nouvelle fonction.

Declan avait guidé Fidelma vers un siège dans les rangs des témoins. S'y trouvaient des religieux, des juristes et des chroniqueurs, chargés de garantir la conformité de la procédure. Puis Declan quitta son amie et sortit par une porte latérale pour aller veiller aux préparatifs.

La grand-salle enfumée, éclairée par des flambeaux et des lanternes, était pleine à craquer. Il y avait là trois générations de la famille de Cúan, essentiellement des hommes. Parmi les femmes, on comptait une grande dame austère, avec un visage aux traits anguleux et des yeux noirs. Fidelma avait déjà rencontré Berrach, originaire d'un clan voisin, les Déices. Elle assistait à la cérémonie par courtoisie, n'ayant pas voix au chapitre dans l'élection de l'héritier car elle appartenait au *derbhfine* de son père.

Il était rare qu'une femme accède au statut de reine ou de chef de clan. Néanmoins, si au cours de l'histoire une seule avait été élue haut roi des cinq royaumes d'Éireann, plusieurs tribus avaient été dirigées par des femmes. Certaines avaient même été placées à la tête des armées. On ne choisissait une héritière, désignée sous le nom de *banchomarba*, qu'en l'absence de mâle qualifié. L'organisation sociale étant fondée sur le clan, la succession par les femmes aurait pu mener à l'aliénation du titre et des terres du clan par le mariage de la *banchomarba* avec un homme d'un autre clan.

Voilà pourquoi le texte de loi des *Cáin Lánamna* stipulait que l'héritage d'un titre, d'une fonction ou de territoires par une femme

revenait après sa mort à la famille de son père. Les biens mobiliers étaient transmissibles à un époux ou à des enfants, même extérieurs au clan, mais les terres demeuraient inaliénables. Ce n'est qu'à ce prix que le clan protégeait son pouvoir et ses domaines. Une femme chef de clan ou une reine ne pouvait donc pas proposer un de ses enfants comme *tánist*, titre qui devait demeurer dans le *derbhfine* de son père à elle. Il n'y avait pas si longtemps, se rappela Fidelma, le brehon Sencha Mac Ailalla avait enfreint cette loi dans un jugement. L'affaire avait été en appel et une femme brehon, Brígh Briugaid, avait tranché en faveur de la tradition.

Fidelma fut tirée de ses réflexions quand Declan pénétra dans la salle et se dirigea vers le groupe des membres les plus âgés du *derbhfine*. Il s'arrêta devant un homme qui se leva pour lui parler. Même de loin, Fidelma vit qu'il ressemblait étonnamment à Cúan, malgré un visage tanné par la vie au grand air. De loin, l'échange lui parut peu chaleureux. Puis Declan se détourna et trébucha, les deux hommes se heurtèrent, Declan recouvra son équilibre, s'excusa et quitta de nouveau la salle.

Un instant plus tard Declan réapparut, précédant le chef des Uí Liatháin. Cúan, un homme robuste à la barbe rousse, gagna son siège. Le beau Talamnach prit place à sa droite, souriant et confiant. Un serviteur apporta deux gobelets d'hydromel qu'il posa près d'eux sur une table. Fidelma jeta un coup d'œil à Berrach. Elle regardait droit devant elle, les sourcils froncés, non loin de son fils Augaire vautré dans un fauteuil. La description de Declan était tout à fait ressemblante. Augaire affichait avec ostentation un total désintérêt pour la cérémonie qui allait suivre.

Declan, en tant que conseiller et brehon de Cúan, se tenait debout près de lui. Il demanda le silence et ouvrit les débats :

– Nous sommes réunis ici ce soir pour élire l'héritier présomptif de Cúan, chef des Uí Liatháin.

Il se tourna vers Cúan.

– Avez-vous choisi un successeur ?

Le chef se leva.

– Oui, j'ai choisi Talamnach.

Il se rassit.

– Talamnach accepte-t-il cette offre ?

Son neveu se leva.

– Je l'accepte.

– Y a-t-il des gens qui s'opposent à cette candidature ?

– Oui !

Tous les regards se tournèrent vers le vieil homme qui venait d'intervenir. Il était assis près du frère de Cúan à qui Declan avait parlé quelques instants auparavant. Fidelma sourit. Declan s'était à

l'avance renseigné sur les complications qui risquaient de survenir. Il avait toujours été comme ça, même au collège dirigé par le brehon Morann où ils avaient tous deux passé huit années. Certains étudiants disaient en plaisantant que Declan tenait à connaître les réponses avant d'avoir posé les questions.

Le vieil homme se leva.

– Je suis Illan de Cluain Muilt, cousin de Cúan et de ses frères Selbach et Bressal, père de Talamnach. En tant que membre de la première génération de ce *derbhfine*, je réclame le droit de réfuter le prétendant.

Cúan et Talamnach ne paraissaient pas surpris outre mesure et l'assemblée ne réagit pas davantage. À l'évidence, tous s'attendaient aux difficultés entrevues par le brehon Declan.

– Nous vous écoutons, Illan de Cluain Muilt.

– J'en connais un parmi nous qui serait plus apte à exercer la fonction d'héritier présomptif, un homme rempli de sagesse qui a voyagé dans des pays étrangers et étudié les usages d'autres peuples. Il est revenu de l'exil qu'il s'était imposé chez ceux des nôtres ayant émigré aux cours des derniers siècles dans les terres de Cornouailles, je veux parler de nos cousins les Déices qui ont navigué jusqu'au royaume de Dyfed. Il apporte avec lui la tempérance, la connaissance et la sagesse.

– Son nom ?

– Je vous parle de mon cousin Selbach, frère de Cúan, assis à mes côtés.

– Selbach, levez-vous et dites si cette suggestion vous agréée.

– Oui, je l'approuve, dit l'homme avec qui Declan s'était précédemment entretenu.

– Quelqu'un aurait-il un autre postulant à proposer ?

Fidelma vit que Declan guignait vers le groupe entourant Augaire, des jeunes gens arrogants qui guettaient la réaction de leur favori. Augaire secoua imperceptiblement la tête.

– Je déclare les débats ouverts, lança Declan après un instant de silence. Nous allons commencer avec Talamnach, le premier candidat.

Talamnach se leva, très détendu.

– Mes amis, vous me connaissez tous et devez ce soir me juger en fonction de mes mérites. Vous savez déjà qu'ils ont été reconnus par notre chef, Cúan. En chef responsable, il tient à laisser derrière lui un héritier qui aura la capacité de poursuivre les œuvres qu'il a entreprises. Je pense mériter sa confiance. Cúan nous gouverne avec sagesse et nous lui obéissons avec enthousiasme. Sa plus grande qualité est d'indiquer des orientations et de nous consulter régulièrement sur la façon d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés.

Mais il assume la responsabilité de ses actes et jamais il ne se défaussera sur un tiers. Là encore, j'estime que c'est la marque d'un homme valeureux et généreux.

Fidelma admira l'habileté de Talamnach. Évitant de chanter ses propres louanges, il se contentait de célébrer les qualités de Cúan, l'homme qui l'avait distingué.

– J'ai vu Cúan affronter bon nombre d'épreuves. Dans les moments difficiles, nous nous réfugions tous derrière celui qui porte un lourd fardeau. Les problèmes simples à résoudre trouvent vite une solution, mais les autres demeurent à la charge de Cúan.

Talamnach s'arrêta et se mit à tousser, gêné par la fumée âcre des torches et des lampes.

Il se tourna pour prendre un gobelet d'hydromel et, après s'être désaltéré, il s'adressa de nouveau au *derbhfine*.

– En ce qui me concerne, j'ai bien l'intention...

Il marqua une nouvelle pause, reprit sa respiration avec difficulté et fronça les sourcils. Puis la souffrance le submergea, il tendit les mains en avant et s'effondra avec un gémissement rauque.

Déjà des gens s'étaient dressés et poussaient des cris horrifiés. Fidelma se leva à son tour en entendant Declan demander un apothicaire. Elle se fraya un chemin jusqu'à Talamnach, tombé près de Declan et d'un homme qui secouait la tête. Declan leva les yeux sur Fidelma.

– Il est mort, dit-il avec colère. Je t'avais bien dit qu'il y aurait du grabuge !

Fidelma alla examiner le gobelet dans lequel Talamnach avait bu, y trempa un doigt, le renifla, et recommença avec le gobelet plein du côté de Cúan. Puis elle se tourna vivement vers Declan.

– Que personne ne touche à ces timbales. J'ai reconnu l'odeur du *tre luib eccineol*. Un poison violent.

Declan parut choqué.

– Tu es sûre ?

– Certaine.

Le *tre luib eccineol* était une plante mortelle. On racontait que c'était avec cette herbe mélangée à sa nourriture que l'écrivain Cridenbél avait été assassiné.

– Que tout le monde retourne à son siège, personne ne doit quitter la salle ! s'écria Declan.

Les guerriers postés dehors furent appelés à l'intérieur pour garder les portes et, pendant que les gens continuaient de s'agiter, Declan ordonna qu'on aille chercher le serviteur qui avait servi l'hydromel.

Cúan était resté pétrifié sur son siège. Fidelma jeta un rapide coup d'œil circulaire. Les partisans de Selbach s'étaient resserrés

autour de leur champion et discutaient avec animation. Augaire, toujours affalé dans son fauteuil, arborait un sourire dédaigneux, comme s'il trouvait cette scène très amusante. En revanche, ses compagnons paraissaient effarés. Seule Berrach avait gardé son air détaché, à croire que pour elle il ne s'était rien passé de particulier.

Declan s'avança et leva la main pour ramener le silence.

Le corps de Talamnach gisait devant lui.

– Talamnach a été empoisonné sous nos yeux, annonça-t-il d'une voix lugubre. Si nous cherchons une motivation à ce meurtre, il suffit de se rappeler les raisons qui nous ont réunis ici.

Plusieurs personnes fixaient déjà Selbach qui se leva.

– C'est scandaleux ! s'écria-t-il.

– De quel scandale parlez-vous ? s'enquit Declan.

– Des implications contenues dans vos propos.

– J'ai indiqué un mobile, c'est tout, et j'ai envoyé chercher le serviteur qui a apporté l'hydromel corrompu. Par chance, nous avons parmi nous ce soir Fidelma de Cashel que vous connaissez de réputation en tant que *dálaigh* des cours de justice. Vous n'ignorez pas qu'elle est la sœur de notre roi Colgú. Elle est donc bien placée pour mettre ses talents au service des Uí Liatháin et pour m'assister en ces pénibles circonstances.

Il jeta un coup d'œil à Fidelma qui accéda aussitôt à sa requête.

– Le serviteur est-il là ? demanda Declan à un des guerriers.

– Oui, il est là.

– Amenez-le.

Un vieil homme aux cheveux blancs fut poussé par des mains brutales devant l'assemblée. Il grelottait de peur et d'émotion.

– Eh bien, Muirecán, les choses se présentent plutôt mal pour vous, lança le brehon d'un ton menaçant.

Fidelma, qui n'avait pas pour habitude de procéder ainsi, fronça les sourcils. Elle s'avança et toucha le bras de Declan.

– Comme tu m'as invitée à t'assister, peut-être me laisseras-tu interroger cet homme ?

Declan lui jeta un regard surpris et haussa les épaules.

– Je t'en prie.

– Depuis combien de temps servez-vous le chef, Muirecán ?

– Cúan, depuis dix ans, et son père Cú Chongelt pendant vingt-trois ans.

L'homme tenait ses mains tremblantes devant lui et regardait alentour comme un animal traqué cherchant une issue.

– Ne vous inquiétez pas, Muirecán. Vous n'avez qu'à dire la vérité et tout se passera bien.

Le vieillard hocha la tête à plusieurs reprises.

– Je jure de dire la vérité sur la sainte croix, lady.

– C'est vous qui avez apporté l'hydromel. L'avez-vous tiré vous-même du tonneau ?

– Oui, celui de la cuisine.

– Une nouvelle barrique ?

– Non, elle est encore à moitié pleine.

– Qui vous a demandé d'apporter des gobelets d'hydromel dans la grand-salle ?

– Personne, lady. C'est la coutume. Cúan et son *tánist* ont toujours des boissons à leur disposition lors d'une réunion officielle.

Fidelma se tourna vers le chef, pâle et muet, pour obtenir une confirmation.

– C'est exact, dit Cúan d'une voix éteinte.

– Et tout le monde connaissait cette habitude ?

– Tout le monde, affirma Muirecán.

Fidelma réfléchit un instant et lui sourit.

– Êtes-vous venu directement dans la salle ?

– Non, je me suis arrêté dans l'antichambre. Cúan n'était pas encore arrivé. J'ai posé mon plateau sur une table...

– Y avait-il quelqu'un d'autre dans l'antichambre ?

– Le brehon Declan, lady Berrach, Augaire, Selbach... et Talamnach qui est arrivé peu de temps après.

– Êtes-vous resté près du plateau en attendant l'arrivée du chef ?

– Non, Talamnach m'avait demandé de me rendre aux appartements de Cúan pour l'avertir qu'on l'attendait. Et le brehon discutait avec Talamnach quand ce dernier m'a envoyé chez Cúan.

Fidelma consulta Declan du regard.

– C'est exact. C'est d'ailleurs moi qui ai suggéré à Talamnach que ce serviteur aille quérir Cúan.

Le chef des Uí Liatháin, qui avait recouvré ses esprits, se pencha en avant :

– Je confirme que Muirecán est venu me prévenir que tout était prêt. Il m'a raccompagné jusqu'à l'antichambre où se tenaient Declan et Talamnach.

Fidelma se redressa.

– Où étaient passés les autres ?

Selbach se leva.

– Je suis parti le premier, lady. J'avais espéré avoir une conversation avec mon frère avant la cérémonie afin de le prévenir de mon intervention. Mais vu la présence de Talamnach, de ma belle-sœur et de mon neveu, il m'a semblé inutile d'espérer un entretien privé avec Cúan. J'ai donc rejoint la grand-salle.

Augaire eut un rire étouffé.

Fidelma se retourna et le vit, toujours vautré sur son siège, qui

affichait un air d'ennui méprisant.

– Quand avez-vous quitté l'antichambre ? lui demanda Fidelma d'un ton faussement aimable.

– Après lui, grommela-t-il en indiquant Selbach d'un geste du menton.

Berrach toussota.

– Puis-je parler ?

– Aucune femme ne peut parler en présence du *derbhfine*, mère, lança le jeune homme.

– Il ne s'agit plus d'une réunion du *derbhfine* mais d'une audience légale, le corrigea Fidelma. Berrach, je vous autorise à vous exprimer.

– Je vous remercie. Mon fils et moi-même avons quitté l'antichambre un court instant après Selbach. J'avais remarqué qu'il s'entretenait avec Talamnach. J'ignore l'objet de leur entretien, mais j'ai vu Talamnach sortir. Il ne se rendait pas dans la grand-salle. Peu de temps après, Selbach est parti, puis mon fils et moi avons rejoint nos places.

– Et pendant tout ce temps les gobelets sont restés sur la table dans l'antichambre ?

Augaire fut de nouveau pris d'un accès d'hilarité.

– C'est évident, même un *dálaigh* peut comprendre cela.

Impassible, Fidelma lui fit face.

– En ce qui concerne les témoignages, sachez, jeune homme, que les gens voient souvent ce à quoi ils s'attendent.

Elle avait mis l'accent sur le « jeune » et Augaire, qui se targuait d'être un homme, ne put s'empêcher de rougir.

– Le moindre détail doit donc être confirmé, conclut Fidelma en se tournant brusquement vers Declan.

« Tu es donc resté seul avec les gobelets.

Le brehon la fixa d'un air ahuri, puis son visage s'éclaira d'un large sourire.

– Pas exactement. Talamnach est revenu juste après le départ d'Augaire et de sa mère. S'il y en a un qui est resté seul, c'est lui, puisque peu de temps après sa réapparition je suis allé voir si Cúan arrivait.

– Il serait tout de même surprenant que Talamnach ait empoisonné son propre gobelet, fit observer Fidelma avec un petit sourire.

– Peut-être le poison était-il destiné à mon père, lança Augaire de son ton moqueur. Cet idiot a mélangé les gobelets et bu le contenu de celui qu'il réservait à mon père.

Fidelma commençait à perdre patience.

– Décidément, l'art de l'observation vous échappe, Augaire,

sinon vous auriez remarqué que j'ai vérifié le contenu des récipients. Ils contenaient tous deux du poison. Je suppose que peu importait au meurtrier que ce soit Talamnach ou Cúan qui meure, peut-être même espérerait-il que les deux trépasseraient.

Un lourd silence s'abattit sur la salle.

Fidelma s'adressa à Selbach.

– De quoi avez-vous parlé avec votre neveu ?

Selbach grimaça un sourire.

– Je l'ai averti qu'Illan lui opposerait ma candidature et je lui ai demandé s'il serait possible d'arriver à un compromis afin de préserver l'entente familiale. Cette proposition a provoqué son hilarité. Il avait confiance en lui et était persuadé de remporter la victoire haut la main.

– Et vous, Selbach, qu'espériez-vous exactement ? s'enquit Declan.

– Je ne me serais pas permis de briguer la fonction de *tánist* si je n'avais pas été assuré d'importants soutiens.

– Et maintenant vous êtes le seul postulant survivant, ricana Declan.

Selbach rougit.

– Encore des sous-entendus, cousin brehon. Pourquoi ne pas formuler franchement vos accusations ?

Declan s'avança.

– Vous rentrez de l'exil que vous vous étiez imposé parce que vous n'étiez pas d'accord avec la façon dont Cúan dirigeait cette contrée. Vous avez renoncé à toutes vos responsabilités dans ce clan et maintenant vous revenez pour saisir votre chance de vous rapprocher du pouvoir. La question est de savoir jusqu'où va votre ambition et quelles mesures vous seriez prêt à prendre pour la satisfaire.

Selbach était cramoisi et Illan le retint par le bras.

– Declan ! s'écria Fidelma, choquée par le comportement de son compagnon d'études. Ce n'est pas une façon de se conduire pour un brehon !

Declan se figea, puis il se détendit.

– Excuse-moi.

Il adressa un sourire sans chaleur à Fidelma.

– Je crains que la mort de mon cousin Talamnach, décédé sous mes yeux, n'ait affecté ma sérénité.

Fidelma hocha la tête.

– Voilà pourquoi j'estime qu'il vaudrait mieux que je conduise seule ces investigations. En tant que membre de cette famille, tu n'es pas suffisamment impartial dans ton jugement.

Declan pinça les lèvres et haussa les épaules.

– Sans doute as-tu raison.

Il se dirigea vers le siège qu'avait occupé Talamnach et s'y assit.

Fidelma s'adressa à Cúan.

– Avec votre permission, je pense qu'il serait maintenant préférable que vos guerriers enlèvent le corps de Talamnach.

Le chef donna des ordres. Dans la salle, les gens étaient de plus en plus nerveux.

– Selbach, reprit Fidelma, permettez-moi de vous poser une ou deux questions supplémentaires. Quelque chose m'intrigue. Il n'y a qu'un seul poste vacant et donc je ne comprends pas quel genre de compromis vous recherchiez avec Talamnach.

– Je lui ai suggéré que s'il se désistait en ma faveur je le choisirais plus tard comme héritier présomptif.

Des murmures s'élevèrent et le visage de Cúan exprima une violente colère.

– Espérais-tu mon départ précipité ? dit-il d'un ton menaçant. Tu es plus jeune que moi d'une année seulement et je suis en excellente santé. Quand t'imaginais-tu accéder au pouvoir si tu avais été élu *tánist* ?

Selbach ne se démonta point.

– L'âge n'a jamais empêché personne de présenter sa candidature, mon frère !

– C'est exact, lança Declan de son siège. Mais pareille déclaration va donner à penser à l'assemblée.

Contrariée, Fidelma fit face à Declan.

– Ne tirons pas de conclusions hâtives, contentons-nous de rassembler différents éléments afin de mieux cerner la vérité. Pour l'instant, je constate que Selbach s'est exprimé avec franchise alors qu'il aurait pu choisir de soustraire certains faits à notre connaissance. Qu'est-ce qui a amené Talamnach à quitter l'antichambre ? demanda-t-elle brusquement à Selbach.

– L'appel de la nature ! soupira Selbach. Ce qui n'a rien de très mystérieux. Cependant, ayant compris qu'il ne servirait à rien de chercher un compromis avec mon neveu, je suis sorti à mon tour. Il ne restait qu'Augaire, sa mère et notre cousin le brehon dans la pièce.

– Aviez-vous remarqué les gobelets d'hydromel ?

– Oh, oui ! Quand le serviteur, Muirecán, les a posés sur la table, le jeune Augaire en a aussitôt pris un.

Fidelma haussa les sourcils.

– Et il a bu ?

– Dieu merci, je m'en suis abstenu ! s'écria Augaire tandis que ses compagnons ricanaient. Je crois qu'avec votre talent pour l'observation vous aurez remarqué que je suis toujours en vie, *dálaigh*.

– Votre point de vue se discute, jeune homme, répliqua

Fidelma. Votre vie dérégulée semble se dissoudre dans la mollesse et les réflexions incongrues. Puisque vous paraissez convaincu que l'hydromel était déjà empoisonné quand le plateau a été posé sur la table, je serai ravie de partager votre science.

– Je l'ai juste supposé, grommela Augaire qui s'était empourpré.

Fidelma eut un sourire cynique.

– Donc, il ne s'agit que d'une hypothèse. Et pourquoi n'avez-vous rien bu quand vous avez pris le gobelet ?

– Je l'en ai empêché, dit Berrach en regardant au-delà de Fidelma, comme si elle était transparente.

– Pour quelle raison ?

– Elle est assez simple : ces gobelets étaient destinés à mon mari et à son *tánist* et puis...

– Oui ?

– Mon fils avait déjà consommé des boissons fortes avant de se joindre au *derbhfine*.

Augaire émit un sifflement de contrariété que Fidelma ignore.

– Je vous remercie, Berrach. Il est parfois difficile de reconnaître les fautes de ses enfants.

Augaire s'était levé avec trois garçons de son escorte et ils se dirigeaient maintenant vers la porte.

– Arrêtez ! s'écria Fidelma. Vous n'avez pas été autorisés à quitter les lieux.

Augaire lui jeta un regard moqueur par-dessus son épaule.

– Vous ne jouissez ici d'aucune autorité, femme de Cashel. Vous pouvez reprendre vos caquetages avec les autres, mais je suis un fils de chef qui agit comme bon lui semble. Aucune femme dissimulée derrière une robe de religieuse ne me donnera des ordres.

Et il poursuivit son chemin en faisant signe à ses compagnons de le suivre.

– Guerriers, arrêtez-les ! tonna la voix de Cúan.

Deux guerriers s'avancèrent pour leur barrer la route. Cúan tremblait de rage.

– Que mon propre fils me fasse honte de la sorte ! gronda-t-il. Toi et tes flagorneurs de cousins allez retourner à vos sièges. Il vous est interdit de bouger jusqu'à ce qu'on vous libère. Si tu t'étais tant soit peu concentré sur tes études, tu connaîtrais les pouvoirs d'un *dálaigh*, qui plus est sœur de ton roi. On ne défie pas un *dálaigh* à la légère. Ton ignorance ternit la réputation de notre famille et de notre clan. Cette démonstration de grossièreté et de stupidité confirme que tu ne seras jamais élu chef et que tu ne peux aspirer à aucune fonction. Tu es un bon à rien.

Plus personne n'osait respirer. Augaire et ses compagnons

allèrent s'asseoir, tête basse.

– Fidelma de Cashel, poursuivit le chef, acceptez mes excuses. Je sais cependant que cela ne suffira pas pour une insulte à votre fonction et nous sommes prêts à payer l'amende.

Fidelma hocha la tête d'un air grave.

– Augaire, levez-vous.

– Augaire ! hurla Cúan comme son fils hésitait à obéir.

Le jeune homme s'exécuta avec un regard torve.

– Sachez, jeune homme, qu'injurier une personne chargée de faire respecter la loi est considéré dans nos textes comme un délit, déclara Fidelma. Surtout quand vous l'apostrophiez dans l'exercice de ses fonctions et au cours d'investigations sur un meurtre. Dans des circonstances comme celles-ci, même un roi est tenu de m'accorder la préséance. Les *Bretha Nemed Déidenach* répertorient très précisément l'échelle des insultes et des amendes encourues. Dans votre cas, vous êtes tenu de payer le prix de l'honneur de la personne que vous avez outragée.

– Lady ! s'écria Berrach. Mon garçon ne possède pas cette somme. Vous êtes une princesse et un *dálaigh* de renom. Cela signifie que votre prix de l'honneur s'élève à au moins sept *cumals*, ce qui représente la valeur de vingt et une vaches laitières. Or la loi dit que si l'offenseur ne peut pas payer, il perd ses droits et sa liberté jusqu'à ce qu'il ait gagné suffisamment d'argent pour rembourser sa dette. Mon fils deviendra serviteur sans terre et sans honneur ! N'y a-t-il pas d'autre solution ?

Saisissant soudain l'ampleur de sa faute, Augaire avait blêmi.

Fidelma réfléchit.

– L'affront ne peut être ignoré, dit-elle enfin, car il est écrit dans la loi que le roi ou le chef qui tolère une insulte perdra lui-même son prix de l'honneur. Ce garçon a dépassé de trois ans l'âge du choix et, bien qu'immaturo ou stupide, il sait faire la distinction entre le bien et le mal. Cependant, il existe un moyen de réduire l'amende : des excuses sincères devant l'assistance.

– Il s'excusera, lady, assura Berrach en s'avançant vers Fidelma qui l'arrêta d'un geste de la main.

– Des regrets exprimés alors que le sang est encore bouillant et la colère latente ne sont pas valides. Augaire a été forcé de regagner sa place où il ronge son frein. Poussé par la menace qui pèse sur lui, il ne manquera pas de prononcer des paroles dont il ne pensera pas un seul mot. Je vous propose d'en reparler quand cette audience sera terminée. Qu'il réfléchisse à ses responsabilités, car les trois jeunes gens qui l'ont accompagné ne savaient pas ce qu'ils faisaient et l'ont suivi par loyauté mal placée. Voilà pourquoi Augaire assumera seul cette action regrettable. D'autres seront chargés de lui donner un cours

de droit pour qu'il comprenne comment fonctionne notre société. Puis nous nous reverrons demain à midi afin de l'écouter et de décider s'il a vraiment conscience de l'étendue de sa faute et s'il se repend sincèrement.

Cúan hocha la tête.

– Il en sera ainsi, Fidelma, et nous vous remercions de votre sagesse. Tu peux t'asseoir, Augaire, et maintenant je ne veux plus t'entendre, à moins que le *dálaigh* ne te pose une question. Auquel cas tu lui répondras avec le respect qui lui est dû.

Fidelma revint à l'assemblée.

– Je ne pense pas que nous allons vous retenir beaucoup plus longtemps. Les raisons de ce meurtre sont maintenant assez claires.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres et le brehon Declan hocha la tête.

– Nous sommes d'accord sur ce point, Fidelma. Une seule personne avait l'opportunité de commettre ce meurtre et d'en tirer un bénéfice.

Fidelma lui jeta un bref coup d'œil.

– Je veux bien, mais laquelle ? Muirecán, par exemple, avait l'opportunité.

– Je suis innocent ! gémit le vieux serviteur en vacillant.

– Ce pauvre homme n'a fait qu'apporter dans l'antichambre l'hydromel tiré d'une barrique, intervint Declan. Ce n'est qu'ensuite que l'assassin a empoisonné les gobelets à l'aide d'une fiole.

– Très bien. Examinons le mobile. Tu te rappelles ce que notre vieux maître le brehon Morann nous disait ? Dans de telles affaires, si on trouve le motif, alors le coupable n'est pas loin. Nous agissons stimulés par l'espoir ou la peur. Si nous écartons la peur, il nous reste l'espoir d'un gain quelconque. Lequel, dans l'affaire qui nous intéresse ?

Declan sourit.

– Tu évoques de vieux souvenirs, Fidelma. En l'occurrence, en se débarrassant de Talamnach le meurtrier s'assurait la fonction de *tánist*. Or nous avons ici une personne qui pensait bénéficier de la disparition de Talamnach. Il ne s'agit pas d'Augaire, car nous avons eu la démonstration qu'il n'aurait pas obtenu beaucoup plus de voix du *derbhfine* que ses trois cousins.

Selbach se leva.

– Inutile de poursuivre.

– Pourquoi cela ? demanda Fidelma.

– Parce que la logique de Declan est évidente. Il ne cesse de me désigner implicitement comme le coupable depuis l'ouverture des débats.

– Et vous reconnaissez les faits ?

– Devant Dieu je suis innocent !
– Mais vous admettez que vous aviez la motivation et l’opportunité ? lança Declan sur un ton triomphant.
– La motivation, sans doute, mais l’opportunité... dit Fidelma à mi-voix.

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

– Réfléchissez, poursuivit-elle quand elle fut sûre d’avoir l’attention de l’assistance. Quand Muirecán arrive avec son plateau, le brehon Declan, Talamnach, Selbach, Berrach et Augaire sont présents.

« D’après Muirecán, et nous le croyons, aucun poison n’a alors contaminé l’hydromel. Declan et Talamnach, qui discutent ensemble, s’aperçoivent qu’il est tard et que Cúan se fait attendre. Muirecán est envoyé dans les appartements de Cúan pour l’avertir que tout est prêt et les gobelets d’hydromel sont laissés sans surveillance. Augaire se saisit de l’un d’eux, mais Berrach l’empêche de boire. Augaire n’avait-il pas alors l’opportunité d’empoisonner le liquide ? Attendez !

Fidelma leva la main pour prévenir les protestations de Berrach.

– Je ne dis pas qu’il l’a fait, mais nous devons reconnaître que lui aussi avait une motivation. Contre l’avis de Declan, je pense que ce jeune homme est suffisamment arrogant pour ne pas s’être rendu compte qu’il avait peu de chances d’être appuyé par le *derbhfine*. Il aurait pu s’imaginer que, débarrassé de Talamnach, il regagnerait les faveurs de son père. Quand il prend un gobelet, il est empêché de boire et s’écarte de la table. Cela lui laissait cependant le temps d’empoisonner l’hydromel.

Chacun suivait son raisonnement avec attention.

– Pendant ce temps, Talamnach quitte Declan et va parler à Selbach qui lui fait une offre peu attrayante. Je suis persuadée que lorsque Selbach a proposé à Talamnach de le choisir comme *tánist* s’il parvenait au pouvoir, il a mis autre chose dans la balance.

Elle se tourna vers le frère du chef.

– C’est exact, admit Selbach. J’ai des propriétés dans les terres de Cornouailles que je lui ai proposées.

– Talamnach a méprisé vos avances, puis il est sorti de l’antichambre pour satisfaire un besoin naturel.

Selbach hocha la tête.

– Et à peine Talamnach s’était-il retiré que vous êtes venu ici ?

– Oui.

– Cela est confirmé par Berrach qui a suivi Selbach avec son fils.

Berrach acquiesça.

– Or nous avons tous été les témoins de l’arrivée de Selbach, Berrach et Augaire dans la grand-salle, poursuivit Fidelma. Quelqu’un

peut-il me donner une estimation du temps écoulé entre cet instant et l'apparition de Cúan, Talamnach et du serviteur chargé des boissons dans cette même salle ?

– Pas plus de dix minutes, répondit Illan de Cluain Mult.

– Or Cúan et Muirecán nous affirment que lorsqu'ils sont arrivés dans l'antichambre, Talamnach y était revenu. Il était là avec Declan, c'est bien cela ?

Cúan hocha la tête.

– Une personne est restée seule dans l'antichambre pendant un instant, dit Fidelma.

Declan bondit sur ses pieds.

– M'accuserais-tu ? Tu as oublié un détail : j'ai suivi Berrach et Augaire pour parler à Selbach et si Selbach ne le reconnaît pas, alors Illan sera mon témoin.

Illan de Cluain Mult semblait mal à l'aise.

– C'est exact, admit-il. Vous avez parlé à Selbach.

– Je peux en témoigner, je t'ai vu moi aussi, dit Fidelma.

Declan se détendit.

– Alors je suggère que nous mettions fin à ce petit jeu. Il n'y a qu'une seule personne qui pouvait tirer un bénéfice de la mort de Talamnach et j'exige que Selbach soit soumis à une fouille. Je suis certain qu'on trouvera sur lui la fiole contenant le poison.

– C'est un mensonge ! protesta Selbach.

Un vacarme sans précédent avait succédé à cet échange et Fidelma réclama le silence.

– Inutile de fouiller Selbach, intervint Fidelma. La fiole de poison, vidée de son contenu, se trouve dans la poche gauche de son justaucorps.

Aussitôt, Selbach plongeait la main dans sa poche et il pâlit.

– N'ai-je pas raison ? dit Fidelma.

Sans un mot, l'homme montra la fiole qu'il tenait dans la main.

– Guerriers, arrêtez-le ! hurla Declan d'un air triomphant.

– Non ! s'écria Fidelma. Arrêtez le brehon Declan, car c'est lui qui a glissé cette fiole dans la poche de Selbach !

Dans la grand-salle, on aurait entendu une mouche voler tandis que Declan demeurait pétrifié.

– Qu'est-ce que tu racontes, Fidelma ?

Son indignation sonnait faux.

– Verser du poison dans des gobelets ne prend pas longtemps. C'est toi qui as suggéré que Talamnach envoie le serviteur chez Cúan, ce qui laissait les boissons sans surveillance. Après le départ de Berrach et de son fils, tu as accompli le geste fatal et tu les as suivis. En somme, tu as saisi l'occasion qui se présentait. Puis tu as déclaré que tu désirais parler à Selbach.

– Je voulais lui demander s'il avait l'intention de maintenir sa candidature. Il te le confirmera.

– Pourquoi ne l'as-tu pas fait dans l'antichambre ? Pourquoi le lui as-tu demandé dans la salle, devant l'assemblée ? Tu t'es retourné et, ce faisant, tu as trébuché et adroitement glissé la fiole dans sa poche. Alors que nous étions en chemin pour la forteresse, ne m'as-tu pas déclaré, en te moquant, que Selbach portait des vêtements à la dernière mode romaine avec des poches ?

– Mais enfin où serait ma motivation ? protesta Declan. Je suis un brehon.

– Jamais un brehon n'a été exclu de la fonction de chef. Tu appartiens à ce *derbhfine* et pouvais prétendre à être élu héritier présomptif. De plus, tu es le cousin germain de Talamnach et d'Augaire. En réalité, tu espérais que Cúan et Talamnach mourraient tous les deux. Et puis tu as fait de ton mieux pour incriminer Selbach. S'il était soupçonné, il ne risquait pas d'être élu. Quant à Augaire, il n'a pas la stature d'un chef. En attendant de te débarrasser de tes rivaux, tu pouvais alors te déclarer *rechtaire*, intendant du clan. Je suis sûre que tu voulais éliminer Selbach avant de persuader Cúan de te désigner comme *tánist*.

Fidelma secoua la tête.

– Tu as bien failli me tromper moi aussi.

Cúan se leva et désigna à ses guerriers le brehon défait.

– Qu'est-ce qui vous a empêchée de tomber dans le piège ? demanda-t-il d'une voix blanche.

– L'agressivité de Declan à l'égard de Selbach. Aucun brehon digne de ce nom ne se serait montré aussi partial. Cependant, ce qui m'a vraiment mis la puce à l'oreille, c'est la mention par Declan de la fiole de poison. Comment savait-il qu'il était contenu dans une fiole ? Il y a mille et une façons de corrompre de l'hydromel. Et puis je l'avais vu trébucher sur Selbach et j'ai alors deviné le sens de la pantomime qui s'était déroulée sous mes yeux.

Fidelma suivit du regard les guerriers qui emmenaient Declan.

– Cette histoire m'attriste à plus d'un titre, conclut-elle. Car personne n'a d'obligations plus sacrées devant la loi que celui qui a revêtu la robe des brehons pour juger les autres selon la loi.

QUI A VOLÉ LE POISSON ?

Sœur Fidelma leva un regard étonné sur le moine qui venait de faire irruption dans le réfectoire où elle s'apprêtait, avec d'autres religieuses, à s'asseoir à une longue table en bois. L'abbé Laisran venait juste de demander le silence avant de dire le bénédicité.

Se rendant compte de l'émoi qu'avait causé son entrée fracassante, l'homme s'immobilisa, rouge et embarrassé, et se tordit les mains, sans doute en proie à une indécision paralysante. Le repas de ce soir-là revêtait une importance particulière car le monastère recevait le vénérable Salvian, un émissaire de Rome qui visitait l'abbaye de Durrow. Le patricien romain, qui avait pris place à la droite de l'abbé, ouvrit des yeux ronds devant cette bruyante interruption.

Le moine, parvenant enfin à surmonter son angoisse, se précipita vers la table principale où l'abbé Laisran le fixait d'un air irrité, pour lui chuchoter quelques mots. L'étonnement se peignit sur les traits de l'abbé. À son tour, il murmura à l'oreille de son intendant qui haussa les sourcils. Puis l'abbé se tourna vers le vénérable Salvian et lui parla avec excitation, ce qui, loin de rassurer l'envoyé de Rome, sembla ajouter à sa perplexité.

Enfin l'abbé se leva, descendit l'allée du réfectoire dans le sillage du religieux qui avait retardé le repas, et obliqua brusquement sur Fidelma.

– J'ai besoin de tes services, dit-il d'un ton sans réplique. Suis-moi.

Elle s'exécuta sans poser de questions et le trio sortit à grands pas de la salle.

Ils ne s'arrêtèrent que dans la cuisine, une pièce tout en longueur où plusieurs religieux aux manches retroussées et affublés de tabliers se tenaient immobiles et muets, ce qui ne manquait pas de surprendre en pareil lieu et à pareille heure.

Laisran se tourna vers l'homme qui les avait conduits jusque-là.

– Et maintenant, frère Dian, expliquez la situation à sœur Fidelma.

Frère Dian – le cuisinier en second – hocha la tête à plusieurs reprises avant de se lancer :

– Cet après-midi, frère Roilt, notre chef cuisinier, s'est rendu à la rivière pour pêcher un saumon afin d'honorer notre invité.

– Il en a d'ailleurs ferré un magnifique, intervint l'abbé. Et il s'apprêtait à l'accommoder selon une de ses meilleures recettes pour le vénérable Salvian. Ce poisson était destiné à lui montrer nos talents culinaires.

– Nous l'avons vidé, écaillé, et frère Roilt le faisait cuire pour qu'il soit servi après le bénédicité. Moi, j'étais chargé de préparer les légumes. Je les faisais frire de ce côté-ci pendant que frère Roilt apprêtait son saumon de l'autre. Puis le frère chargé de surveiller les servants m'a annoncé que tout le monde attendait. J'ai levé la tête vers frère Roilt, je pensais qu'il allait remettre le plat aux servants, mais il s'était absenté. Je me suis déplacé pour prendre le plat et... il avait disparu lui aussi !

L'abbé Laisran poussa un grognement.

– Le mets de choix que nous réservions à Salvian ! Volé ! Nous voilà bien.

– Pourquoi pensez-vous qu'il a été volé, cousin ?

– J'ai fouillé partout et interrogé les six frères ici présents qui travaillent avec moi, répondit Dian. Nous ne comprenons pas comment c'est possible, mais le poisson s'est volatilisé.

– Et frère Roilt, où est-il passé ? s'étonna Fidelma, irritée qu'on ne leur ait pas encore fourni cette information de première importance.

Il y eut un silence.

– Hélas, gémit frère Dian, lui aussi s'est évanoui dans la nature !

Fidelma en resta bouche bée.

– Il s'affairait au milieu de vous tous et l'instant d'après, plus personne ?

– Oui, ma sœur. Peut-être s'agit-il d'un tour de sorcellerie ?
Deus avertat !

Fidelma eut un reniflement de mépris.

– Sottises ! Il y a sûrement des raisons qui expliquent sa disparition.

Frère Dian ne semblait pas convaincu.

– Il a pris un tel soin de ce poisson, sachant qu'il serait servi à l'envoyé de Rome ! Il l'a péché lui-même dans la Feoir, un grand saumon plein de sagesse...

– Montrez-moi où vous l'avez vu pour la dernière fois avec sa prise.

Frère Dian la conduisit au fond de la cuisine, où une porte ouverte menait aux jardins de l'abbaye. Une table était placée entre une fenêtre, ouverte elle aussi, et un foyer où étaient suspendus un *bir*, une broche, et un *indeoin*, un gril.

– Frère Roilt cuisinait son poisson sur le gril, précisa le frère,

dont le visage était toujours aussi enflammé. Il l'avait badigeonné de miel et de sel.

Il désigna une grande assiette en bois.

– Et il voulait le poser sur ce plat.

Avisant une tache de graisse, Fidelma y mit un doigt et goûta.

– Il a eu le temps de le poser sur le plat, le corrigea-t-elle.

Elle baissa les yeux sur des éclaboussures maculant le plancher de chêne et s'agenouilla.

– Quelqu'un aurait-il saigné un animal ?

Frère Dian secoua la tête avec indignation.

– Dans cette partie de la cuisine, on n'accommode que le poisson. La viande, c'est de l'autre côté. Ainsi, les deux saveurs ne se mêlent jamais.

Fidelma tendit un doigt rouge de sang en direction de l'abbé Laisran :

– Dans ce cas, je suppose que frère Roilt s'est coupé, ce qui pourrait expliquer son absence.

– Hum. Le sang ayant coulé sur le poisson, peut-être a-t-il estimé qu'il était gâché et qu'il valait mieux ne pas le servir ?

Fidelma sourit à l'abbé.

– Excellente déduction, Laisran. Nous ferons de vous un *dálaigh* très acceptable.

– Tu crois vraiment que j'ai raison ?

– Non. Frère Roilt ne se serait jamais absenté sans prévenir ses compagnons et leur demander de préparer un autre mets. Et il serait vite revenu. Regardez cette traînée sur le sol.

Fidelma la suivit jusqu'à une petite porte près de celle ouverte sur le jardin.

– Où cela mène-t-il ?

– À une réserve pour la farine, l'orge et autres céréales, dit frère Dian. Personne ne peut se cacher là-dedans.

Fidelma ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Au-delà des sacs de grain, il y avait de grandes armoires. Suivant la piste sanglante, elle s'y dirigea et ouvrit l'armoire centrale.

Le corps d'un vieux moine tomba d'un bloc, arrachant un cri d'horreur à ceux qui l'entouraient. Un couteau de boucher était planté dans sa cage thoracique.

– Je suppose qu'il s'agit de frère Roilt ? demanda Fidelma d'un ton glacial.

– *Quod avertat Deus !* murmura l'abbé. Quels monstres sommes-nous pour tuer un cuisinier afin de lui voler un poisson ?

Un moine se mit à sangloter.

– Emmenez frère Enda et donnez-lui un verre d'eau, ordonna l'abbé à un moine qui tentait de reconforter son compagnon.

Puis il se tourna vers Fidelma.

– La mort violente est souvent un spectacle éprouvant pour les jeunes gens.

– Je crois savoir qui a commis cet acte barbare, déclara l'un d'eux qui portait le tablier blanc d'un boulanger par-dessus sa robe. C'est sûrement un de ces vagabonds qui campaient près de la rivière ce matin.

Il avait utilisé le terme de *daer-fuidhir*, une catégorie de la population réduite à la misère et dont on utilisait les services en traitant ses membres plus ou moins comme des esclaves. Il s'agissait de criminels ou de prisonniers de guerre qui avaient perdu leurs droits civiques. Ils se louaient à qui voulait bien d'eux en échange d'un toit et de nourriture.

– Nous nous vengerons de cette bande de mécréants ! s'écria l'abbé Laisran.

– Ce ne sera pas nécessaire, soupira Fidelma. J'ai le sentiment que vous ne trouverez pas votre voleur parmi eux.

Tous se figèrent.

– Laisran, vous devez retourner auprès de votre invité. Par quoi allez-vous remplacer le saumon ?

L'abbé consulta frère Dian du regard.

– Nous pouvons servir de la venaison, père abbé.

– Bien, déclara Fidelma. L'abbé va donc présider le repas pendant que je mène ici mes investigations.

Fidelma semblait confiante et déterminée et l'abbé rejoignit l'envoyé de Rome après avoir demandé à frère Dian d'obéir aux instructions du *dálaigh*.

Fidelma examina la table près de la fenêtre, où était posé le plat en bois avec de la graisse figée. Puis elle leva les yeux sur le petit jardin clos où la communauté cultivait des simples.

Si on se fiait aux traces de sang, il était évident que frère Roilt se tenait près de cette table quand il avait été poignardé. Il n'avait pas pu marcher tout seul jusqu'au placard : l'assassin l'avait tiré par les poignets alors qu'il était sur le dos. Traîné sur le ventre, il aurait laissé des taches de sang plus importantes. L'opération n'avait pas dû être très difficile car frère Roilt était frêle et âgé, il n'avait rien d'un cuisinier replet et bon vivant. Mais comment se faisait-il que personne n'ait rien vu ?

Elle se retourna.

Les moines étaient occupés à tendre les plats aux servants qui s'empresaient de les porter jusqu'aux tables du réfectoire.

Ils étaient six à travailler dans cette pièce... elle vit qu'elle avait la forme d'un L. Sous un certain angle, frère Roilt n'était pas visible. De plus, la cuisine était assez large pour être coupée dans le

sens de la longueur par un four et divers meubles en bois qui faisaient écran. Même si le meurtre avait été accompli sans un bruit, par quel mystère personne n'avait-il vu l'assassin porter le coup fatal et faire disparaître le corps dans la réserve ?

Elle revint au plat. Qui avait volé le poisson ? Pourquoi tuer dans le seul but de subtiliser un saumon ? Même un travailleur itinérant n'aurait pas osé se lancer dans une entreprise aussi risquée.

Franchissant la porte ouverte, elle alla dans le jardin. Il ne faisait pas plus de cinq toises sur cinq et était entouré d'un haut mur percé d'une porte en bois juste en face de la cuisine. Elle emprunta l'allée pavée et constata que cette porte comportait un verrou intérieur, donc on ne pouvait accéder au jardin de l'extérieur.

Elle fit demi-tour et remarqua près de la porte une bêche et des outils de jardinage, ainsi qu'une assiette sur le sol.

Alors qu'elle se tenait près de la table au plat en bois, elle fut interrompue dans ses réflexions par frère Dian.

– La communauté a été servie, ma sœur. Et maintenant, que faisons-nous ?

– J'aimerais parler à ceux qui travaillaient à la cuisine.

Frère Dian fit signe aux moines de s'avancer.

– Il y avait moi et les frères Gebhus, Manchán, Torolb, Enda et Cett, dit-il en les désignant un par un.

Ils se tenaient là comme des petits garçons qui auraient fait une bêtise et auraient été convoqués devant leur supérieur. Frère Enda, celui qui avait été pris de sanglots irrépressibles, avait les yeux rouges et l'air absent.

– Je veux que vous regagniez les places que vous occupiez quand la disparition de frère Roilt a été signalée.

Frère Dian fronça les sourcils.

– À dire vrai, ma sœur, j'ai d'abord remarqué la disparition du poisson. Frère Gebhus m'assistait dans la préparation des légumes.

– Rejoignez votre poste.

Frère Dian se rendit du côté opposé au jardin, frère Gebhus sur les talons. Ils étaient à la jonction des deux barres du L, cachés par les meubles. Fidelma se tenait là où la victime avait travaillé, hors du champ de vision du cuisinier en second et de son assistant.

– Et maintenant, Dian, parcourez la distance que vous avez franchie pour vérifier si le poisson était prêt.

Frère Dian contourna un meuble, hésita à dessein, et s'avança vers elle.

– Pourquoi vous êtes-vous arrêté ?

– Le servant qui devait emporter le poisson venait d'entrer. Il m'a annoncé qu'on allait dire le bénédicité, je me suis retourné, j'ai constaté que frère Roilt n'était pas à son poste, je suis allé voir, et...

plus de saumon.

– Combien y a-t-il d'accès à la cuisine ?

– Trois. Celui du jardin, celui du réfectoire et celui qui conduit au local où les servants préparent les plateaux et les assiettes.

– Donc une personne quittant la cuisine est obligée de se rendre directement dans le réfectoire ou dans ce vestibule.

– Auquel cas on l'aurait vue. La seule façon de s'éclipser sans se faire remarquer est de passer par le jardin. Voilà pourquoi je pense que les mendiants itinérants...

Fidelma leva la main.

– Le jardin est entouré de hauts murs et l'unique porte est verrouillée de l'intérieur.

Frère Dian pinça les lèvres.

– Grâce à moi. Je me suis tout de suite précipité dans le jardin dans l'éventualité où le coupable s'y trouverait encore.

– Et la porte était ouverte ?

– Oui. Ce qui est très inhabituel. D'ailleurs, quand nous sommes arrivés pour préparer le repas, elle était fermée ! Voilà pourquoi j'ai poussé le verrou, afin de m'assurer que personne d'autre ne la franchirait.

– Je vous remercie pour cette précieuse information qui m'a épargné une conclusion erronée.

Elle se tourna vers les autres.

– Et maintenant, reprenez les positions que vous occupiez.

Frère Enda et frère Cett se dirigèrent vers la petite barre du L, à l'autre bout de la pièce, d'où ils n'avaient aucune visibilité.

Fidelma les rejoignit.

– Depuis combien de temps vous teniez-vous là ?

Ce fut frère Cett qui répondit, car son compagnon était encore trop bouleversé pour parler.

– Nous préparions la salade de fruits, ce qui a pris la plus grande partie de notre temps.

– Quand avez-vous vu frère Roilt pour la dernière fois ?

– Quand nous sommes arrivés dans la cuisine pour qu'il nous assigne une tâche précise.

– Restez où vous êtes. Vous autres, allez prendre vos places tandis que je retourne à la mienne.

Frère Gebhus, qui se tenait près du poste initial de frère Dian, n'était pas visible. Frère Torolb, non loin de Cett et Enda, s'était arrêté devant des broches et frère Manchán devant la table du centre et les fours en argile où il avait préparé le pain.

Fidelma les étudia avec attention, imaginant la scène. Si Torolb et Manchán regardaient en direction de Roilt, ils l'entrapercevaient à travers un certain nombre d'obstacles. Penché sur les broches, Torolb

faisait face à un mur, et, s'il s'orientait vers le jardin, les pots et les casseroles en métal pendant d'une poutre basse au-dessus d'une table ne lui permettaient de discerner que l'abdomen du chef cuisinier.

Fidelma alla d'un moine à l'autre, elle scruta, mesura, et finit par pousser un soupir d'exaspération.

S'ils étaient tous absorbés par leur tâche, il était possible que quelqu'un arrivant du jardin poignarde Roilt, traîne son corps jusqu'à la réserve et vole le poisson. Pourtant, elle avait acquis la certitude que le meurtrier ne venait pas de l'extérieur. Cela n'aurait eu aucun sens de tuer Roilt pour un poisson. Le plat était posé près de la fenêtre. Il suffisait à un intrus affamé d'attendre un moment de distraction de Roilt pour se pencher par la fenêtre et emporter son butin. Nul besoin de prendre des risques inutiles. Et puis, il y avait l'issue extérieure.

– Je vais m'entretenir avec vous individuellement en commençant par frère Dian, annonça-t-elle. Les autres peuvent se remettre au travail.

À l'exception de Dian, tous obéirent de mauvaise grâce et se dispersèrent de nouveau.

– Depuis combien de temps étiez-vous assistant du chef cuisinier ? demanda Fidelma à Dian.

– Cinq ans.

– Et Roilt, depuis combien de temps exerçait-il ici ?

– À quoi bon toutes ces questions ? Pourquoi n'allez-vous pas interroger les *daer-fuidhir* ?

Il croisa le regard inflexible du *dálaigh*.

– Roilt était ici depuis plus longtemps que moi, grommela-t-il, voilà pourquoi il occupait le poste de chef cuisinier.

– Vous vous entendiez bien avec lui ?

– Non, et les autres non plus. C'était un hypocrite.

Il rougit et se signa.

– *De mortuis nil nisi bonum*, grommela-t-il. On ne doit pas dire du mal des morts.

– *Vincit omnia veritas*, rétorqua Fidelma. La vérité conquiert toute chose... et je n'apprécie guère les fausses louanges.

Frère Dian jeta un coup d'œil autour de lui.

– Très bien. Il est de notoriété publique que Roilt appréciait la compagnie des jeunes gens... et de préférence des novices.

– Certains le haïssaient-ils à cause de cela ?

Dian hocha la tête.

– Oui, car il abusait de personnes vulnérables.

– Vous voulez dire qu'il s'imposait à elles contre leur volonté ?

Dian haussa les épaules d'un air réprobateur.

– Roilt a-t-il entretenu des relations avec quelqu'un ici ?

Dian cligna des paupières.

– Vous vous éloignez du vol du poisson, ma sœur !

– Le poisson est secondaire, je suis ici pour découvrir qui a tué frère Roilt, répliqua Fidelma d'un ton sec. Faites venir Enda.

Frère Dian fila sans demander son reste et, un instant plus tard, Fidelma s'entretenait avec Enda.

– Vous vous sentez mieux ? lui demanda-t-elle.

– Hum. Ç'a été un choc, vous savez...

– Naturellement. Vous étiez proche de frère Roilt ?

L'autre rougit et pinça les lèvres.

– Entreteniez-vous des relations particulières avec lui ?

– Non.

– Il vous préférait quelqu'un de plus jeune ?

– Qu'allez-vous chercher ? Il était le seul à me témoigner un peu d'affection dans cette abbaye. Pourquoi voulez-vous que je médise de lui ?

– Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à découvrir le coupable.

– Mais... je croyais que Roilt avait été tué pour le poisson ?

– Avait-il un amant ? poursuivit Fidelma sans s'émouvoir.

– Eh bien... je crois qu'il s'était récemment entiché d'un novice.

– Quand a-t-il mis un terme à votre relation ?

– Il y a six mois.

– Étiez-vous jaloux ?

– Non, plutôt triste.

Soudain, il ouvrit de grands yeux.

– Vous pensez que... que je l'ai tué ?

Sa voix s'était élevée dans les aigus et les autres se tournèrent dans sa direction.

– L'avez-vous tué ?

– Non, quelle horreur !

– Et frère Cett ? Il a votre âge. A-t-il eu des relations avec vous ou avec frère Roilt ?

Enda eut un rire sans joie.

– Frère Cett aime trop les femmes.

– Aucune animosité ne vous oppose ?

– Aucune. Nous sommes amis.

– On m'a dit que frère Roilt n'était pas très apprécié. Peut-être à cause de ses mœurs ? Souvent, les gens sont effrayés par ce qu'ils ne comprennent pas.

– Je m'en tiendrai à ce que je considère comme certain.

– C'est tout ce qu'on demande aux innocents, dit Fidelma avec un petit sourire. Envoyez-moi frère Torolb.

Torolb, un peu plus âgé que Cett et Enda, avait une vingtaine d'années et un physique ordinaire. Il dégageait cependant une vitalité et une détermination à l'opposé de tout comportement déloyal ou excentrique. Il portait un petit tablier en cuir sur son habit de moine.

– Vous êtes chargé des plats de viande ?

L'autre acquiesça d'un air méfiant.

– Depuis combien de temps travaillez-vous à la cuisine ?

– Depuis que je suis arrivé à l'abbaye, à l'âge du choix.

– Il y a donc trois ou quatre ans ?

– Quatre.

– Vous avez tout appris ici ?

– Non, j'ai été élevé dans une ferme où on m'a enseigné à dépecer les bêtes et à les apprêter. Et c'est moi qui ai demandé à travailler à la cuisine.

– Vous avez du sang sur votre tablier, fit observer Fidelma.

Le jeune homme se mit à rire.

– Difficile de découper de la viande sans s'éclabousser.

– Bien sûr. Quelles étaient vos relations avec frère Roilt ?

Une ombre passa sur le visage de Torolb.

– Je le connaissais, c'est tout.

– Vous ne l'aimiez pas ?

– Pourquoi cette question ?

– Vous étiez tenu d'exécuter ses ordres, il arrive que cela crée des dissensions, et puis un homme âgé cherche parfois à influencer les plus jeunes.

– Roilt ne pouvait exercer d'influence que sur des naïfs comme Enda. Les autres le méprisaient.

– Les autres comme vous-même ?

– Je ne le nie pas. Je respecte la loi.

Fidelma fronça les sourcils.

– Quelle loi ?

– « L'homme qui couche avec un homme comme on couche avec une femme : c'est une abomination qu'ils ont tous deux commise, ils devront mourir, leur sang retombera sur eux^[6]. » C'est ce qui est écrit dans le Lévitique.

Fidelma étudia le boucher avec attention.

– Et vous y croyez ?

– Aux Saintes Ecritures ? ironisa Torolb.

– Iriez-vous jusqu'à appliquer leurs préceptes ?

Il plissa les paupières.

– Il nous est interdit de juger et de tuer par nous-mêmes. Mais si ceux qui disposent de l'autorité avaient déclaré que Roilt devait être mis à mort, je n'aurais pas levé le petit doigt pour les empêcher d'appliquer la sentence.

Fidelma marqua une pause.

– Quand vous êtes arrivé ici, Roilt vous a-t-il fait des avances ?

– Comment osez-vous...

– Vous vous oubliez, frère Torolb ! Vous parlez à une avocate des lois des Fénéchus qui mène des investigations et vous êtes dans l'obligation de me répondre.

– Dans votre effort désespéré pour démasquer le coupable, vous oubliez une chose.

– Laquelle ?

– Le poisson. Si j'avais été l'instrument de Dieu pour punir Roilt, quelles raisons aurais-je eues de voler un malheureux poisson ? Si vous désirez fouiller mon coffre personnel, je n'y vois aucun inconvénient.

Fidelma le considéra d'un regard froid.

– Ce sera inutile. Envoyez-moi frère Manchán.

Torolb tourna les talons, faisant de son mieux pour maîtriser sa colère.

Frère Manchán s'avança, le sourire aux lèvres. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années plutôt enveloppé et si frais et rose qu'on aurait juré qu'il sortait de son bain.

– Vous êtes bien le boulanger de cette abbaye ? lui demanda Fidelma sans autre préambule.

Manchán portait un tablier blanc d'une propreté immaculée et sa robe était saupoudrée de farine.

– Oui, depuis deux ans, et j'ai été l'assistant boulanger de ce pauvre frère Tomaltach jusqu'à sa mort.

– Donc vous êtes arrivé ici comme novice il y a cinq ans ?

– C'est exact.

– Vous connaissiez bien frère Roilt ?

– Oui, dans la mesure où il était le chef cuisinier. Pauvre frère Roilt !

– Pourquoi le plaignez-vous ?

– Il a connu une mort tragique. La mort, qui revêt de multiples atours, l'a fauché de la plus horrible manière.

Le jeune homme se signa en frissonnant.

– Tout décès prématuré est bien triste, acquiesça Fidelma. Pourtant, certains ici n'éprouvent guère de chagrin.

Manchán jeta un coup d'œil en direction de frère Dian.

– Je dirais même plus : certains s'en félicitent.

– Ah bon ?

– L'ambition, ma sœur.

– Dois-je comprendre que frère Dian convoitait la charge de chef cuisinier ?

– N'est-ce pas naturel pour un second de vouloir passer

premier ?

– En vérité, je ne pensais pas à l'ambition.

Le jeune homme fit la grimace.

– Je suppose que vous vous référez aux inclinations sexuelles de frère Roilt ?

– Oui. Que vous inspiraient-elles ?

– À chacun ses goûts. *Quod cibis est aliis, aliis est venenum*. Les uns prennent pour du poison ce qui est nourriture pour les autres.

– Voilà une opinion très louable, mais tout le monde n'est pas de votre avis.

– Vous pensez à Torolb ? Mieux vaut ne pas lui prêter trop d'attention. Son côté intraitable n'est peut-être qu'une façon de masquer ses propres inclinations.

– Un homme qui sait manier un couteau et dépecer des animaux peut être tenté d'assassiner un être humain.

Frère Manchán réfléchit.

– Vous êtes sûre que Roilt a été tué par l'un d'entre nous ? S'ils avaient très faim, ces itinérants ont pu être tentés par le poisson, non ? Je vous rappelle que la porte du jardin était ouverte.

– Vous n'avez aucune autre explication ?

Manchán se frotta le menton d'un air songeur.

– Tout est possible. Certains d'entre nous n'aimaient pas beaucoup Roilt, mais je pense que vous faites fausse route en ce qui concerne Torolb. Frère Dian convoitait la position de Roilt et le détestait parce qu'il s'estimait meilleur cuisinier que lui.

Fidelma sourit.

– Oui, mais Dian se trouvait de l'autre côté de la cuisine. Pour rejoindre Roilt pendant qu'il préparait le saumon, il aurait dû la remonter sur toute sa longueur. Vous ou Torolb n'auriez pas manqué de le voir et frère Gebhus, qui travaillait près de lui, aurait remarqué son absence.

– Il est passé près de moi quand il est allé voir si le saumon était prêt.

Fidelma fronça les sourcils.

– Quand vous l'avez vu passer...

– Je pétrissais la pâte.

– Et il s'est écoulé beaucoup de temps entre cet instant et celui où il a annoncé la disparition de Roilt ?

Frère Manchán réfléchit.

– Il m'a frôlé... et un peu plus tard, j'ai entendu une porte claquer. Le bruit m'a fait relever la tête et je suis allé à l'autre extrémité de la pièce. Là, j'ai aperçu frère Dian, debout près de la porte. Il était tout rouge, comme s'il avait fourni un gros effort. Je lui ai demandé s'il se sentait bien et c'est alors qu'il a déclaré que le

poisson avait disparu, de même que frère Roilt.

Cette histoire laissa Fidelma pensive.

– Je vous remercie, frère Manchán.

Puis elle se dirigea vers frère Gebhus et l'entraîna loin de Dian qui s'assurait que la salade de fruits était correctement distribuée aux servants.

– Je ne sais rien, ma sœur, dit aussitôt le jeune homme qui paraissait nerveux.

Fidelma désigna un feu qui flambait sous un chaudron.

– Accepteriez-vous de mettre votre main dans les flammes, frère Gebhus ?

– Bien sûr que non ! répondit l'autre d'un air scandalisé. Je n'ai pas envie de me brûler !

– Donc vous savez que le feu brûle, Gebhus, dit Fidelma d'un ton acide.

Le moine la fixa sans broncher.

– Et maintenant, réfléchissez bien avant de répondre à mes questions. Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

– Deux ans.

– Vous assistez frère Dian ?

– Oui.

– Vos relations avec frère Roilt, comment les qualifieriez-vous ?

– Je... j'essayais de l'éviter. Je me tenais à distance parce que...

– Il vous avait entrepris d'une façon qui vous avait déplu ?

Le jeune homme poussa un profond soupir.

– Dès mon arrivée, je lui ai expliqué que nous ne partagions pas les mêmes goûts.

– Vous vous teniez ici quand Dian est allé chercher Roilt ?

– Quand il est allé chercher le poisson, la corrigea Gebhus. Un servant venait d'annoncer que l'abbé s'apprêtait à dire le bénédicité. Frère Dian s'est retourné et a regardé du côté où frère Roilt accommodait le saumon destiné à l'invité d'honneur. Comme il ne le voyait pas, il s'est déplacé.

– Et vous, vous êtes resté ici ?

– Dès l'instant où j'ai mis les pieds dans la cuisine.

– Dian ne vous a pas quitté ?

– Si, une fois pour discuter du repas avec frère Roilt avant que nous nous mettions au travail et une ou deux fois pour aller le consulter, ainsi que d'autres cuisiniers.

La porte du réfectoire s'ouvrit et l'abbé Laisran apparut, le visage grave.

– Des nouvelles, Fidelma ?

Elle lui adressa un sourire espiègle.

– Vous arrivez juste à temps, père abbé.

Sur ces paroles mystérieuses, elle se tourna vers les autres et leur demanda de se réunir autour d'elle. Ils lui obéirent aussitôt, le regard interrogateur.

Ce fut frère Dian qui posa la question qui était sur toutes les lèvres.

– Savez-vous qui a assassiné frère Roilt ?

Fidelma hocha la tête.

– Frère Manchán, vous voulez bien ôter votre tablier ?

Le jeune moine blêmit et recula, mais frère Torolb l'attrapa et lui arracha le tablier.

La robe de frère Manchán était éclaboussée de sang.

L'abbé Laisran ouvrit des yeux effarés.

– Mais pourquoi Manchán aurait-il tué Roilt ?

– Des raisons vieilles comme le monde : la jalousie, l'amour qui a viré à la haine, une rage immature et incontrôlable parce qu'il avait été rejeté. Manchán était l'amant de Roilt jusqu'à ce que ce dernier s'intéresse à un novice entré récemment dans la congrégation. Je suppose que Roilt s'est débarrassé de Manchán sans le moindre égard et Manchán l'a poignardé.

Le moine reconnut son crime sans opposer de résistance.

– Comment as-tu découvert le nom du coupable ? s'enquit Laisran.

– Frère Manchán déployait un peu trop d'ardeur pour pointer du doigt ses compagnons et surtout frère Dian.

– Il y a bien eu autre chose qui vous a mise sur la voie ? s'exclama frère Dian.

– Bien sûr. Tout d'abord, frère Manchán était le mieux placé pour tuer Roilt et, alors que tout le monde s'affairait, il a saisi l'occasion. Il s'est avancé et a frappé avec une telle précision que Roilt n'a pas crié, puis il a tiré son corps dans la réserve. Ensuite il s'est rendu dans le jardin, a déverrouillé la porte : il m'a déclaré qu'elle était ouverte. Sauf qu'entre-temps Dian était passé par là et l'avait refermée presque aussitôt. Comment Manchán savait-il qu'elle avait été ouverte ?

– Et il aura pris le poisson pour nous lancer sur une fausse piste ? suggéra frère Dian.

– Non, il n'en aurait pas eu le temps. Le saumon a été subtilisé par quelqu'un d'autre, alors que Roilt n'était plus là pour empêcher le larcin.

– Une minute, l'interrompt Laisran. Je n'ai toujours pas compris comment tu en étais venue à soupçonner Manchán. Ton explication me laisse dubitatif.

– Je reconnais bien là votre esprit aiguisé, cher cousin. Pour

tout vous avouer, ce qui m'a définitivement convaincue, ce sont ses vêtements.

– Explique-toi.

– Manchán a voulu nous faire croire qu'il était occupé à faire le pain, or il avait de la farine sur sa robe mais pas sur son tablier, fraîchement lavé : donc il s'était changé dans la réserve pour dissimuler le sang, tellement abondant qu'il avait traversé le tissu jusqu'à son habit. Sa référence à la porte du jardin a fini de me conforter dans mes soupçons. Maintenant vous avez la preuve que mes déductions étaient exactes, ajouta-t-elle avec un geste éloquent en direction du coupable.

L'abbé Laisran hocha la tête d'un air pensif, avant de la fixer d'un air ahuri.

– Et le poisson ? Qui a volé le poisson ?

Fidelma se dirigea vers la porte donnant sur le jardin et pointa du doigt l'assiette vide près du seuil.

– D'habitude, ce genre de récipient contient du lait. Donc je suppose que vous avez un chat que vous nourrissez régulièrement ?

Frère Dian poussa un cri étouffé et Fidelma lui sourit.

– Allez fouiller le jardin : vous y découvrirez les restes du saumon, et votre chat roulé en boule dans un coin après avoir dévoré un des repas les plus succulents de son existence. Le poisson ? Mais c'est le chat qui l'a volé !

AU LOUP !

– Ce sera tout pour les requêtes et les attestations ? demanda Fidelma qui croyait ne jamais voir la fin de la matinée.

Elle était *dálaigh* ou avocate des cours de justice des cinq royaumes d'Éireann et avait été élevée au rang d'*anruth*, l'avant-dernier par ordre d'importance accordé par les collèges séculiers et ecclésiastiques d'Irlande. Le chef brehon du royaume de Muman où régnait le roi Colgú, frère de Fidelma, faisait souvent appel à cette dernière pour régler les litiges mineurs aux quatre coins du royaume, là où ne siégeait pas de brehon permanent. Quant aux doléances en droit civil ou pénal dont elle estimait qu'elles dépassaient ses compétences, elle les adressait à un brehon plus expérimenté.

Fidelma venait de passer la nuit dans la partie du royaume qu'elle appréciait le moins : un territoire que se disputaient les princes des Uí Fidgente et ceux des Eóghanacht Áine, apparentés à sa propre famille. Il n'en demeurait pas moins que cette région était magnifique avec sa grande plaine verdoyante, entourée de collines, qui s'étirait vers le nord jusqu'à la mer.

Cromadh, la ville principale, avait été construite à l'intersection de la Maigue et de son affluent la Camoge, là où la Maigue décrivait une large courbe. Cromadh, le « gué tordu », s'adossait à la forêt d'Eóghan. Une des éminences boisées de l'arrière-pays était surmontée par la forteresse du chef, Díomsach le Fier. Le nom de cet homme ne lui avait pas été accordé à la légère car il était conscient de son lignage qui le rattachait aux Eóghanacht de Cashel, la famille régnante de Muman. Les Eóghanacht Áine formaient une des sept branches des Eóghanacht : les Cashel étaient la branche aînée et les Áine venaient juste derrière eux. Les Áine avaient la réputation de se montrer arrogants et d'affirmer un peu trop leur autorité.

Malheureusement pour Díomsach, cette vallée fertile était convoitée par les Uí Fidgente, qui s'étaient à plusieurs reprises rebellés contre Cashel et avaient même fait valoir des prétentions au trône. Les revendications permanentes des Uí Fidgente sur Cromadh ne rendaient pas la tâche facile aux *dálaighs* et encore moins à Fidelma, princesse de Cashel. Chaque fois qu'elle devait présider un procès, le chef local des Uí Fidgente exigeait d'y assister lui aussi. Cette faveur lui était accordée de mauvaise grâce.

Ce matin-là, elle avait expédié un certain nombre de plaintes

mineures. Elle jeta un coup d'œil à Díomsach, chef des Tuatha Cromadh, qui siégeait à sa droite dans la grand-salle. Puis elle se tourna vers Conrí, le chef local des Uí Fidgente.

– Ce sera tout pour les requêtes et les attestations ? répéta-t-elle d'une voix forte.

– Je ne vois plus de plaignants, répondit Conrí d'un air d'ennui.

Frère Colla, le scribe qui consignait les débats, toussota en fixant Fidelma.

– Oui, frère Colla ?

– Il reste une personne qui demande audience.

– Qu'elle entre !

– Eh bien... elle en est empêchée par Fallach.

Díomsach fronça les sourcils.

– Le chef de mes guerriers a certainement de bonnes raisons d'agir ainsi, lança-t-il avec autorité. De qui s'agit-il ?

– Du fermier Febrat, seigneur.

À la grande surprise de Fidelma, Díomsach éclata de rire.

– Febrat le Demeuré ? Oublions-le et allons nous préparer pour les réjouissances.

Il allait se lever quand Fidelma le retint.

– C'est à moi de clore les audiences, Díomsach. J'aimerais en savoir davantage sur ce Febrat et aussi qu'on m'explique pourquoi il ne serait pas autorisé à déposer une réclamation devant cette cour.

Gêné, Díomsach se renversa dans son fauteuil.

– Cet homme est fou.

Fidelma eut un sourire cynique.

– A-t-il été jugé irresponsable devant la loi ?

Le chef secoua la tête à contrecœur.

– Moi aussi, cette histoire m'intrigue, dit Conrí des Uí Fidgente, ravi de contrarier son ennemi héréditaire.

Díomsach poussa un soupir d'exaspération.

– Febrat n'a pas été déclaré fou, mais il est de notoriété publique qu'il n'a pas toute sa tête. Il possède une ferme de l'autre côté de la rivière, sur mon territoire, à la limite des terres de mon bon ami Conrí.

Díomsach s'inclina en direction du chef des Uí Fidgente en un geste ironique.

– Je connais cet endroit, répliqua Conrí avec un sourire poli.

– Très bien. Deux fois au cours des deux semaines qui viennent de s'écouler, cet homme est venu à ma forteresse pour se plaindre que les Uí Fidgente avaient attaqué sa ferme.

Le sourire de Conrí s'effaça.

– C'est un mensonge ! s'écria-t-il.

– Pour commencer, nous n'avons pas été autrement surpris,

poursuivit Díomsach en affichant une mine sévère. Les Uí Fidgente ne sont pas des voisins totalement fiables...

Conrí se souleva de son siège en portant la main à une épée absente, car il était formellement interdit d'être armé dans une salle de banquet ou une cour de brehons.

– Restez assis, Conrí, et calmez-vous, le morigéna Fidelma. Díomsach, avez-vous mené des investigations sur la plainte de Febrat ?

– Bien sûr. Fallach s'est déplacé avec quelques guerriers et il n'a rien trouvé. Pas de pré piétiné par des chevaux, aucun mouton manquant à l'appel et les chiens n'ont pas aboyé plus que de coutume. Fallach a interrogé quelques personnes dont Cara, la femme de Febrat, et elle nous a assuré que son époux avait des visions.

– Donc ces attaques n'ont jamais eu lieu ?

– Bien sûr que non ! s'exclama Conrí. Mes hommes ne se livreraient pas à de tels agissements sans m'en informer. Et ils connaissent la punition qui les attend s'ils s'avisent d'enfreindre la loi. Ce Febrat boit trop.

Díomsach acquiesça.

– En cela nous sommes d'accord. Et figurez-vous que, deux jours plus tard, Febrat est revenu me conter la même histoire. Il m'a donné le nom de son voisin, m'assurant que c'était lui qui menait les assauts. Je suis donc rendu sur place avec Fallach et quelques guerriers, et une fois de plus cela n'a rien donné.

– Vous avez interrogé l'homme que Febrat accusait de le persécuter ?

– Je l'ai fait. Ce fermier, du nom de Faramund, était horrifié par les accusations dont il faisait l'objet. Et, ne trouvant rien à lui reprocher, nous en sommes restés là.

– Et la femme de Febrat ? Cara, c'est bien cela ?

– Elle a réaffirmé que son mari avait trop d'imagination.

– Comment a réagi Febrat ?

– Il a essayé de la persuader du contraire. J'ai oublié de vous préciser que les deux nuits où ces événements se seraient produits, Cara était en visite chez sa mère.

– Cet homme est-il connu pour son tempérament instable ?

– Je l'ignore.

– Et sa femme l'accuse d'abuser des boissons fortes, c'est bien cela ?

– Et aussi de trop travailler.

– En tout cas, l'honneur des Uí Fidgente est sauf, intervint Conrí avec satisfaction.

– À votre avis, dit Fidelma, pourquoi Febrat insiste-t-il autant ? Il y eut un silence.

– Peut-être désire-t-il nous mettre à l'épreuve ? À moins qu'il ne soit vraiment fou. Auquel cas, il faudrait convoquer un médecin pour juger de son état.

– Frère Colla, dit Fidelma au scribe, demandez au guerrier Fallach de venir ici. Mais sans Febrat.

Fallach était un homme mince et musclé, aux cheveux de jais, qui affichait une attitude dédaigneuse.

– Dites-moi, Fallach, commença Fidelma, pourquoi avez-vous empêché Febrat de venir faire une déposition devant cette cour.

Fallach adressa un rapide coup d'œil à son chef.

– Je ne voulais pas vous ennuyer avec les délires d'une personne dérangée, lady, voilà pourquoi je l'ai arrêté.

– Il a pourtant été précis dans ses accusations.

– Seulement la deuxième fois, quand il a déposé une plainte contre Faramund. D'ailleurs nous nous sommes rendus chez lui et...

Conrí plissa les paupières.

– Je viens de me rendre compte qu'en agissant ainsi vous avez pénétré dans le territoire des Uí Fidgente, ce qui pourrait être considéré comme une agression valant dédommagement.

– Ce territoire fait partie du royaume de Muman, le coupa Fidelma avec impatience, et je siège ici en tant que sa représentante. Je ne veux plus entendre parler de querelles de cette sorte. Díomsach et Fallach étaient tout à fait justifiés de se formaliser des agissements d'un criminel éventuel.

Elle se tourna vers le guerrier.

– Qu'a dit Faramund ?

– Qu'il ne s'était jamais approché de la ferme de Febrat. C'est un Uí Fidgente digne de confiance. À une époque, il a même étudié la loi.

– Donc, à votre avis, Febrat ment ou a perdu l'esprit ?

Fallach haussa les épaules.

– C'est bien ce que je pense. Il vit dans cette communauté depuis fort longtemps, mais je le connais assez peu. Il n'était qu'un *daer-fuidhir*, un travailleur itinérant. Il n'avait qu'un bout de terre aride quand il s'est marié avec une fille qui possédait de riches prairies.

– Voilà qui met un terme à cette histoire, le coupa Díomsach. Renvoyez-le chez lui. Impossible d'agir tant que sa femme le déclarera faible d'esprit et qu'il n'aura pas été examiné par un médecin. Nous verrons plus tard s'il doit être déclaré *dásachtach*.

Fallach allait se retirer quand Fidelma l'arrêta.

– Puisque cet homme s'est déplacé jusqu'ici, autant le recevoir. Vous venez de me rappeler l'article de loi *Do Brethaib Gaire*, Díomsach, qui vise à protéger la société des aliénés. Si cet homme est vraiment

dément, alors nous devons éviter qu'il ne réintègre son foyer sans qu'une décision ait été prise. Puisqu'il est marié, pourquoi ne pas nommer sa femme *conn*, gardienne de son époux ? Ainsi, elle sera responsable de ses actes.

Conrí s'était déjà désintéressé de l'affaire tandis que Díomsach fronçait les sourcils, impatient de se rendre au banquet, car il avait demandé que l'on fasse rôti un sanglier et s'était procuré une barrique de vin rouge de Gaule. Mais le juge présidant la cour étant le seul autorisé à clore une audience, Díomsach était dans l'obligation de se soumettre à la décision de Fidelma.

– Qu'on amène Febrat, ordonna Fidelma.

Lorsque le fermier se retrouva devant elle, Fidelma se retint de sourire. Il avait tout d'un martin-pêcheur avec son front fuyant, son nez et son menton pointus et ses yeux noirs sans cesse en mouvement. Il se tenait très droit, les mains sur le ventre, et sa tête tournait de-ci de-là sur son cou immobile, comme s'il craignait un ennemi.

– Bonjour, Febrat. Il semblerait que vous ayez des problèmes.

– Tout à fait, tout à fait.

– De quoi s'agit-il ?

– Ma femme, Cara, elle a disparu, emportée par les Uí Fidgente, parfaitement.

Conrí changea de position et Fidelma lui jeta un regard sévère afin de prévenir toute interruption.

– Quand cela s'est-il passé ?

– Hier au soir ou plutôt ce matin, oui, ce matin.

– Racontez-nous cela.

Le regard de Febrat se fixa sur Fidelma.

En résumé, lui et sa femme étaient allés se coucher à l'heure habituelle et ils avaient été réveillés à l'aube par des cavaliers. Il avait pris sa serpette, car il ne possédait pas d'arme, et il était sorti. Dans la cour, il avait identifié des Uí Fidgente qui essayaient de voler son bétail. En entendant sa femme crier, il avait compris qu'elle se tenait derrière lui. Puis on l'avait frappé et il s'était réveillé seul, allongé sur le plancher de sa chambre. Cara avait disparu.

Díomsach étouffa un bâillement.

– Febrat, vous nous avez déjà fait déplacer à deux reprises et maintenant vous voulez qu'on vous croie ?

– C'est pourtant vrai, c'est vrai, répliqua l'homme. J'ai jamais menti. Jamais. Ma femme a été enlevée, je le jure.

– Approchez, dit Fidelma d'une voix douce. Allons, venez !

Il s'avança d'un pas hésitant.

– Agenouillez-vous.

Sous le regard vert hypnotique du *dálaigh*, Febrat plia le genou.

– Baissez la tête.

Il obéit et elle étudia avec attention sa chevelure grisonnante.

– Relevez-vous. Quand on vous a frappé, c'était sur le crâne ?

– Oui, tout à fait.

– Vous en portez la marque sur le côté gauche.

– C'est un conte à dormir debout, s'obstina Díomsach. Qu'il retourne à sa ferme et nous déciderons plus tard des actions à entreprendre.

– Ramenez Febrat dans l'antichambre, dit Fidelma à Fallach.

Puis elle se tourna vers son compagnon.

– Cette énigme m'intrigue.

– Il se sera cogné ! s'exclama le chef des Tuatha Cromadh.

Cette blessure ne prouve strictement rien.

– Je vous l'accorde, mais cela m'ennuierait de laisser cette affaire en l'état. Soit cet homme dit la vérité, soit il déraisonne. Dans les deux cas, nous devons nous en inquiéter. Díomsach, je vous propose de garder ici Febrat pendant que je me rends à sa ferme pour parler à son épouse. Et j'emmènerai le chef de vos guerriers, Fallach, comme escorte.

– Je vous assure qu'il n'y a eu aucune attaque des Uí Fidgente, déclara Conrí sur un ton belliqueux.

– Je suis certaine que si cet assaut avait eu lieu, vous auriez l'honnêteté de le reconnaître, répliqua Fidelma avec onction.

Les mâchoires de Conrí se crispèrent.

– Rien ne m'échappe des agissements de mes troupes, dit-il en se redressant sur son siège.

– Parfait !

Fidelma se leva et s'adressa au scribe.

– Veuillez noter que la cour s'est retirée et que je vais enquêter sur place.

– Vous n'allez pas partir avant le banquet ? s'inquiéta Díomsach.

– Si, mais ne vous inquiétez pas, je serai de retour pour les festivités, du moins je l'espère.

La consternation se peignit sur les traits de Díomsach car les lois de l'hospitalité l'obligeaient à attendre son hôte de marque avant de commencer la fête.

La ferme de Febrat était située à une heure de chevauchée de la forteresse, dans de riches prairies au bord de la Maigue. Les collines les plus proches s'élevaient à deux ou trois milles au sud et à l'est.

Fallach désigna un groupe de bâtiments abrités par des ifs et des chênes.

– Nous sommes arrivés, lady.

Fidelma entendit des meuglements dont elle comprit

immédiatement la signification.

– Ces vaches n’ont pas été traites, dit Fallach qui en était venu à la même conclusion que Fidelma.

Ils pénétrèrent dans une cour et repérèrent aussitôt deux vaches dans un enclos, non loin. Des poulets couraient ici et là, il y avait aussi des moutons, plusieurs chèvres et quelques cochons. À part les animaux, l’endroit semblait désert.

Les visiteurs sautèrent à bas de leurs montures qu’ils attachèrent à une balustrade, puis ils se dirigèrent vers la maison principale. Ils eurent beau appeler et frapper à la porte, personne ne répondit.

– Irons-nous fouiller à l’intérieur, lady ? demanda Fallach.

– Je pense que notre première tâche est de soulager ces vaches. Trouvez-nous des seaux.

Fallach sursauta.

– Mais, lady, je suis un guerrier !

– Et moi un *dálaigh*. Ce dont ces deux pauvres bêtes se moquent éperdument.

Le guerrier rougit et partit en quête de seaux qu’ils allèrent déposer une fois remplis près de l’entrée de la maison.

– Il n’y a pas âme qui vive, fit remarquer Fallach.

– Allez vérifier du côté des dépendances s’il ne reste pas de traces d’une attaque pendant que je jette un coup d’œil à l’intérieur.

Fallach obtempéra et Fidelma ouvrit la porte.

Febrat et Cara vivaient dans une jolie demeure bien ordonnée. À sa grande surprise, Fidelma remarqua de beaux meubles et des objets d’un certain prix. Des tapisseries étaient accrochées aux murs et le couvre-lit brodé dans la chambre n’aurait pas déparé une forteresse.

Fidelma fronça les sourcils en baissant les yeux sur une descente de lit en peau de mouton, posée sur un parquet de chêne. La plupart des paysans vivaient dans des maisons au sol de terre battue, dur et luisant grâce aux générations de pieds qui l’avaient foulé. Si Febrat avait été autrefois un travailleur itinérant, sa condition avait bien changé...

C’est alors qu’elle distingua une tache pâle sur le tapis. Elle y posa la main et découvrit que la laine était humide. Cela ne sentait rien.

Elle prit le tapis et alla dehors pour l’examiner à la lumière du jour. À cet instant, le soleil apparut entre des nuages et ses rayons vinrent frapper la laine d’un blanc crémeux. Fidelma repéra aussitôt de petites éclaboussures qui avaient échappé au nettoyage.

Elle porta un doigt à sa bouche puis le frotta sur les éclaboussures. À en juger par la couleur, c’était du sang séché.

Elle alla remettre la descente de lit en place et entreprit de

fouiller les coffres. Pour une fermière ordinaire, Cara avait une riche garde-robe et même une boîte à bijoux bien remplie. Avec des pierres authentiques.

Fidelma retourna dehors.

– Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle à Fallach alors qu'il sortait de la grange.

– Non, rien. Febrat a vraiment perdu la raison.

– Peut-être, mais où est passée Cara ?

Fallach haussa les épaules.

– Sans doute a-t-elle rendu visite à des amis ou à des parents.

– Encore ?

Fallach la fixa d'un air interdit. En allant le rejoindre sur le seuil de la grange, Fidelma s'arrêta soudain, se baissa et ramassa une branche.

– D'où croyez-vous qu'elle vienne ?

– D'un aulne, non ?

Fidelma regarda les arbres qui les entouraient sans repérer aucun aulne. Elle jeta la branche et pénétra dans la remise où elle trouva une carriole à âne. Les roues étaient encore humides de boue. Sur la carriole était posée une pelle ou *ráma*, qu'on utilisait pour retourner la terre.

À part ça, tout était en place, rien qui puisse évoquer une scène de violence. Alors qu'elle passait près d'un coffre en bois fermé avec un verrou en fer, elle vit qu'il portait l'empreinte d'une main boueuse. Elle se tourna vers Fallach.

– Trouvez-moi un marteau et brisez ce verrou.

– Mais, lady...

– J'en assume la responsabilité.

Le guerrier s'exécuta.

À l'intérieur, ils découvrirent une petite pioche et des pépites enveloppées dans un sac. Fallach en prit une.

– Mais c'est de l'argent ! murmura-t-il.

– Oui, et récemment déterrée, dit Fidelma en signalant les marques brillantes laissées par la pioche sur le métal.

– Je sais qu'au nord-est il y a des montagnes avec des mines de plomb et d'autres minerais. Des hommes disent même qu'ils ont repéré des veines d'argent. Mais là, il s'agit de pépites d'une taille incroyable.

Fidelma se redressa.

– Remettons cela en place. Et maintenant, à qui croyez-vous que Cara est allée rendre visite ?

Fallach referma le couvercle du coffre.

– Près d'ici ?

– Oui.

– Eh bien, la mère de Cara, lady Donn Dige, vit à une demi-

heure de chevauchée vers le sud.

Fidelma haussa les sourcils.

– Vous voulez parler de...

– La sœur d'un prince des Eóghanacht Áine qui a été tué à la bataille de Cnoc Áine, il y a deux ans de cela.

Cela expliquait la relative aisance du couple. Cara n'était pas une fermière ordinaire, elle était issue d'un haut lignage.

– Pourquoi ne m'a-t-on pas précisé les origines de Cara ? s'étonna Fidelma.

– C'est important ? s'enquit naïvement Fallach. Après tout, cela n'a pas grand-chose à voir avec la folie de Febrat.

– Sans doute.

Elle étudia à nouveau la carriole.

– Ce chariot a été utilisé récemment. J'aimerais que nous tentions de retrouver la piste de son dernier voyage.

– Pour quoi faire ? J'ai souvent vu Febrat le conduire. En quoi cela concerne-t-il l'attaque supposée des Uí Fidgente ?

– Faites-moi ce plaisir, rétorqua Fidelma en se mettant en selle.

Ils sortirent de la cour, les yeux fixés sur le sol, et ne découvrirent aucune trace. Fidelma décida de suivre un chemin caillouteux qui faisait un détour par le nord et, plus loin, elle repéra une piste qui les mena sur un chemin traversant des champs cultivés, puis des terres en friche. Soudain, elle s'arrêta en voyant des branches d'aulne fraîchement coupées sur un sol rocailleux. Elle sauta de son cheval. Les branches mesuraient toutes près de dix pieds et avaient été dépouillées de leurs feuilles et de leurs brindilles, sauf à une extrémité.

– Et toujours pas d'aulne à l'horizon, soupira Fidelma.

Fallach n'avait pas d'explication à cet étrange phénomène.

– Si je ne me trompe pas, le territoire des Uí Fidgente est situé par là, dit Fidelma en désignant le nord avant de se remettre en selle. De même que la ferme de Faramund.

– C'est exact. Il a une réputation de brave homme et Cara nous a confirmé qu'elle entretenait avec lui d'excellentes relations. Febrat nous a même raconté qu'avant ces attaques imaginaires Faramund les invitait souvent à festoyer avec sa famille.

– Hum. Et quand vous l'avez questionné avec Díomsach, il s'est montré d'un commerce agréable ? Vous n'avez ressenti aucune hostilité ?

– Aucune.

Fidelma s'arrêta et se retourna vers les collines au sud.

– J'ai changé d'avis, annonça-t-elle. Allons voir si Cara n'est pas chez sa mère.

Fallach obtempéra sans piper mot.

La maison de lady Donn Dige était une construction fortifiée de taille modeste, qui correspondait au rang de la sœur d'un petit roi. Des métayers travaillaient dans les champs alentour.

Une petite femme râblée les attendait devant la porte d'entrée. Elle avait des cheveux gris, des traits grossiers, et semblait peu aimable.

– Bonjour, Doireann, lança Fallach. Lady Donn Dige est-elle chez elle ?

La femme posa un regard suspicieux sur Fidelma.

– Qui dois-je annoncer ?

Fidelma devança Fallach.

– Je suis Fidelma de Cashel, sœur du roi de Muman. Dans l'éventualité où votre maîtresse hésiterait à me recevoir, veuillez l'informer que je suis également *dálaigh* des cours de justice. Et pressez-vous, je n'ai pas beaucoup de temps.

La dénommée Doireann cligna des yeux et rentra dans la maison avec une lenteur délibérée pendant que Fallach et Fidelma mettaient pied à terre et attachaient leurs montures. Puis la femme réapparut et leur fit signe de la suivre.

Donn Dige était âgée, vêtue avec goût, et se tenait le buste droit. Fidelma remarqua aussitôt la béquille près de son siège.

– Un accident de cheval, expliqua Donn Dige qui avait surpris son regard. Je suis malheureusement confinée dans cette maison et ne peux me lever pour recevoir mes hôtes.

L'accueil de la dame se révéla plutôt chaleureux. On leur servit des rafraîchissements et la conversation s'engagea.

– Que puis-je pour vous, Fidelma de Cashel ? demanda lady Dige.

– J'aurais aimé parler à votre fille Cara.

– Ma fille ? Voilà un mois que je ne l'ai vue, pourquoi donc ?

– Son mari est venu nous trouver : Cara aurait disparu et sa ferme aurait été attaquée par des Uí Fidgente.

– Encore ? Déjà la semaine dernière...

– Si vous n'avez pas vu votre fille depuis un mois, comment savez-vous qu'une plainte similaire a été déposée la semaine dernière ?

– Doireann, ma messagère, me tient informée des dernières nouvelles.

– Vous n'êtes pas très éloignée de la ferme de Febrat...

La vieille dame eut un sourire triste.

– Ma fille a ses soucis et elle vient quand ça lui chante. Doireann m'a confié qu'elle était très inquiète au sujet de Febrat.

– Dans quel sens ?

– Il invente des choses qui n'ont jamais existé.

– Votre fille pense qu’il perd la raison ?
– Elle n’a pas d’autre explication.
– Cara est convaincue que les accusations de Febrat sont sans fondement ?

– Oui. Vous lui avez parlé ?

– Elle n’est pas à la ferme.

Lady Dige ouvrit de grands yeux.

– Avez-vous repéré des signes d’une attaque quelconque ?

– Aucun, intervint Fallach. Les animaux sont paisibles et la maison est intacte.

– Alors elle est partie se promener, dit la vieille dame, visiblement soulagée. Je vais demander à Doireann de...

Elle allait agiter la clochette à portée de sa main quand Fidelma l’arrêta.

– Avant cela, j’aimerais éclaircir un ou deux points avec vous. Votre fille et son mari s’entendent-ils bien ?

– Apparemment, oui, jusqu’à ces divagations de Febrat. Je dois cependant vous avouer que le mariage de ma fille m’a contrariée.

– Pourquoi ?

– Mon frère était prince d’un grand territoire et son prix de l’honneur valait sept *cumals*. Celui de ma fille, grâce à son rang et son éducation, s’élève à un *cumal* alors que celui de Febrat ne vaut pas plus d’un *colpach*.

Un *colpach* était l’équivalent d’une génisse de deux ans et un *cumal* celui de trois vaches à lait.

Fidelma fronça les sourcils.

– Vous voulez dire qu’il n’est pas propriétaire de la ferme ?

Donn Dige renifla d’un air dégoûté.

– À part quelques cadeaux de ma famille à Cara, elle et son époux ne possèdent rien. Depuis la mort de mon frère sur le champ de bataille, notre branche de la famille s’est beaucoup appauvrie.

– Donc les tapisseries et les objets de valeur...

– Des présents ou des prêts afin que Cara mène une existence relativement agréable.

– Et la ferme appartient à... ?

– Mon cousin, le seigneur d’Orbraige. Febrat n’est que son métayer.

– La pauvreté de Febrat et son rang inférieur étaient-ils vos seules objections à cette alliance ?

– Non, je dois vous confesser que je ne l’apprécie guère. Il ressemble à un loup affamé, l’intensité de son regard me fait penser à celui d’un animal sous-alimenté, prêt à bondir.

– Il n’a vraiment rien mis dans la corbeille de mariage ?

– Si, un misérable lopin de terre à flanc de colline, près de la

rivière qui traverse la plaine. Ça ne vaut rien, trop de cailloux. Ce terrain servait autrefois à marquer la frontière avec le territoire des Uí Fidgente. C'est tout ce qu'il a pu s'offrir avec ses économies de travailleur itinérant : le bétail ne peut y brouter et il n'y pousse rien. Cette friche stérile s'appelle Cnoc Cerb.

Fallach laissa échapper une exclamation étouffée.

– Cerb... le terme ancien qui désigne...

– Cnoc Cerb, la colline d'argent, l'interrompit Fidelma, mais à part ces réserves, Donn Dige, je suppose que votre fille était amoureuse de Febrat ?

– Peuh, l'amour... grommela la vieille dame.

– Quand les noces ont-elles été célébrées ?

– Il y a six mois.

– Et jusqu'à ces récents incidents, le couple semblait heureux ?

– Qu'est-ce que j'en sais ?

– Au moment de ces prétendues attaques, votre fille séjournait chez vous ?

– Je ne suis pas la gardienne de ma fille et je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se trouvait.

– Vous connaissez la famille de Febrat ?

– Non, ses parents sont morts quand il était enfant. Le père était un *sen-cleithe*, un berger, de même que Febrat, jusqu'à ce qu'il rencontre ma fille. Mais où est Cara ? s'inquiéta subitement lady Dige.

– C'est bien ce que j'ai l'intention de découvrir, déclara Fidelma en se levant.

Donn Dige avait pâli. Malgré sa feinte indifférence, on voyait bien qu'elle était blessée par le manque d'attentions de Cara.

– Et si Febrat l'avait tuée avant de prétendre que des Uí Fidgente l'avaient enlevée ?

– D'où tenez-vous une idée pareille ?

– Mais puisque cet homme est devenu fou ! À moins qu'il ne s'agisse d'une ruse. Par deux fois il est allé se plaindre d'assauts imaginaires qui ont été suivis d'investigations. Il avait donc toutes les raisons de croire qu'à la troisième alerte Díomsach le jetterait dehors.

Fallach hocha la tête.

– C'est fort possible.

Il se tourna vers Fidelma :

– Sans vous, la découverte de la disparition de Cara aurait été retardée de plusieurs jours. Febrat nous aurait alors reproché de ne pas l'avoir écouté et nous ne l'aurions pas soupçonné.

Fidelma n'était pas d'accord.

– Vous sautez à des conclusions trop hâtives. Croyez-vous que Febrat soit le genre de personne capable d'élaborer un plan aussi complexe ?

– Je ne vois pas d'autre explication possible, souffla Donn Dige d'un air las.

– Je vais tenter de tirer tout cela au clair, lady Dige, et j'espère pouvoir répondre à vos questions légitimes avant la tombée de la nuit.

Alors qu'ils prenaient la direction de la ferme de Febrat, Fallach secoua la tête d'un air perplexe.

– Il semblerait, lady, que vous ayez appris quelque chose que j'ignore.

Fidelma lui adressa un bref sourire.

– Disons que j'ai un pressentiment.

– Et maintenant, où allons-nous ?

– À la ferme de Faramund.

– Vous ne croyez tout de même pas que Faramund et les Uí Fidgente...

– Je vous dirai ce que je crois quand nous serons arrivés.

La ferme de Faramund était située au pied d'une colline. Alors qu'ils s'en approchaient, Fallach désigna un tertre rocheux à environ un demi-mille.

– Cnoc Cerb, la colline d'argent. C'est là que Febrat a dû déterrer les pépites.

Des chiens aboyèrent tandis qu'ils descendaient le chemin menant aux bâtiments de la ferme.

Un jeune homme plutôt séduisant, au visage tanné par le soleil et aux cheveux noirs, sortit de la maison et alla s'appuyer à la clôture tout en les regardant s'avancer. Il souriait.

– C'est Faramund, murmura Fallach.

– Je vous salue, Fallach, et bien le bonjour, ma sœur, lança le jeune homme. Que puis-je faire pour vous par ce beau soleil ?

Fidelma mit pied à terre, imitée par son compagnon.

– Vous pouvez dire à Cara de sortir de sa cachette, déclara-t-elle d'un air aimable.

La surprise se peignit sur les traits de Faramund qui se reprit aussitôt. Quant à Fallach, il n'en croyait pas ses oreilles.

– Cara ? dit Faramund. Vous voulez dire la femme de Febrat ? Mais j'ignore...

– Épargnez-moi cette comédie. En organisant de fausses attaques contre la ferme de Febrat et en conspirant avec sa femme pour le faire déclarer fou, vous avez placé votre chef Conrí dans une situation délicate.

– De quelle conspiration parlez-vous ? Et qui êtes-vous pour oser porter des accusations pareilles ?

– Fallach, expliquez à ce jeune homme qui je suis.

Le guerrier s'exécuta.

– Et maintenant, vous avez le choix, poursuivit Fidelma. Soit

vous coopérez avec moi, soit vous y serez contraint plus tard par votre chef. La punition n'en sera que plus sévère.

Faramund, qui ne semblait pas intimidé le moins du monde, la regardait d'un air mauvais.

– Vous menacez de me traîner devant un tribunal ? Quel courage ou quelle stupidité, *dálaigh* ! Vous n'êtes que deux alors que, sur un mot de moi, six de mes hommes peuvent venir vous expliquer assez brutalement mes droits.

– Vous oubliez que Díomsach et Conrí attendent notre retour. Pensez-vous que vous puissiez menacer impunément une avocate des cours de justice, qui plus est la sœur de votre monarque ?

– Le roi de Muman est bien loin et...

– Ça suffit, Faramund, l'interrompit une voix féminine. Tu ne peux pas la défier ainsi, elle est trop puissante.

Une jeune femme venait d'apparaître. Elle avait des cheveux noirs, une silhouette à damner tous les saints, et se mouvait avec une voluptueuse assurance. Fidelma remarqua qu'elle tenait à la main un maillet en bois, sans doute pour se défendre.

Faramund se retourna.

– Cara ! Tu es là ? Je ne t'avais pas vue arriver.

L'autre éclata d'un rire amer.

– Ah bon ?

Elle s'adressa à Fidelma :

– Comment avez-vous su ?

– Et vous, comment avez-vous mis au point ce projet insensé ? rétorqua Fidelma.

La jeune femme la toisa avec arrogance.

– Vous ne pouvez rien prouver. Est-ce un crime d'avoir un amant ? Mon mari ne pouvait pas satisfaire mes désirs.

Faramund hocha la tête avec empressement.

– Cara a raison. Nous sommes amants, et alors ? Sérieusement, de quoi nous accusez-vous ?

– Je n'avais pas conscience de vous avoir accusés de quoi que ce soit, mais je reconnais que vous avez soulevé un point important. Vous vouliez vous débarrasser de Febrat afin de prendre possession de la mine d'argent à Cnoc Cerb.

Faramund émit un sifflement de colère tandis que les épaules de Cara s'affaissaient sous l'effet de la consternation.

– C'est ridicule, murmura-t-elle d'un ton peu convaincu.

– Si Febrat était déclaré fou, alors vous mettiez la main sur de grandes richesses.

– Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler. Je ne connais rien à la loi.

– Ce n'est pas le cas de Faramund qui a étudié le droit. N'est-ce

pas, Faramund ? En quelle année vous êtes-vous arrêté ?

Faramund s'empourpra.

– Qui vous a dit... ?

– Vous me faites perdre mon temps !

– Que vous ayez étudié le droit n'est un secret pour personne, la relaya Fallach. Ça se sait même à la forteresse.

Le jeune homme hésita.

– J'ai atteint le niveau de *freisneidhed*, grommela-t-il.

– Au cours de votre troisième et dernière année d'études, vous avez analysé le texte *Do Drúithaib agus Meraib agus Dásachtaib* qui traite de l'usage d'une terre appartenant à une personne déclarée irresponsable. C'est donc vous qui avez suggéré un subterfuge qui permettrait à Cara d'entrer en possession de Cnoc Cerb sans pour autant tuer ce pauvre Febrat. En le faisant déclarer *mer*, Cara devenait automatiquement sa tutrice et contrôlait la mine d'argent.

– Et alors ? intervint Cara. Febrat aurait été très bien traité, je m'en serais occupé sa vie durant. Vous savez bien que, dans l'éventualité où je n'aurais pas rempli mes devoirs, on m'aurait condamnée à payer une amende de cinq *séds* et privée de mes propriétés. Il n'aurait pas souffert...

Faramund fronça les sourcils.

– Tu parles trop, Cara.

– À mon avis, ce n'est pas ainsi que vous envisagiez l'avenir, lança Fidelma en se tournant vers lui. D'ici à quelques mois, Febrat aurait eu un accident ou il aurait agressé sa femme qui l'aurait tué en état de légitime défense, à moins qu'un tiers ne s'en soit chargé en volant à son secours.

Elle revint à Cara qui sanglotait.

– Quand ce noir dessein a-t-il pris naissance ? Avant ou après votre mariage ?

– Faramund et moi étions amants avant que Febrat me fasse la cour. Ma mère et moi, bien que princesses d'Áine, sommes ruinées et ne disposons d'aucun appui. Vous n'avez aucune idée de ce que cela signifie. Et c'est alors que nous avons découvert de l'argent sur le tertre appartenant à Febrat. C'est Faramund qui a suggéré le stratagème que vous avez découvert. J'ai donc épousé Febrat...

– Et vous croyiez vraiment que Faramund se serait contenté d'être votre amant ? À peine seriez-vous entrée en possession de la mine que Febrat se serait retrouvé en grand danger, car le projet de Faramund était de vous épouser, afin de devenir votre héritier. Et combien de temps se serait-il écoulé avant que vous aussi, vous ne trouviez la mort ?

Faramund plissa les paupières et lui jeta un regard meurtrier.

– Et maintenant, vous pensez vraiment que vous allez

retourner à la forteresse pour conter votre histoire à Díomsach ?

Fidelma lui sourit.

– Envisageriez-vous de commencer sur-le-champ votre carrière d'assassin ? D'abord Fallach, puis moi et enfin Cara, je suppose ?

Faramund dégaina un long poignard mais, avant qu'il ait pu s'en servir, il poussa un grognement et s'effondra sur le sol.

Derrière lui se tenait Cara, son maillet à la main.

– Je suppose que vous avez usé de la même méthode avec votre mari ? dit Fidelma. La nuit dernière, Faramund et ses journaliers ont tourné en hurlant autour de la ferme pour convaincre votre époux qu'elle était prise d'assaut. Puis ils ont utilisé des branches d'aulne pour effacer leurs traces.

Cara eut un geste d'impuissance.

– Je n'aurais jamais supporté de tuer qui que ce soit. J'en avais prévenu Faramund qui m'avait juré que personne ne serait blessé : nous serions riches et Febrat mènerait une vie tranquille. Moi, commettre un crime ? J'en suis incapable.

Fallach, qui s'était agenouillé près de Faramund pour examiner sa blessure, se releva en secouant la tête.

– Je crains que vous ne soyez obligée de revoir votre philosophie, Cara. Vous avez frappé trop fort.

ÉPINES ÉPARSES

– Ce garçon est innocent.

Tuama, le magistrat en chef de Droim Sorn, était catégorique.

Fidelma, qui se chauffait près du feu, se renversa sur sa chaise et regarda d'un air songeur le brehon assis en face d'elle. Il l'avait fait appeler en urgence à Droim Sorn pour lui prêter main-forte. Un garçon du nom de Braon, qui allait sur ses seize ans, avait été accusé de meurtre et de vol ; le brehon Tuama avait avancé le nom de Fidelma lorsque s'était posée la question de trouver un défenseur au jeune homme.

Respectant le protocole, Fidelma s'était tout d'abord présentée au chef de la bourgade, Odar, qui détenait le garçon en sa demeure. Odar avait réagi sans enthousiasme excessif à l'arrivée de Fidelma, l'accueillant par quelques paroles de bienvenue prononcées du bout des lèvres. Puis il l'avait envoyée chez Tuama, chargé de lui exposer les détails de l'affaire. À première vue, Odar n'était pas le genre à s'embarrasser de détails. Fidelma avait également remarqué les armes impressionnantes exposées sur ses murs et les deux chiens-loups allongés devant la cheminée. Elle en déduisit qu'Odar se préoccupait davantage de chasse que de justice.

Le brehon Tuama l'avait invitée à entrer dans sa maison et lui avait offert des rafraîchissements avant d'en arriver à sa déclaration péremptoire sur l'innocence du jeune homme.

– Dois-je en déduire qu'il ne passera pas en jugement ? demanda Fidelma. Si vous avez déjà débouté le plaignant, pourquoi...

– Odar exige une procédure régulière et je ne peux pas me permettre de rejeter sa demande. En réalité... le mari de la victime est son cousin.

Fidelma poussa un profond soupir. Elle ne supportait pas le népotisme.

– Dans ce cas, je vous propose de m'exposer les faits.

Tuama s'étira sur son siège et rassembla ses idées :

– Eh bien, sachez que le forgeron Findach a la réputation d'être l'artisan le plus habile de cette contrée. Son travail est très apprécié et il a œuvré pour des abbayes, des *raths* et des forteresses royales. Au cours des ans, il a renoncé à ferrer les chevaux et à fabriquer des charrues et des armes pour se consacrer à des ouvrages d'art.

– Au ton de votre voix, je vous soupçonne de ne pas apprécier

autant que votre entourage les talents de Findach.

– Je vous l'accorde, mais cela n'a pas grande importance. Il y a quelques jours, Findach a mis la dernière main à une croix en argent destinée à l'autel de l'abbaye de Cluain.

« Cette croix très précieuse, Findach l'a apportée chez lui en attendant qu'un religieux de l'abbaye passe la prendre. Hier Findach quitte sa femme, Muirenn, et se rend dans son atelier à une cinquantaine de toises de son domicile pour entreprendre de nouveaux travaux. Ce matin-là, frère Caisín est chargé par l'abbé de Cluain d'aller chercher la croix. Trouvant la porte de chez Findach entrouverte, il pénètre à l'intérieur et tombe sur Muirenn, étendue sur le sol, avec une blessure à la tête. Quand il veut lui porter assistance, il comprend qu'elle est morte.

« Puis frère Caisín entend un bruit dans la pièce voisine où se cache Braon, dont les vêtements sont maculés de sang.

« Sur ces entrefaites, Findach arrive et voit Caisín et Braon penchés sur le cadavre de son épouse. Ses hurlements de douleur alertent un passant qui court jusque chez moi pour me prévenir.

Fidelma réfléchit.

– Quand a-t-on découvert que la croix avait disparu ?

Le brehon Tuama parut surpris.

– Comment savez-vous qu'elle a disparu ? Je ne l'ai pas précisé dans le message que je vous ai adressé.

– Jamais vous ne m'auriez fourni tous ces détails sur ce précieux objet s'il n'avait pas joué un rôle dans ce drame.

– Certes.

– Qu'a dit le garçon ? Je suppose qu'on a envoyé quérir son père avant de le questionner ?

Le brehon Tuama lui adressa un regard de reproche.

– Naturellement. Je connais la loi. Comme il n'a pas atteint l'âge du choix, son père est responsable de ses agissements. Le garçon a déclaré que Muirenn lui avait donné rendez-vous chez elle car elle utilisait ses services pour garder un petit troupeau de vaches, dans les hauts pâturages derrière sa maison. Braon aurait lui aussi trouvé la porte entrebâillée. Quand il a vu le corps, il s'est précipité pour secourir Muirenn qui était déjà morte.

– Et c'est en se penchant sur elle qu'il aurait taché ses vêtements ?

– Précisément. Il est allé se cacher après avoir entendu du bruit, craignant le retour du meurtrier.

– Vous n'en savez pas davantage ?

– Non. Et je ne dispose que de preuves indirectes, ce qui me pousserait à prononcer un non-lieu. Mais Odar insiste pour traîner le garçon devant un tribunal. Les ordres d'un chef sont parfois difficiles à

ignorer...

– Et la croix ?

– Elle a disparu ! Nous avons fouillé toute la maison.

– Cela parle plutôt en faveur du garçon, car il n'a pas eu le temps de cacher la croix avant d'être découvert par frère Caisín.

– Odar prétend qu'il avait un complice. Il soupçonne Braon d'avoir remis la croix à son père peu de temps avant l'arrivée de frère Caisín.

– Un argument peu convaincant. Ce qui m'intrigue, c'est l'obstination de votre chef à accuser le père et le fils. Êtes-vous certain que son lien de parenté avec le forgeron est la seule explication de sa vindicte ? En résumé, je suis d'accord avec vous, Tuama. Vous ne disposez pas d'éléments suffisants pour prononcer une condamnation. À ce propos, combien pesait la croix ?

– Je l'ignore, mais Findach vous renseignera. Rien qu'au prix de l'argent...

– Je suis davantage intéressée par la taille de l'objet que par sa valeur. Je suppose qu'elle était difficilement transportable ?

– En effet.

– Et sûrement trop lourde pour Braon, qui n'aurait pas pu la transporter tout seul.

Le brehon Tuama demeura silencieux.

– Vous dites que la forge de Findach est située à cinquante toises de son domicile. N'est-ce pas un peu loin ?

Tuama secoua la tête.

– Simple mesure de précaution. Une étincelle a tôt fait de réduire une bâtisse en cendres.

– Sans doute... Findach et Muirenn avaient-ils des enfants ?

– Non.

Soudain, la porte s'ouvrit avec fracas.

Un homme à la carrure impressionnante et au visage sombre fit irruption dans la pièce. Il était vêtu comme un paysan rentrant de labourer ses champs et avait des yeux orageux.

– Qu'est-ce que cela signifie, Brocc ? demanda le brehon en sautant sur ses pieds.

L'homme respirait bruyamment.

– Vous le savez bien, brehon. J'ai entendu dire que le *dálaigh* était arrivé. Elle est allée voir Odar et maintenant elle discute avec vous alors qu'elle est censée défendre mon fils. Comment pourrait-elle plaider en sa faveur si elle passe son temps avec ses persécuteurs ?

Fidelma le fixa avec sévérité.

– Avancez ! Donc vous êtes le père de Braon ?

– Qui est innocent ! Ils essayent de salir notre nom parce qu'ils nous détestent !

– Pourquoi vous détesterait-on, vous et votre fils ?

– Parce que je suis un *bothach* !

Dans l'ordre social des cinq royaumes d'Éireann, le *bothach* appartenait à une des classes les plus basses. Bergers ou métayers, les *bothachs* n'avaient pas de droits politiques dans le clan. Ils étaient cependant autorisés à acquérir un lopin de terre et pouvaient se louer à d'autres, mais il leur était interdit de quitter le territoire du clan, sauf par autorisation spéciale. Avec le temps, s'ils travaillaient bien, ils devenaient des membres à part entière de la communauté.

– Quand un crime est commis, c'est toujours les petits qu'on accuse, poursuit Brocc avec amertume. Voilà pourquoi Odar tente de faire croire que moi et mon garçon étions de mèche pour voler Findach.

– Si vous dites la vérité, alors vous n'avez rien à craindre, rétorqua Fidelma. Et si je suis persuadée de l'innocence de votre fils, je le défendrai.

Elle marqua une pause.

– Vous avez conscience que si votre fils est déclaré coupable, ce sera à vous de payer les compensations et les amendes ? Cela vous inquiète-t-il plus que l'innocence de votre fils ?

Brocc s'empourpra.

– Je vous payerai sept *séds* si vous assurez sa défense !

Cette somme équivalait à sept vaches laitières.

– Le brehon Tuama aurait dû vous prévenir que mes émoluments, payables à ma communauté et non à moi-même, s'élèvent toujours à deux *séds*. Et si les gens que j'accepte de défendre sont trop pauvres, je plaide gratuitement.

Brocc se tenait là, les dents serrées.

– Puisque vous êtes ici, Brocc, parlez-moi donc de votre fils. Findach avait souvent recours à ses services ?

– Pas Findach, ce misérable !

Il se reprit.

– Braon était employé par Muirenn, qui avait un grand cœur. Mon fils n'aurait jamais touché à un cheveu de sa tête. Nous sommes tous deux bergers et nous nous mettons à la disposition de ceux qui ont besoin de nous.

– Vous saviez que Braon devait se rendre chez Muirenn tôt le matin ?

– Oui, elle lui avait demandé de s'occuper de ses vaches dans le pré, au-dessus de la maison.

– Quelqu'un d'autre était-il prévenu de ce rendez-vous ?

– Ma femme... et cet avare de forgeron, forcément.

– Pourquoi le traitez-vous d'avare ?

– Parce qu'il est célèbre pour sa pingerie. Il vit misérablement,

comme s'il n'était qu'un pauvre homme sans ressources.

Fidelma chercha l'assentiment du brehon Tuama, lequel haussa les épaules.

– Je reconnais qu'il n'est pas très généreux et n'arrête pas de pleurer misère. En vérité, il est prisonnier du jeu. L'autre jour, Odar m'a dit qu'il lui devait une grosse somme d'argent. Dix *séds*. Et pourtant Findach n'a même pas d'apprenti à sa forge.

– Mais il rémunérait le berger surveillant son troupeau ?

Brocc eut un rire sans joie.

– Le troupeau appartenait à sa femme et c'est elle qui payait mon fils.

Selon la loi, une épouse demeurait la propriétaire de sa dot.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel quand votre fils s'est rendu chez Muirenn ?

– Non, rien.

– Et au cours de la journée, vous êtes-vous approché de la maison de Findach ou de sa forge ?

– Non.

– Vous pouvez le prouver ?

– Oui, j'étais dans les pâturages de Lonán, je l'aidais à battre le blé ! C'est là qu'on est venu me prévenir de l'arrestation de Braon.

Fidelma se leva.

– Très bien. J'aimerais visiter le domicile de Findach et m'entretenir avec lui.

La maisonnette située en bordure du village était isolée au milieu d'un petit bois de noisetiers et de chênes.

Findach était un homme râblé, dans la force de l'âge, avec un cou rentré dans les épaules.

– Si vous cherchez à défendre l'assassin de ma femme, *dálaigh*, vous n'êtes pas la bienvenue chez moi ! gronda-t-il d'une voix pleine de colère.

Fidelma ne s'émut pas outre mesure.

– Tuama, soyez assez aimable pour informer Findach de mes droits en tant qu'avocate, lança-t-elle sans quitter le forgeron des yeux.

– De par la loi, vous êtes dans l'obligation de répondre aux questions de Fidelma de Cashel et de lui laisser libre accès aux...

Findach s'effaça de mauvaise grâce devant les visiteurs.

– Montrez-moi où on a trouvé le corps, dit Fidelma au brehon.

Tuama désigna le centre de la pièce principale où ils se tenaient.

– Et le garçon...

Findach ouvrit la porte d'une pièce attenante.

– Voilà où se cachait l'assassin !

– Saviez-vous que frère Caisín passerait chercher la croix ?
– Oui, frère Caisín ou un autre. Je m'étais mis d'accord avec l'abbaye.

– Pourquoi n'avez-vous pas laissé la croix à la forge ?
– Elle était plus en sûreté chez moi. La forge est laissée sans surveillance la nuit.

– Cette croix avait une grande valeur ?
– Vingt et un *séds*.
– Décrivez-la-moi.
– Sculptée dans de l'argent de Magh Méine, trois pieds sur un pied et demi, et elle pesait tellement lourd que, pour la transporter, j'ai dû l'attacher sur mon dos avec une corde.

– Comment frère Caisín pensait-il s'acquitter de sa tâche ?
– En chargeant son âne qu'il aurait tiré par la bride.
– Où aviez-vous laissé la croix ?
– Là dans le coin.
– Et vous croyez que Braon l'a vue en entrant chez vous, a tué votre femme, et s'est emparé d'un objet aussi pesant pour aller le mettre à l'abri avant de revenir ici ? Et là, en entendant frère Caisín, il se serait terré dans cette pièce où on l'a découvert ?

– Vous avez une autre explication ?
– Pas encore. À quelle heure êtes-vous parti pour la forge ?
– À l'aube.
– Et vous saviez que Braon devait venir ?
– Oui, et j'ajouterai que je m'en suis toujours méfié. Son père est un *bothach*, toujours en train d'essayer de soutirer de l'argent à ceux qui sont plus riches que lui.

– Contrairement à vous, ironisa Fidelma.
Findach s'empourpra.
– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.
– Au bourg, on considère que vous êtes pauvre.
– L'argent et l'or coûtent cher. Quand j'obtiens une commande, je ne suis pas payé avant la livraison.

Fidelma changea de sujet.
– Braon avait souvent travaillé pour votre femme, n'est-ce pas ?

– Oui.
– Et jusqu'à présent, vous n'aviez jamais eu lieu de vous plaindre ? Pourtant, ce n'était pas la première fois que vous entreposiez ici des objets de valeur.

– Ma femme a été assassinée, la croix a disparu et le garçon est un *bothach* !

– Mais alors, pourquoi laisser cette croix en évidence ?
– Je n'aurais jamais imaginé...

– Exactement, le coupa Fidelma.

Elle se tourna vers le brehon Tuama :

– Je suppose que vous avez demandé à frère Caisín de rester à notre disposition à Droim Sorn ?

– Bien sûr. Et j’ai envoyé un message à son abbé pour expliquer les circonstances du drame.

– Parfait. Findach, j’aimerais maintenant visiter votre forge.

Le forgeron la fixa d’un air ahuri.

– Pour quoi faire ?

– Ne vous inquiétez pas de ça.

Findach se détourna avec colère, et Fidelma et le brehon le suivirent.

La *cartha*, la forge, était située au milieu d’une clairière.

– Le feu est éteint, fit observer Fidelma.

– Évidemment, puisque je n’ai pas travaillé depuis hier matin.

À la grande surprise des deux hommes, elle alla mettre la main dans le charbon de bois grisâtre, et la rinça ensuite dans un *umar*, une auge pleine d’eau, tout en regardant autour d’elle. Généralement, une forge trônait au centre du village et était fréquentée par tous les habitants de la contrée. Celle-là était très isolée.

Findach lut dans ses pensées.

– Aujourd’hui, je ne travaille que les métaux précieux et ne fabrique plus de harnais ni ne ferre les chevaux, lança-t-il avec arrogance.

Fidelma ne répondit rien, observant l’enclume, l’auge, ainsi qu’un soufflet et une caisse contenant du charbon de bois prêt à servir.

– Avez-vous des objets de votre fabrication à me montrer ? demanda-t-elle enfin.

Findach secoua la tête.

– J’ai fermé ma forge par respect pour ma femme. Une fois que tout cela sera réglé...

– Vous devez bien avoir des moules ?

Nouveau refus de Findach.

– Pardonnez ma curiosité, j’avais juste envie d’admirer ce que pouvait concevoir un homme aussi habile que vous. Brehon Tuama ? Allons voir le garçon.

Ils se rendirent à la maison d’Odar. Le chef était à la chasse mais son *tánist*, son héritier présomptif, les mena à la pièce où se trouvait l’accusé.

Braon était grand, mince, avec une peau claire parsemée de taches de rousseur, et il n’avait pas encore de barbe au menton. À la demande de Fidelma, le brehon était resté à l’extérieur. En tant que *dálaigh*, elle avait le privilège de pouvoir s’entretenir seule à seul avec son client.

En la voyant, le garçon se leva et elle lui fit signe de se rasseoir sur le petit lit de bois tandis qu'elle prenait place près de lui sur un tabouret.

– Vous savez qui je suis ?

L'adolescent acquiesça.

– Racontez-moi comment ça s'est passé, de votre point de vue.

– J'ai déjà tout dit au brehon.

– Il vous jugera tandis que moi je vous défendrai, ce n'est pas pareil.

– Qu'est-ce que je vais devenir ? s'exclama le garçon, au comble de l'angoisse.

– Cela dépend.

– Les gens se moquent de l'innocence d'un *bothach*.

– Ce n'est pas ce que dit la loi qui protège les innocents et punit les coupables, peu importe leur origine.

– Odar ne voit pas les choses ainsi !

– Je vous écoute, Braon.

– Je n'ai pas tué Muirenn qui s'est toujours montrée très gentille avec moi. Elle ne ressemblait en rien à son mari. Findach est méchant et elle le réprimandait souvent pour sa dureté. Et puis il n'arrête pas de gémir qu'il n'a pas d'argent alors que tout le monde sait que les forgerons gagnent bien leur vie.

– Ce matin-là... quoi ?

– Je suis arrivé devant la maison...

– Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ?

– Non. Et je n'ai croisé personne, juste les deux limiers d'Odar, des chiens-loups que j'ai vus bondir dans les bois, près de la forge de Findach. Comme la porte de la maison était entrouverte, j'ai appelé, mais personne n'a répondu. Je suis entré et là j'ai vu un corps sur le plancher, du côté de la cuisine. C'était Muirenn. Croyant qu'elle était tombée, je me suis penché pour la relever, mais à peine je l'avais touchée que j'avais déjà compris qu'elle était morte.

– Le corps était froid ?

– Oui. Quand je me suis relevé...

– Attendez. Vous rappelez-vous avoir vu la croix d'argent ?

– Non, je n'aurais pas manqué de remarquer un tel objet, et c'est justement alors que je regardais autour de moi que j'ai entendu un bruit. Quelqu'un approchait. J'ai eu peur et je me suis caché dans la pièce voisine.

Il hésita.

– Le reste, vous le savez déjà. Frère Caisín est entré et m'a découvert. Comme je m'étais penché sur Muirenn, il y avait du sang sur mes vêtements et personne n'a écouté mes justifications. Voilà pourquoi je me retrouve ici. Je vous jure que j'ignore tout de cette

croix et Muirenn était une des seules personnes à me traiter avec bienveillance !

Difficile de nier la sincérité de ce garçon, songea Fidelma.

Elle rejoignit Tuama.

– Vous comprenez maintenant les difficultés que présente cette affaire ? demanda le brehon d'un air morose.

– Je les avais comprises d'entrée de jeu. Il ne me reste plus qu'à interroger frère Caisín.

– Il loge à l'hôtellerie.

Ils se rendirent donc à la *bruighean*, au centre de Droim Sorn.

Frère Caisín était bien bâti, ressemblait davantage à un guerrier qu'à un religieux, et il inspira une méfiance instinctive à Fidelma. Ses yeux enfoncés dans son visage étroit et anguleux ne fixaient jamais son interlocuteur. Ses lèvres trop minces, sa voix douce et un peu zozotante juraient avec sa constitution. Comme disait Juvénal, *fronti nulla fides* – ne pas se fier aux apparences, se morigéna Fidelma.

– Frère Caisín ?

Le moine leur jeta un bref coup d'œil et fixa un point au loin.

– Je suppose que vous êtes le *dálaigh* ?

– Oui, je m'appelle Fidelma de Cashel.

L'homme étouffa un soupir.

– J'ai déjà entendu parler de vous, ma sœur. Il paraît que vous êtes très douée pour rassembler des informations.

Fidelma lui sourit.

– Dois-je le prendre comme un compliment ?

– Pourquoi pas ? Avant que vous procédiez à votre enquête, j'ai des aveux à vous faire. Avez-vous entendu parler de Caisín d'Inis Geimhleach ?

– Non, mais je connais Inis Geimhleach, l'île prisonnière, dans le loch Allua. Un endroit sauvage et d'une grande beauté.

Soudain, le brehon Tuama claqua des doigts.

– Caisín... je me souviens. Un guerrier, il y a une dizaine d'années, a été accusé d'avoir dérobé des objets de valeur dans une église. Puis il a juré qu'il s'était repenti et s'est mis au service de la religion avant de disparaître. D'ailleurs...

Tuama s'interrompit brusquement et plissa les paupières.

– Seriez-vous cet homme ? demanda Fidelma.

Le moine hocha la tête.

– Mais alors !... s'exclama le brehon alors que Fidelma lui jetait un regard d'avertissement.

– Pourquoi vous confessez-vous seulement maintenant, Caisín ?

– J'ai payé pour mon crime, mais je craignais qu'en découvrant mon passé vous ne sautiez à des conclusions trop hâtives.

– Vous auriez dû prévenir le brehon.

Caisín rougit.

– On ne réagit pas toujours comme il le faudrait. Depuis, j'ai réfléchi, et j'ai compris la stupidité de ma conduite.

– Votre honnêteté vous honore. Dites-moi dans quelles circonstances vous avez découvert le corps de Muirenn.

Caisín ouvrit les bras et les laissa retomber.

– Mon abbé m'avait averti qu'il avait commandé à Findach une nouvelle croix pour l'autel. Le moment venu, il m'a prié d'aller la chercher à Droim Sorn.

– Comment Findach devait-il être payé ?

Caisín parut surpris.

– L'abbé n'en a pas fait mention, je devais juste récupérer la croix et, sachant qu'elle était lourde, je suis venu avec une mule.

– Vous vous êtes rendu directement à la forge ?

– Oui, et là, Findach m'a expliqué qu'il avait entreposé la croix chez lui. Il m'a montré sa maison et m'a dit qu'il me rejoindrait dans une minute, le temps d'éteindre le feu.

– Il était seul ?

– Oui... mais j'ai aperçu un cavalier qui s'éloignait.

– Le connaissez-vous ?

Frère Caisín la surprit en répondant par l'affirmative.

– Je l'ai reconnu lorsqu'on m'a présenté Odar, le chef, escorté de ses chiens de chasse. Quand je suis arrivé devant la maison, la porte était entrouverte. Je l'ai poussée et j'ai cru voir des vêtements sur le sol avant de comprendre qu'il s'agissait d'un corps de femme. Puis j'ai entendu un bruit dans la pièce à côté, où se cachait le jeune Braon. Il avait du sang sur sa chemise et je l'ai instinctivement maîtrisé. Un instant plus tard, Findach est entré et s'est mis à hurler. Ses cris ont attiré un passant qui s'est précipité chez le brehon Tuama pour l'avertir. Je n'en sais pas plus.

Quand ils sortirent de l'auberge, Tuama semblait contrarié.

– Vous le croyez sincère ? Qui vole un œuf vole un bœuf, sans compter que l'occasion fait le larron.

– Publilius Syrus a écrit que le bœuf volé met parfois la tête hors de l'étable, répliqua Fidelma avec un sourire mystérieux.

Tuama cligna des paupières d'un air ahuri.

– Je pars à Cluain pour rencontrer l'abbé, poursuivit-elle sans s'expliquer davantage. À mon retour, j'espère bien avoir résolu cette énigme.

Le visage du brehon s'éclaira.

– Donc vous pensez que Caisín...

– Je ne pense rien.

C'était à Cluain, « le pré », que Colmán Mac Lénine avait fondé une abbaye une soixantaine d'années auparavant. Fidelma y arriva le soir et l'abbé la reçut aussitôt, car sa renommée la précédait partout où elle allait.

– Vous venez de Droim Sorn, lady ? lui demanda le vieil homme. Je suppose que vous voulez m'entretenir de frère Caisín ?

– Comment avez-vous deviné ?

– Son parcours vous a amenée à le suspecter dans le drame qui s'est déroulé à Droim Sorn, et dont le brehon Tuama m'a informé. Caisín est un brave homme, en dépit des péchés qu'il a pu commettre. Nous l'avons reçu à l'abbaye il y a dix ans en tant que pénitent. Tout comme le voleur repentant de la Bible, nous l'avons accueilli avec chaleur et, depuis, nous n'avons cessé de nous en féliciter.

– Si vous l'avez envoyé à Droim Sorn pour rapporter cette croix de grande valeur, c'est que vous aviez toute confiance en lui ?

– Oui.

– Mais vous ne lui avez pas remis l'argent que vous devez à Findach.

– Je ne lui devais rien.

– Comment cela ? Findach aurait-il offert cette croix à l'abbaye ?

L'abbé eut un petit rire enroué.

– Findach ne donne jamais rien par charité chrétienne et j'en sais quelque chose puisque j'étais l'oncle de Muirenn. C'est un panier percé. Cette croix était destinée à payer une dette à l'abbaye.

Fidelma haussa les sourcils.

– L'argent brûle les doigts de Findach, poursuivit l'abbé. Sa femme était propriétaire de la maison et elle disposait de son argent comme elle l'entendait. Findach ne possède que sa forge et ses outils.

Fidelma se pencha vers lui.

– Donc Findach va hériter des biens de son épouse ?

L'abbé secoua la tête.

– La moitié reviendra à sa famille, en accord avec la loi, car elle était une *aire-echta*.

Il était assez rare que la femme d'un forgeron ait un prix de l'honneur égal à celui de son époux.

– Et elle a légué le reste de ses propriétés à l'abbaye, elle n'ignorait pas que j'avais plus d'une fois aidé Findach au cours des ans.

Privée d'un éventuel mobile pour l'assassinat de Muirenn, Fidelma dissimula sa déception.

– Imleach avait passé commande à Findach de certains objets, reprit le religieux, et plutôt que d'avouer à l'abbé d'Imleach qu'il n'avait pas les moyens d'acheter le métal nécessaire pour les fabriquer,

il m'a demandé un prêt. Quand il m'a confessé plus tard qu'il ne pouvait pas me rembourser, je lui ai proposé de lui donner du métal pour fabriquer une croix et d'annuler sa dette.

– Je commence à comprendre. Caisín s'était-il déjà rendu à Droim Sorn ?

– Le mois dernier, je l'ai chargé d'aller rappeler notre marché à Findach. À son retour, Caisín m'a déclaré que la croix serait prête à la date convenue.

Fidelma remercia l'abbé et passa la nuit à Cluain avant de retourner à Droim Sorn le matin suivant.

Le brehon Tuama l'y attendait, en proie à une grande excitation.

– Il semblerait que nous ayons eu tort, ma sœur. Braon s'est dénoncé lui-même en tentant de s'échapper.

– Quel idiot ! s'exclama Fidelma.

– Il est passé par la fenêtre et s'est enfui dans la forêt. On l'a rattrapé ce matin. Odar a lâché ses chiens et c'est un miracle que le garçon ne se soit pas fait dévorer. Nous l'avons rattrapé juste à temps. Odar a maintenant exigé l'emprisonnement de son père en tant que complice.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

– Et vous avez accepté ?

Tuama ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

– Que pouvais-je faire d'autre ? Mes doutes sur la culpabilité du garçon ont été sérieusement mis à mal ! Il a tout de même essayé de se soustraire à la justice.

– N'aurait-il pas été poussé par la peur plutôt que par la culpabilité ?

– Que craignait-il s'il était innocent ?

– En tant que *bothach*, il pensait que lui et son père ne seraient pas traités avec équité. La loi est censée protéger tous les êtres humains, mais Odar n'a pas assimilé ce principe.

Le brehon Tuama soupira.

– Malheureusement, les êtres humains qui interprètent la loi sont des créatures versatiles, hantées par les sept péchés capitaux qui gouvernent leurs misérables existences.

– Vous m'assurez que Braon n'est pas blessé ?

– Il n'a que quelques contusions.

– *Deo gratias* ! Et son père ?

– Il a été emprisonné dans la grange derrière la demeure du chef.

– Très bien, nous allons nous rendre chez le chef où nous réunirons les personnes impliquées dans cette affaire. Si, après avoir entendu ce que j'ai à dire, vous estimez toujours nécessaire de tenir un

procès, je me soumettrai à votre décision. Mais le garçon est innocent.

Une demi-heure plus tard, ils étaient rassemblés dans la grande-salle chez Odar. Étaient présents le chef escorté de son *tánist*, le brehon Tuama, Braon, Brocc, ainsi que Findach et frère Caisín.

Fidelma s'adressa tout d'abord à Brocc.

– Bien que vous soyez un *bothach*, vous avez travaillé dur et économisé suffisamment pour être bientôt en mesure d'acheter une propriété qui vous permettra d'être un membre du clan à part entière. C'est bien cela ?

Surpris par la question, Brocc hocha la tête.

– Vous êtes donc en mesure de payer le prix de l'honneur de Muirenn pour son assassinat ?

– Oui, si mon fils est jugé coupable.

Fidelma se tourna vers Findach.

– Le prix de l'honneur de votre femme, une *aire-echta*, s'élevait à dix *séds*, soit la valeur de dix vaches laitières.

– Ce n'est un secret pour personne, répliqua Findach d'un ton brusque.

– Odar, n'est-ce pas le montant exact de la somme que Findach vous devait ?

Odar rosit.

– Oui, et alors ? Nulle loi ne m'interdit de prêter de l'argent à un de mes parents si cela me chante.

– Vous savez que Findach n'a pas un *séd*. Si Braon est déclaré coupable, Findach recevra très exactement la somme d'argent qu'il vous doit, et peut-être plus si le vol d'un objet valant vingt et un *séds* est également prouvé. Cela expliquerait-il votre insistance à réclamer un procès pour juger Braon ?

Odar se leva et voulut protester, mais Fidelma l'en empêcha.

– Asseyez-vous ! Je parle ici en tant que *dálaigh* et je ne laisserai personne m'interrompre.

Le silence se fit.

– Cette affaire est bien triste. Aucune croix d'argent n'a été volée, n'est-ce pas, Findach ?

Le forgeron pâlit.

– Vous êtes possédé par le jeu, tout le monde le sait, et vous vous endettez régulièrement auprès de gens comme Odar ou l'oncle de votre femme, l'abbé de Cluain. Vous êtes également paresseux. Plutôt que d'exploiter vos talents, vous préférez emprunter ou voler afin de satisfaire votre vice. Comme vous aviez contracté une dette auprès de l'oncle de votre femme, il vous a donné du métal afin que vous fabriquiez une croix qui vous permettrait de vous acquitter de vos obligations envers lui. Mais vous avez vendu ce métal.

« À partir de là, bien sûr, vous n'aviez aucune croix à lui

remettre. Vous n'avez pas utilisé votre forge depuis des jours, si ce n'est des semaines. Votre foyer est aussi froid que la tombe. Et à propos de température... quand Braon a touché le corps de Muirenn pour lui porter secours, il était froid. Elle était donc morte depuis plusieurs heures.

Findach s'effondra soudain sur sa chaise et se prit la tête entre les mains.

– Muirenn... gémit-il d'une voix pitoyable.

– Pourquoi l'avez-vous assassinée ? Parce qu'elle refusait de jouer la comédie de la croix volée ?

Findach leva sur Fidelma des yeux hagards.

– Je ne voulais pas la tuer, juste l'empêcher de parler. Feindre le vol de la croix était la seule façon d'éviter l'emprisonnement... et je l'ai frappée. Toute la nuit je suis resté prostré, ne sachant quelle décision prendre.

– Puis il vous est venu à l'idée de réclamer la restitution de l'objet qu'on ne vous avait jamais volé au prétendu assassin de votre épouse. Vous saviez que Braon venait ce matin-là et qu'il était un bouc émissaire tout trouvé.

Elle se tourna vers le brehon Tuama à ses côtés.

– *Res ipsa loquitur*, murmura-t-elle. Les faits parlent d'eux-mêmes.

Quand on eut emmené Findach et libéré Braon et Brocc, le brehon Tuama raccompagna Fidelma, qui tirait son cheval par la bride, jusqu'à la route de Cashel.

– Une lamentable affaire, grommela le brehon. Aucun d'entre nous n'en sort avec les honneurs.

– Odar, votre chef, n'est pas digne de sa fonction. À mon avis, il serait souhaitable que quelqu'un lui lance un défi et qu'il soit procédé à de nouvelles élections au sein de sa famille.

– Qu'est-ce qui vous a amenée à soupçonner Findach ? s'enquit le brehon en hochant distraitement la tête.

Fidelma se mit en selle et sourit à Tuama.

– Un bon juge ne se fie jamais au hasard ou à la chance. Findach a semé des épines tout au long du parcours de notre enquête, espérant ainsi que Caisín ou le garçon s'y blesserait. Il avait oublié le proverbe « Qui sème des épines ne doit pas marcher pieds nus ».

L'OR LA NUIT

– Dieu merci, demain à la même heure tout sera fini. Je dois t'avouer que je suis épuisé.

Fidelma sourit à son compagnon tandis qu'ils marchaient le long des berges de la Bearbha. L'abbé Laisran de Durrow était un petit homme replet et jovial aux cheveux argentés. Doté d'un grand sens de l'humour et convaincu que le monde nous est donné pour en profiter, il formait en cela un contraste frappant avec bien des religieux. Et malgré la fatigue dont il se plaignait, il semblait en grande forme.

Fidelma et Laisran s'arrêtèrent un instant pour regarder des enfants qui péchaient dans la rivière et l'abbé observa en connaisseur la façon dont ils jetaient leurs lignes.

– Tu crois que cela valait la peine que tu te déplaces ? demanda-t-il brusquement.

– La foire de Carman est une occasion à ne pas manquer, répliqua Fidelma.

L'Aenach Carman se tenait tous les trois ans pour la fête de Lughnasadh, au début du mois d'Auguste selon l'appellation romaine, et il s'agissait d'une des deux foires les plus réputées du royaume de Laigin.

Elle était présidée par le roi en personne, Fáelán des Uí Dúnlainge, qui arrivait escorté par quarante-sept de ses nobles. Ils assistaient à des joutes en tout genre, tant dans le domaine artistique que physique. Des poètes déclamaient des vers et des athlètes s'affrontaient. Les femmes y participaient aussi dans des jeux qui se déroulaient séparément. En plus de ces divertissements, cette foire servait de marché pour toutes sortes de transactions portant sur du bétail, des produits fermiers et artisanaux.

Laisran venait d'expliquer à Fidelma qu'il avait été obligé de chasser de l'enceinte un marchand ambulant vendant des potions pour détruire des espèces nuisibles comme les renards et les loups. Des produits qui n'auraient pas manqué de tuer par la même occasion des animaux domestiques et des espèces utiles. Cependant, il fallait reconnaître qu'on trouvait dans les échoppes une grande variété de curiosités et d'objets merveilleux.

L'Aenach Carman était aussi le siège d'une manifestation beaucoup plus sérieuse qui la distinguait de l'Aenach Lifé, l'autre grande foire de Laigin, célèbre pour ses courses de chevaux. C'est là

que les nobles, les chefs de clan, les brehons, les juristes et tous ceux qui occupaient de hautes fonctions se réunissaient pour étudier et réformer les lois. Le premier jour, les hommes et les femmes tenaient des conseils séparés. Les membres de chaque conseil réglaient les problèmes touchant à leur condition et élisait des délégués qui assistaient aux réunions officielles de la Grande Assemblée. Là, le roi, ses juges et les représentants du peuple débattaient de questions plus générales concernant les différents amendements au système juridique et définissaient les politiques fiscales du royaume pour les trois années à venir.

Fidelda venant du royaume voisin de Muman, elle n'était pas autorisée à intervenir, mais elle avait été conviée par le conseil des femmes à s'exprimer en tant qu'invitée. Elle avait expliqué certaines lois en usage à Muman et indiqué comment elles pouvaient éventuellement être adaptées à Laigin. Alors que le cadre juridique était le même pour les cinq royaumes, il existait des lois appelées *Urrdas* qui introduisaient des variantes mineures s'appliquant à tel ou tel royaume. Après avoir bien travaillé, Fidelda était maintenant décidée à profiter des festivités qui allaient clore la manifestation.

Elle était ravie d'avoir retrouvé à la foire son cousin et ami Laisran de Durrow, l'abbaye célèbre dans le monde entier pour son collège et ses enseignements. Laisran était conseiller à la Grande Assemblée. C'était lui qui avait persuadé Fidelda de rejoindre l'abbaye de Brigitte à l'église des Chênes, non loin de là, qu'elle avait quittée depuis longtemps pour retourner dans son pays.

– Que penses-tu de nos juristes ? demanda Laisran. Faisons-nous passer de bonnes lois et notre gouvernement te plaît-il ?

Fidelda se mit à rire.

– Aristote n'a-t-il pas dit que les bonnes lois qu'on n'applique pas font un mauvais gouvernement ?

Laisran rit lui aussi de bon cœur.

– Voilà une réponse qui te ressemble. Sérieusement, as-tu apprécié l'Aenach Carman ?

– Beaucoup. Mais je me suis toujours demandé pourquoi on l'appelait comme ça. Carman n'était-elle pas une femme malfaisante, mère de trois fils ayant ravagé les récoltes d'Eireann dont ils avaient été chassés par les enfants de Danu ?

Une lueur malicieuse s'alluma dans les yeux de Laisran.

– Si je te disais...

– Père abbé !

Un homme courait à leur rencontre. Il était richement vêtu et la chaîne qu'il arborait symbolisait sa haute fonction.

– Lígach, le chef des Laisig, murmura Laisran à l'adresse de Fidelda. Les Laisig sont les organisateurs et les hôtes héréditaires de

la foire.

L'homme s'arrêta, tout essoufflé.

– Père abbé...

– Calmez-vous, Lígach, et dites-moi quel trouble vous agite.

Le chef des Laisig ferma les yeux, tout en reprenant son souffle.

– Ruisín est mort, dit-il enfin. J'ai envoyé chercher un apothicaire, mais nous n'en avons trouvé aucun dans le périmètre de la foire. Or je sais que vous avez quelques connaissances en médecine.

– Mais comment Ruisín est-il mort ?

– Et qui est-il ? s'enquit aussitôt Fidelma.

– Il est... il était un champion des Osraige, répondit Laisran avant de revenir à Lígach : Aurait-il eu un accident ?

– Nous pensons qu'il est décédé d'un excès de boisson.

Fidelma haussa les sourcils.

– Il s'agissait d'un pari, lady, entre lui et Crónán, le champion des Fídh Gabhla. Mais à peine Ruisín eut-il bu le premier broc qu'il s'est effondré. On l'a transporté dans sa tente et là, on a découvert que son poulx ne battait plus.

– Un pari sur celui qui absorberait le plus de bière ou de vin ? dit Fidelma en faisant la grimace.

Boire jusqu'à perdre le contrôle de soi-même n'était-il pas le comble de l'avilissement ?

– Des concours de cette sorte entre les champions sont monnaie courante. Et un clan peut être déshonoré si son champion échoue.

Fidelma renifla d'un air dégoûté.

– Selon le brehon Morann, l'*acqua vitae* est du plomb le matin, de l'argent à midi, et de l'or la nuit. Mais le plomb succède toujours à l'or. Tout excès n'est qu'une poursuite de l'or pour les fous.

– Je vous en prie, seigneur, supplia Lígach sans prêter attention à Fidelma, venez confirmer sa mort et accomplir les rituels de la foi. Muirgel, la femme de Ruisín, est en grande détresse.

– Menez-moi à sa tente, dit Laisran. Tu veux bien m'accompagner, Fidelma ? Je ne suis pas très à l'aise dans ce genre de circonstances et n'ai pas le don du réconfort. Peut-être pourrais-tu m'aider ?

Fidelma acquiesça un peu à contrecœur et ils suivirent le chef jusqu'à l'enclos où étaient dressées les tentes. Les quelques personnes qui s'étaient rassemblées devant celle où on avait déposé le corps de Ruisín s'écartèrent devant le trio et Lígach pénétra le premier à l'intérieur.

Une jolie jeune femme était agenouillée devant le cadavre, le visage figé et les yeux secs.

– Voici Muirgel, chuchota Lígach.

La jeune femme leur jeta un regard de somnambule.

– Muirgel, je vous présente l'abbé Laisran et sœur... ?

– Fidelma, dit Laisran en se penchant sur le corps.

C'était celui d'un homme de haute taille, aux larges épaules, à la poitrine puissante, avec une tignasse rousse et bouclée et une longue barbe.

– Quel métier exerçait Ruisín ? murmura Fidelma.

– Il était forgeron, répondit Lígach à voix basse.

– Et il s'est effondré dès le premier broc de bière ?

– C'est exact.

– Il a bien rendu l'âme, dit Laisran en se redressant. Je vous présente mes condoléances, Muirgel. Lígach, pouvez-vous la raccompagner dehors un instant ?

Lígach aida la jeune femme à se relever. Elle n'offrit aucune résistance, comme si toute volonté l'avait abandonnée, et suivit le chef.

– Elle semble très choquée, commenta Fidelma.

– Regarde les lèvres, lui chuchota Laisran pour toute réponse.

Fidelma se pencha et écarta les poils roux et bouclés de la barbe pour dégager la bouche. Les lèvres étaient violettes... et la peau marbrée de taches rouges.

– Cet homme n'est pas mort d'un excès de boisson, conclut Laisran.

– Non, il a été empoisonné, confirma Fidelma.

– Par quelle substance, je l'ignore, voilà longtemps que je ne pratique plus l'art de la médecine.

– En tout cas, il s'agit d'un accident ou d'un meurtre.

– La thèse de l'accident me semble peu probable.

– Alors il faut convoquer le brehon de la région.

Ils se retournèrent d'un même mouvement en percevant une présence. Lígach était revenu sans qu'ils s'en aperçoivent et il avait entendu leurs derniers commentaires.

– Vous êtes certains que Ruisín a été tué ? demanda-t-il, effaré.

Laisran hocha la tête.

– Vous êtes la sœur du roi de Muman, n'est-ce pas ? ajouta Lígach à l'adresse de Fidelma. On m'avait prévenu que vous assistiez à l'assemblée. Accepteriez-vous de vous charger de l'enquête ? J'ai à plusieurs reprises entendu chanter vos louanges. En tant qu'organisateur de la foire, je me trouve dans ma juridiction et je vous accorde volontiers le droit de procéder selon votre volonté. Si nous ne résolvons pas cette affaire, la réputation de l'Aenach Carman en sera entachée, on racontera qu'un meurtre peut être commis au nez et à la barbe du roi sans que le coupable soit puni.

– Personne n'est mieux placé que Fidelma de Cashel pour démêler les intrigues les plus embrouillées ! s'exclama Laisran.

Fidelma comprit qu'elle n'avait pas le choix et accepta la proposition qui lui était faite :

– Très bien. Il me faut une autre tente où je pourrai siéger.

Lígach poussa un soupir de soulagement.

– Prenez la mienne, qui est juste à côté de celle-ci.

– Rassemblez toutes les personnes concernées, y compris Muirgel. Je les rejoindrai dès que j'en aurai terminé ici.

Lígach s'éclipsa.

– Et moi, qu'est-ce que je fais ? demanda Laisran.

Fidelma sourit.

– Tu seras le spectateur de mes investigations, car je ne voudrais pas être accusée d'interférence abusive par le chef brehon de Laigin.

– Parfait.

Fidelma examina avec attention le cadavre.

– Que cherches-tu ? demanda Laisran au bout d'un moment.

– Je ne sais pas. Quelque chose qui sortirait de l'ordinaire.

– C'est déjà assez extraordinaire que cet homme ait été empoisonné !

– Hum. Et maintenant, allons interroger les témoins.

Dans la tente du chef, ils s'assirent sur des tabourets, tandis que le scribe qu'on avait envoyé chercher prenait place devant une table où il avait disposé des feuilles de papyrus, une plume d'oie et un flacon d'encre. C'était un jeune homme nerveux et tatillon.

– Qui dois-je faire entrer en premier, lady ? demanda Lígach.

– Celui qui a organisé cette joute douteuse.

– Il s'agit de Rumann, un des amis de Ruisín. Cobha a apporté la bière.

– Commençons par Rumann.

Un sympathique terrier aux oreilles pointues fit son apparition, tirant sur sa laisse. Quand il bondit vers Fidelma en agitant la queue, son maître l'arrêta net, lui ordonna de se coucher et s'excusa auprès de Fidelma.

Rumann ressemblait beaucoup à Ruisín en brun. Lui aussi avait une tignasse et une barbe broussailleuses et l'allure d'un forgeron. Il s'avéra par la suite que c'était bien la profession qu'il exerçait.

– Désolé, ma sœur, mais Cubheg est encore très jeune. Il ne mord pas.

Sur ces mots, Rumann attacha l'animal à un piquet de la tente tandis que Cubheg continuait de folâtrer.

– Vous permettez, ma sœur ?

Il indiqua une cruche sur la table et versa un peu de bière dans une coupe qu'il posa devant l'animal. Cubheg lapa le liquide avec empressement.

– Il adore ça, déclara Rumann. Et maintenant, que puis-je pour vous ?

– Cette joute, qui en a eu l'idée ?

– Crónán des Fidh Gabhla.

– Dans quel but ?

Rumann haussa les épaules.

– La rivalité entre les Fidh Gabhla et les Osraige remonte à plusieurs générations.

– C'est exact, murmura l'abbé à Fidelma.

– Au cours de ces derniers jours, il y a eu plusieurs concours et les Osraige ne se sont pas laissés dominer. Crónán a alors défié mon ami Ruisín à une joute qui déciderait du vainqueur à cette foire.

– Vous croyez vraiment qu'une médaille devrait être offerte à celui qui absorbe le plus de boisson forte sans tomber ? lança Fidelma d'un ton désapprouvateur.

– Ce genre de compétition existe un peu partout et il s'agissait du dernier affrontement entre nous à l'Aenach Caïman.

– Ruisín était le champion des Osraige ?

– Oui, ce grand buveur pouvait ingurgiter le contenu d'un tonnelet qu'il levait ensuite au-dessus de sa tête.

Fidelma préféra changer de sujet.

– Expliquez-moi ce qui s'est passé.

– Ruisín et Crónán se sont rencontrés sous la tente de Cobha, le brasseur de bière. C'est lui qui fournissait la boisson.

– Cobha est un... ?

– Fidh Gabhla. Mais en tant qu'arbitre, il était neutre.

– Y avait-il un autre arbitre neutre ?

– Les Osraige et les Fidh Gabhla étaient là pour surveiller le déroulement des opérations.

– Pas de femmes ?

Rumann ouvrit de grands yeux.

– Ce genre de manifestation n'attire pas beaucoup les femmes.

– Effectivement. Les spectateurs s'étaient rassemblés autour de vous ?

– Oui. Cobha a rempli deux brocs...

– De la même barrique ?

Rumann fronça les sourcils.

– Oui, je crois bien. Chaque champion se tenait à un bout de la table et ils ont levé leurs brocs ensemble. Puis ils l'ont vidé, Cobha en a apporté un second, Ruisín l'a soulevé, il s'est mis à trembler, le broc lui a échappé et il s'est effondré. Les hommes des Fidh Gabhla ont commencé à lancer des plaisanteries, mais moi j'ai bien vu qu'il se tordait sur le sol et j'ai tout de suite compris qu'il se sentait mal. Il est mort presque tout de suite.

Fidelma réfléchit un instant.

– Vous dites que Ruisín était votre ami ?

– Oui.

– Vous étiez forgeron comme lui ?

– Oui et nous travaillions souvent ensemble quand notre chef avait besoin de deux soufflets au lieu d'un.

– D'après vous, Ruisín était un homme solide ?

– Je le connais depuis l'enfance et je ne l'ai jamais vu malade.

Je refuse d'admettre que le peu de bière qu'il a ingurgitée ait pu l'abattre.

Fidelma se renversa sur sa chaise.

– Votre ami avait-il des ennemis ?

– Non, il était notre champion, tout le monde l'aimait. Par contre, les Fidh Gabhla avaient un mobile : s'assurer que leur homme gagnerait.

– Vu les circonstances, il ne peut pas y avoir de victoire.

Rumann, qui n'avait pas pensé à cela, se mordit la lèvre.

– Chez lui, vous êtes sûr que Ruisín n'avait pas d'ennemis ?

– Non, il était considéré comme un artisan très habile, heureusement marié à Muirgel, et n'avait aucun souci particulier. Je ne vois personne qui aurait pu lui vouloir du mal...

– Sauf ? lui souffla Fidelma en voyant une ombre passer dans ses yeux.

– Les hommes des Fidh Gabhla, grommela Rumann.

Fidelma comprit qu'il cachait quelque chose.

Crónán, le champion des Fidh Gabhla, était le suivant sur la liste de Fidelma. C'était un homme renfrogné avec une masse de cheveux noirs et des yeux très bleus qui bougeaient sans cesse.

– Ce n'était pas la première joute de ce genre que je disputais avec Ruisín, déclara-t-il. Nos clans étaient rivaux, mais nous étions amis.

– Ce n'est pas l'avis de Rumann.

– À chacun sa manière de voir les choses. En tout cas, il se trompe.

– Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu empoisonner le broc de bière de Ruisín pendant le concours ?

Crónán releva le menton.

– Je jure par la sainte croix que ce n'est pas moi.

– Reprenons. On vous a donné à chacun un broc et la bière a été tirée du même tonneau.

– Oui, il y a de nombreuses personnes pour en témoigner. Et Cobha a ouvert une nouvelle barrique.

– Comment étaient les brocs ?

– En terre cuite, d'une contenance de deux *meisrin* chacun. On

a regardé Cobha les remplir et on a dû vérifier par deux fois que les mesures étaient bonnes, à cause du satané chien de Rumann.

– Ah bon ?

– Son terrier lui a échappé juste quand Cobha venait de remplir le broc de Ruisín et versait la bière dans le mien. Il s'est faufilé entre les jambes de Cobha et a failli le faire tomber. Rumann s'est excusé et a attaché le chien. Lui et Lennán, mon témoin, ont dû vérifier que le brasseur s'était correctement acquitté de sa tâche.

– Et alors ?

– Alors Cobha a posé les deux brocs devant nous, qui étions assis à la table, et a donné le signal du départ. Nous les avons vidés à la même vitesse.

– Puis Cobha a rempli deux autres brocs ?

– Non, il a récupéré les nôtres, a mesuré deux *meisrin* pour chacun, et les a reposés devant nous. Le signal a été donné et, pendant que je buvais, j'ai remarqué que Ruisín, qui avait soulevé son broc, ne parvenait pas à le tenir. C'est alors qu'il s'est levé avant de tomber comme une masse.

– Et le broc ?

– Il s'est brisé sur le rebord de la table. Maintenant je me souviens. Le chien s'est de nouveau précipité et Rumann l'a retenu en lui donnant un bon coup sur le museau.

Fidelma se tourna vers Lígach.

– Serait-il possible de récupérer les morceaux de cette poterie ?

Le chef se leva et disparut.

– Dites-moi, vous êtes certain que, la deuxième fois, chacun de vous a récupéré son broc initial ?

– Pour sûr. L'un portait une bande aux couleurs des Fidh Gabhla et l'autre aux couleurs des Osraige.

– Quel métier exercez-vous, Crónán ?

– Je suis tonnelier.

À cet instant, Lígach réapparut. Il n'avait pas pu retrouver les morceaux de terre cuite car l'aide de Cobha les avait jetés sur un tas d'ordures dont il était impossible d'extraire quoi que ce soit.

On fit venir l'aide.

– J'ai cru préférable de tout nettoyer, s'excusa-t-il. Rumann a eu toutes les peines du monde à empêcher son chien d'aller batifoler sur les tessons, il aurait pu se couper.

Quand Cobha se présenta, Fidelma s'efforça de ne pas laisser paraître l'antipathie qu'il lui inspirait. Il était grand, d'une maigreur inquiétante avec un teint maladif, et ses yeux enfoncés et méfiants suscitaient l'inquiétude. Il inclina la tête, comme si on venait de le surprendre au milieu d'un acte délictueux, et s'exprima d'une voix onctueuse.

Dans l'ensemble, son récit recouvrait ce qui avait été dit auparavant.

– Avez-vous examiné les brocs avant de verser les mesures ? demanda Fidelma.

Cobha parut surpris.

– Ils étaient propres ? insista le *dálaigh*.

– Je donne toujours des brocs propres à mes clients ! s'indigna Cobha. Cela fait vingt ans que je viens ici et personne n'a émis la moindre critique sur ma bière... qui n'a jamais tué personne.

– Jusqu'à aujourd'hui, ironisa l'abbé Laisran.

– Vous n'êtes pas drôle !

– Avez-vous une idée de l'identité du coupable ?

– Non, mais Ruisín n'était pas apprécié de tous.

Fidelma se pencha vivement vers lui.

– À qui pensez-vous ?

– Par exemple à Lennán, qui le détestait.

– Pourquoi ?

– À cause de sa sœur.

– Expliquez-vous.

– Une fois, il m'a dit que Ruisín avait une liaison avec elle, ce qui le contrariait.

– Qui est-elle et qui est Lennán ?

– Lennán est un fermier, la limite entre les terres des Osraige et celles des Fidh Gabhla passe par sa propriété. Sa sœur s'appelle Uainiunn. Pour être honnête, je crois que Lennán cherchait une excuse aux sentiments hostiles qu'il portait à Ruisín. Muirgel et Uainiunn ont toujours été d'excellentes amies.

Pensive, Fidelma tambourina sur l'assise de son siège.

– Aujourd'hui, Lennán était le témoin de Crónán, c'est bien cela ?

Cobha hocha la tête.

– Revenons aux brocs. Pouviez-vous les distinguer ?

– Bien sûr. L'un avait une bande jaune, la couleur des Osraige, et l'autre une bande rouge, celle des Fidh Gabhla.

– Qui a posé les bandes ?

– Moi.

– Avant la joute ?

– Environ une demi-heure avant.

– Et où garde-t-on les brocs avant que vous les preniez pour les remplir ?

– Sur la table, près de la barrique. J'ai vérifié qu'aucun insecte n'était tombé dedans.

– Ils étaient bien nets ?

– Encore une fois, je n'ai pas pour habitude de servir ma bière

dans des brocs sales. Mon établissement est inspecté trois fois par an selon les exigences de la loi et a toujours été déclaré *dligtech*.

Fidelma réfléchit.

– Les concurrents étaient bien séparés par la table ?

– Oui.

– Et les spectateurs, à quelle distance se tenaient-ils ?

– Ils s'étaient placés tout autour.

– Je suppose que Lennán, le témoin de Crónán, se tenait près de lui ?

– C'est exact. Lennán souhaitait que Ruisín soit battu.

– Ses vœux ont été exaucés au-delà de toute espérance ! ironisa

Fidelma.

Cobha parut nerveux.

– Je ne voulais pas insinuer... j'ai juste répondu à votre question.

– Qui d'autre était là ?

Cobha pinça les lèvres.

– Uainiunn, qui accompagnait son frère.

Fidelma fronça les sourcils.

– D'après Rumann, aucune femme n'était présente.

– À part Uainiunn et Muirgel.

– Muirgel aussi ? Mais alors si Uainiunn s'était jointe à son frère, tous deux étaient proches de Crónán ?

– Oui. Quant à Rumann et Muirgel, ils encadraient Ruisín de l'autre côté de la table.

Fidelma le renvoya et se tourna vers Laisran.

– Je ne vois que deux possibilités. Soit le poison a été introduit dans le broc destiné à Ruisín entre le moment où la bière a été versée et celui où elle a été bue...

– Ce qui impliquerait que Cobha est le premier suspect, car il était le seul à avoir l'opportunité d'agir sans être vu.

– Soit Ruisín a été empoisonné juste avant la joute, de façon que le poison agisse plus tard.

Laisran secoua la tête.

– Aucune substance toxique ne peut avoir d'effet à aussi long terme. Et Ruisín était en parfaite santé jusqu'à ce que le broc soit posé devant lui pour la deuxième fois.

– Mais on sait qu'il n'y a pas goûté, donc le poison a forcément été introduit lors de la première tournée.

Ils restèrent un instant silencieux.

– Cela semble un crime impossible dans la mesure où cela s'est passé devant de nombreux témoins, soupira Laisran. On ne sait pas comment il a été commis, ni par qui. Mais j'ai autrefois connu un jeune *dálaigh* qui ne cessait de me répéter « élucidez les circonstances

et vous découvrirez le meurtrier ».

Fidelma hocha la tête en souriant.

– Ce jeune *dálaigh* se vantait.

– Non, tu avais raison.

– Voyons ce que Lennán va nous dire. Après tout, c'est le seul qui ait manifesté de l'animosité envers Ruisín.

Lígach introduisit Lennán dans la tente.

Celui-là non plus ne plaisait guère à Fidelma. Il avait le regard fuyant, une bouche molle, un menton sans énergie, et la cicatrice impressionnante qui lui barrait le front n'arrangeait rien.

– Eh bien, Lennán, attaqua Fidelma, il paraît que vous n'appréciez guère Ruisín ?

– Avec quelque raison, lady, répondit l'autre d'une voix plaintive.

– Je ne comprends pas.

– Il entretenait une liaison avec ma sœur alors qu'il était marié à Muirgel. Il bafouait l'honneur de ma famille.

– Vous avez la preuve de ce que vous avancez ?

– Et vous, vous avez la preuve qu'à midi le soleil brille ?

– À moins qu'il ne soit obscurci par les nuages. Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Elle se rendait régulièrement chez lui.

– Muirgel n'était-elle pas son amie ?

– La belle excuse ! Ce n'est pas Muirgel qu'elle allait voir.

– Vous avez interrogé Muirgel ?

– Elle refuse d'affronter la vérité.

– Et Ruisín ?

– Il niait.

– C'est pour cette raison que vous l'avez tué ?

L'homme fronça les sourcils.

– Je l'aurais certainement fait si j'en avais eu l'occasion.

– Voilà au moins une réponse honnête. Et si je puis me permettre, vous prenez l'honneur de votre sœur trop au sérieux. En quoi cela vous regarde-t-il ? Elle est assez grande pour veiller sur elle-même.

Lennán garda le silence.

– Jusqu'ici, rien ne démontre l'existence de cette liaison, insista Fidelma.

– Il s'agit d'une déduction logique.

– Mon mentor, le brehon Morann, disait qu'on pouvait plier la logique à sa guise. Bien. Au cours de cette joute, vous vous teniez près de la table, à côté de Crónán ?

– Et de ma sœur qui fixait Ruisín avec des yeux de merlan frit.

– Vous n'avez vu personne s'approcher des brocs ?

– Si par malheur j'avais décidé de tuer Ruisín, je n'aurais sûrement pas utilisé du poison, j'aurais réglé l'affaire avec une épée ou une hache.

Quand Lennán quitta la pièce, Laisran se frotta les mains.

– Je te parie un *screpall* que c'est notre homme, Fidelma. Le prix d'un tonnelet de vin gaulois.

– Vous en usez trop généreusement avec votre argent, cousin. Avant de prendre les paris, j'aimerais m'entretenir avec Uainiunn.

Uainiunn ne ressemblait en rien à son frère. Elle était bien en chair, avec des cheveux et des yeux noirs, une bouche charnue, et elle vous regardait d'un air provocateur à travers ses paupières mi-closes.

– Bonjour, Uainiunn. Donc vous avez assisté à cette joute avec votre frère.

– Oui, il a insisté.

– Ah bon ?

– Il voulait que je sois témoin de la défaite de Ruisín. Moi, ça m'ennuyait plutôt, je n'ai jamais vu l'intérêt de regarder des hommes boire jusqu'à rouler par terre.

– Je vous comprends, mais n'aviez-vous pas envie que Ruisín remporte le concours ?

– Cela m'était bien égal. Mais je suis triste pour Muirgel. La perte de Ruisín est un coup très rude dont elle aura du mal à se remettre. Cependant, je ne doute pas qu'elle trouve bientôt un autre parti. Rumann, par exemple. Cela le guérirait peut-être de l'intérêt qu'il me porte, je ne le supporte plus.

– La mort de Ruisín ne vous affecte pas plus que ça ? s'étonna Laisran, surpris par la dureté de la jeune femme.

– Non, mais je compatis à la douleur de mon amie car nous sommes très proches.

– Votre frère n'envisage pas les choses sous le même angle.

Une lueur de colère brilla dans les yeux noirs de la jeune femme et Fidelma eut l'impression de voir s'entrouvrir les portes de l'Enfer.

– Je ne suis pas responsable des délires de Lennán, dit-elle d'une voix posée.

– Donc vous niez avoir eu Ruisín pour amant ?

Elle eut un rire méprisant.

– Je vous remercie, dit Fidelma d'une voix douce.

– Cela pourrait très bien être elle ! s'exclama Laisran après le départ d'Uainiunn.

– Quel inconstant vous faites ! se moqua Fidelma. Lígach, faites entrer Muirgel.

Laisran se pencha vers Fidelma.

– À la réflexion, je maintiens mon pari sur Lennán, murmura-t-

il. N'a-t-il pas confessé qu'il avait envie d'assassiner Ruisín ?

– Tout en assurant qu'il n'en avait rien fait. S'il était coupable, il dissimulerait ses intentions.

– Sauf s'il rusait pour détourner nos soupçons. Il avait la motivation et...

– L'opportunité ? Mais il était avec Crónán de l'autre côté de la table !

Laisran leva les yeux au ciel.

– Cette énigme est encore plus confondante que celle résolue par tes soins à l'abbaye, quand Wulfstan fut retrouvé poignardé dans sa cellule fermée de l'intérieur. Tu te souviens ?

– Très bien.

– Personne n'était entré dans la pièce et personne n'en était sorti. Ici, nous sommes confrontés au même problème.

– Ah bon ?

– Ruisín est empoisonné alors qu'il est le point de mire de l'assemblée. Et personne n'a pu administrer la substance toxique sans être vu.

Fidelma sourit.

– Et pourtant...

Muirgel entra dans la tente, toujours impassible et le visage figé. Fidelma l'invita à s'asseoir.

– Nous ne vous retiendrons pas longtemps.

– Le bruit court que mon mari a été assassiné, dit-elle aussitôt.

– C'est bien la conclusion à laquelle nous avons abouti.

– Mais enfin, quelle raison aurait-on eu de vouloir le tuer ?

– Nous l'ignorons et nous comptons sur vous pour nous éclairer. Avait-il des ennemis ?

– Personne à part...

– Lennán ?

– Vous le connaissez ?

– Je sais seulement qu'il détestait votre époux.

Muirgel garda le silence.

– Votre mari était-il l'amant d'Uainiunn ? demanda brusquement Fidelma.

Muirgel secoua la tête avec véhémence.

– Qu'est-ce qui vous rend si sûre de vous ?

– Uainiunn est une amie d'enfance. Et puis je connaissais bien Ruisín. Vous ne pouvez pas vivre dans l'intimité d'un homme en ignorant qu'il a une liaison avec une autre, surtout quand il s'agit de votre meilleure amie.

Fidelma n'en était pas aussi certaine, mais elle préféra changer de sujet.

– Et Rumann, il était l'ami de votre mari ?

- Oui.
- Et le vôtre ?
- Naturellement.
- Rumann est célibataire ?
- Oui.

La jeune femme répondait avec franchise et sans hésitation.

– Je suppose que vous, Ruisín, Rumann et Uainiunn passiez souvent du temps ensemble ?

Muirgel parut surprise.

– Nous entretenions des relations amicales et il était inévitable que nous nous retrouvions pour nous distraire.

– Et le frère d’Uainiunn, Lennán, vous le fréquentiez ?

– Je croyais vous avoir fait comprendre que nous n’apprécions guère sa compagnie.

– Hum. Savez-vous pourquoi Lennán s’était imaginé une relation amoureuse entre sa sœur et votre époux ?

– Je n’ai pas le don de pénétrer l’esprit d’une personne. Cependant, nous avons tous constaté que cette obsession avait empiré après une attaque contre les Uí Néill dont il avait été la victime.

– Expliquez-nous ça.

– Il y a un an environ, Lennán a décidé de se joindre à une expédition destinée à récupérer du bétail volé par un des clans Uí Néill. À son retour, il avait beaucoup changé. Vous avez vu la cicatrice à son front ?

– Il a été blessé ?

– Il est le seul rescapé de cette aventure.

– A-t-il expliqué ce qui s’était passé ?

– Ils sont tombés dans une embuscade et il a été laissé pour mort. Un berger dans les collines l’a soigné jusqu’à ce qu’il soit suffisamment rétabli pour rentrer chez lui, et c’est alors qu’il est devenu agressif et soupçonneux.

– Avez-vous parlé de cela avec Uainiunn ?

Muirgel fit la grimace.

– Bien sûr.

– Qu’a-t-elle dit ?

– De ne pas lui prêter attention. Depuis son retour, personne ne le prend au sérieux...

Muirgel s’interrompit et ouvrit de grands yeux.

– Vous soupçonnez Lennán d’avoir tué Ruisín ? Comment serait-ce possible ? Il se tenait de l’autre côté de la table quand la joute a commencé !

– Vous n’avez aucune idée de l’identité de l’assassin de votre mari ?

– Aucune.

– Je vous remercie.

Elle allait franchir le seuil de la tente quand Fidelma la rappela.

– Vous n’auriez pas eu une liaison avec Rumann, par hasard ?

Un petit sourire cynique flotta sur le visage de Muirgel.

– Rumann est bien trop intéressé par Uainiunn et, de toute façon, je l’aurais vite découragé. J’aimais Ruisín.

Fidelma hocha la tête et elle disparut.

– Voilà une question très brutale à poser à une femme qui vient de perdre son époux, la réprimanda Laisran.

– Avant d’atteindre la terre ferme, il est inévitable de passer par des marais boueux, cousin.

– Tu soupçonnes vraiment Muirgel ?

– Je ne pose jamais de question pour le plaisir.

Ils furent interrompus par Lígach qui chuchota quelque chose à l’oreille du *dálaigh*.

– Faites-le entrer, ordonna-t-elle.

Rumann arriva avec son chien sur les talons qu’il attacha à un des piquets de la tente.

– Eh bien, ma sœur, avez-vous découvert qui a tué mon ami ?

Fidelma le dévisagea avec froideur.

– Oui. Vous.

L’homme se figea, voulut parler, et émit un rire nerveux.

– Vous plaisantez ?

– Jamais sur ce genre de sujet.

– Comment voulez-vous que j’aie fait ?

– Est-ce une question pratique ou de philosophie générale ?

Rumann croisa les bras.

– Vous avez perdu l’esprit.

– C’est vous qui êtes en proie à la démence. Et maintenant, je vais vous expliquer comment vous avez procédé. En prévision de la joute, vous aviez repéré l’échoppe où on vend des poisons. Un peu plus tard, l’abbé Laisran a chassé le marchand parce que les potions qu’il proposait pouvaient non seulement détruire les espèces nuisibles, mais aussi les espèces utiles ou domestiques. Mais vous aviez eu le temps d’acheter un flacon.

– Voilà une supposition bien audacieuse. Et comment aurais-je versé ce poison dans la bière en présence de dizaines de témoins ?

– Vous vous teniez près de Ruisín. Et vous avez lâché votre chien juste après que Cobha a posé son broc devant lui et avant qu’il remplisse celui de Crónán. Personne n’a remarqué que vous versiez la fiole de poison dans le broc de Ruisín car tout le monde surveillait la bière mesurée dans celui de Crónán.

Rumann demeura silencieux.

– Quand Ruisín est tombé raide mort et que son broc s’est brisé contre le rebord de la table, votre chien a voulu laper la bière, mais vous l’avez récupéré pour l’attacher à un piquet. Vous craigniez vraiment que votre terrier se blesse sur les tessons ? Les chiens ne sont pas si bêtes. Vous pensiez surtout qu’il pourrait s’empoisonner, n’est-ce pas, Rumann ?

Fidelma jeta un coup d’œil vers le rabat de la tente.

– Je pourrais vous confronter au marchand qui vous a vendu le poison, pourtant je suis sûre que vous nous épargnerez cette peine, conclut Fidelma d’une voix douce.

Laisran toussa bruyamment, mais Rumann ne lui prêta aucune attention.

– Même si j’admettais m’être procuré une fiole à cette échoppe, je ne vois pas ce que cela prouverait. Je n’avais aucune raison de tuer Ruisín.

– Le sentiment qui vous animait est pourtant vieux comme le monde : la jalousie.

– Moi ? Jaloux de Muirgel ? C’est ridicule.

– Effectivement. C’est d’Uainiunn que vous êtes amoureux. Quand Lennán s’est mis à raconter partout que sa sœur avait une liaison avec Ruisín, vous étiez désespéré. C’était un mensonge, mais vous avez choisi de le croire parce que vous ne supportiez pas l’indifférence d’Uainiunn. Votre frustration ne connaissait pas de bornes. Et vous avez bêtement cru que, Ruisín mort, Uainiunn se tournerait vers vous. L’amour n’est pas toujours aveugle, Rumann, cependant, la jalousie...

– J’étais très épris d’Uainiunn et Ruisín me faisait obstacle, lança le forgeron d’un air farouche.

– Pas du tout. Votre esprit dérangé a amplifié une rumeur infondée afin de surmonter la douleur du rejet. Les fruits amers de cette récolte ont détruit des vies. Bientôt, vous vous retrouverez face à vous-même, sans aucune excuse pour justifier vos égarements.

Elle fit signe à Lígach d’emmener le coupable tandis que l’abbé Laisran épongeait la sueur qui perlait à son front.

– Tu m’as vraiment fait peur, Fidelma. Il est plutôt choquant qu’un *dálaigh* mente pour obtenir une confession. Et si Rumann avait exigé que tu amènes ici le marchand que j’ai banni de cette enceinte ?

L’ombre d’un sourire passa sur les lèvres de la jeune femme.

– Je lui aurais demandé d’entrer. Dès que j’ai su que nous avions affaire à un empoisonnement, j’ai demandé à Lígach de trouver cet homme. Il n’allait pas quitter une foire source de gros revenus juste parce que vous l’aviez exigé ! En réalité, il n’était pas parti très loin.

– Après toutes ces émotions, je boirais bien un gobelet de vin

gaulois, répliqua Laisran. Et surtout pas de bière !

Fidelma se mit à rire.

– Que vouliez-vous parier avec moi, déjà ? Un tonnelet de vin gaulois ? Vous avez de la chance que je n’aie pas accepté.

– Je suis prêt à remplir mes obligations, même si nous n’avons pas confirmé notre pari, répliqua Laisran avec emphase.

– Alors une amphore suffira. Vous n’avez pas l’intention de rechercher l’or de la nuit ? Rappelez-vous le plomb du matin.

L’abbé Laisran fit la grimace.

– Ce pauvre Ruisín n’a malheureusement trouvé aucun métal. Cousine, je t’invite à un bon repas à l’abbaye.

– Bien arrosé, j’espère, ironisa Fidelma. L’hospitalité ne se conçoit pas sans une boisson forte. À boire avec modération, naturellement.

MORT D'UNE IDOLE

– Je ne comprends pas pourquoi l'abbé estime qu'il doit se mêler de cette affaire ! lança le père Maílín. J'ai conduit des investigations très poussées et le problème paraît simple.

Sœur Fidelma adressa un regard de reproche au père supérieur de la petite communauté de Saint-Martin de Dubh Ross.

– Quand un homme aussi respecté que le vénérable Gelasius trouve la mort dans des circonstances pareilles, difficile de reprocher au chef religieux de ce territoire de se poser des questions. Des portraits du vénérable Gelasius sont accrochés dans de nombreux centres ecclésiastiques et il est devenu un objet de vénération pour les fidèles.

Le père Maílín rosit et changea de position sur sa chaise.

– Je n'avais pas l'intention de remettre en cause les prérogatives de l'abbé. C'est juste que je lui ai fait parvenir les résultats de mon enquête qui sont consignés dans les moindres détails. À partir de là, il ne nous reste plus qu'à rechercher les coupables mais, comme je l'ai fait remarquer, c'est impossible à moins qu'ils ne se confessent dans un accès de repentance. À mon avis, ils ont depuis longtemps quitté ce territoire avec leur butin.

– J'ai là votre rapport, dit Fidelma en tapotant le *marsupium* attaché à sa ceinture, et je dois vous avouer qu'il comporte des parties assez obscures qui me tracassent, de même que l'abbé. Voilà pourquoi il m'a autorisée, en tant que *dálaigh*, à venir éclaircir ces quelques points.

Le père Maílín releva le menton.

– Mon rapport est pourtant limpide.

Il croisa le regard glacé de Fidelma et ajouta précipitamment :

– Cependant, rien ne vous empêche de procéder aux compléments d'enquête que vous jugerez bon avant de partir.

– Comme la loi m'y autorise, je vous le rappelle. Et je n'ai pas l'intention de me presser.

Elle marqua une pause.

– Bien. Voulez-vous être assez aimable pour me rappeler les circonstances de la mort du vénérable Gelasius ?

Le père Maílín pinça les lèvres et parut sur le point de laisser éclater son désaccord avant de se raviser. Quoiqu'il lui en coûtât, il savait qu'il était obligé de se soumettre à l'autorité de Fidelma. Il se

renversa sur sa chaise et commença d'une voix monocorde :

– Cela s'est passé le matin du sabbat. Frère Gormgilla est allé réveiller le vénérable Gelasius : frère Gormgilla l'aidait à s'habiller et à faire sa toilette avant de le conduire à la chapelle pour les prières du matin.

– Frère Gelasius était très âgé, dit Fidelma pour détourner Maílín du récit qu'il avait appris par cœur.

– Oui, et très fragile. Les faits parlent d'eux-mêmes. En entrant dans la cellule, Gormgilla a trouvé Gelasius pendu à une poutre au-dessus de son lit. Son rosaire, un objet d'une grande valeur, avait disparu. Et des objets précieux avaient également été dérobés dans la chapelle voisine de la chambre du vénérable Gelasius.

– Vous avez constaté ces vols après que frère Gormgilla a prévenu la communauté de la découverte du corps de la victime ?

– Oui.

– Et vous en avez déduit ?

– Qu'il s'agissait d'un crime crapuleux, je l'ai écrit en toutes lettres.

– À qui l'attribuez-vous ?

– C'est également consigné.

– Peu importe.

– Si vous insistez... deux jours avant le décès de Gelasius, des mercenaires itinérants ont été repérés alors qu'ils campaient dans des bois alentour. Ce sont des guerriers qui louent leurs services au plus offrant et se déplacent avec leurs femmes et leurs enfants. Notre communauté, comme vous avez pu le constater, n'a pas de hauts murs pour la protéger. Nous n'avions jamais envisagé qu'on pouvait s'en prendre à notre petite congrégation.

– Vous avez suggéré que ces mercenaires étaient entrés la nuit dans votre chapelle et que le vénérable Gelasius, ayant entendu du bruit, était allé voir ce qui se passait. Là, des guerriers l'auraient maîtrisé puis l'auraient pendu à une poutre de sa chambre après avoir dérobé son rosaire.

– C'est exact. Ce n'est pas tant un argument qu'une déduction logique, dit le père supérieur avec raideur.

– Vraiment ?

Le moine la fixa d'un air provocateur, mais ne répliqua pas.

– Cela ne vous semble pas bizarre qu'un homme qui a besoin d'être aidé pour se lever se rende seul à la chapelle la nuit ?

Le père Maílín haussa les épaules.

– Il arrive qu'in extremis des gens accomplissent des gestes surpassant leurs capacités physiques.

– Cependant, le vénérable Gelasius allait sur ses quatre-vingt-dix ans, rétorqua Fidelma, ouvrant les mains en un geste de perplexité.

– Certes, il était assez faible, mais jouissait d'une nature déterminée. Il y a vingt-cinq ans, Gelasius a insisté pour porter la croix de Chlonmacnoise dans la bataille de Ballyconnell quand Diarmuid Mac Aodh a vaincu les Uí Fidgente. Gelasius n'était armé que de la croix du Christ pour se protéger au milieu des guerriers.

Fidelma réprima un soupir d'ennui car tous en Irlande connaissaient cette histoire, qui avait procuré à Gelasius la réputation d'un saint dans les cinq royaumes.

– C'était il y a vingt-cinq ans.

– Oui, mais il était extrêmement obstiné.

– Expliquez-moi pourquoi ces voleurs l'ont pendu dans sa cellule. Que l'un de ces hommes l'ait frappé avant de s'enfuir, je comprendrais. Mais en quoi représentait-il une menace justifiant un tel traitement ? Était-il grand et imposant ?

– Non, plutôt courbé par les années.

– Donc il ne les aurait pas poursuivis si les autres s'étaient échappés.

– Qui connaît l'esprit des méchants ? susurra le père Maílín. Moi, je compose avec les faits, je n'interprète pas les motivations.

– Contrairement à moi qui me suis engagée à comprendre les causes et à me poser des questions.

Comme le moine ne faisait aucun commentaire, elle ajouta :

– Si je vous suis, après cet acte barbare et sacrilège, ils ont ramassé leur butin et ont tranquillement disparu ?

– Quand, le lendemain matin, un des frères s'est rendu à leur campement, ils étaient déjà partis. Les réactions émotionnelles de ces mercenaires ne me concernent en rien. Dans ce domaine, c'est à vous de juger.

– Très bien, j'aimerais parler à frère Gormgilla.

– Mais je vous ai rapporté tout ce qui...

Le regard vert de Fidelma lui fit ravalier sa phrase. Il tendit la main vers une clochette, l'agita, et un membre de la communauté entra. Aussitôt, Fidelma devança le père supérieur.

– Je préfère me déplacer pour aller interroger frère Gormgilla, je ne voudrais pas abuser de votre temps.

Maílín se leva à regret et raccompagna Fidelma à la porte.

Gormgilla était un homme robuste au visage de pleine lune qui jurait avec son expression sinistre.

– Vous connaissiez le vénérable Gelasius depuis longtemps ? lui demanda Fidelma après s'être présentée.

– Voilà quinze ans que je m'occupais de lui. C'était un homme d'une sagesse infinie et d'une grande érudition.

Fidelma lui sourit.

– Je le connaissais de réputation. On en parlait comme d'un

philosophe émérite. Pourquoi avait-il adopté le nom de Gelasius ?

Gormgilla haussa les épaules.

– C'est l'équivalent latin du nom qu'il avait pris en entrant en religion – Gilla Isu, le serviteur de Jésus.

– Donc il s'était converti à la foi ?

– Oui, quand il était jeune homme, comme beaucoup dans l'Irlande encore plongée dans les ténèbres. À cette époque, la plupart des Irlandais adoraient les anciens dieux et les anciennes déesses de nos aïeux. Le père de Gelasius, un druide et un prophète, attendait de son fils qu'il suive la même voie que lui. Il fut très déçu quand il choisit le christianisme.

– Maintenant, j'aimerais savoir comment vous avez découvert le corps.

Frère Gormgilla la conduisit jusqu'à la chapelle principale autour de laquelle avaient été construits divers édifices circulaires, et s'arrêta devant la porte du bâtiment le plus proche.

– C'est là que je venais réveiller le vénérable Gelasius.

– Et le matin du drame... ?

– J'ai voulu entrer mais la porte était verrouillée. Ce qui était tout à fait inhabituel. J'ai frappé et, n'obtenant pas de réponse, je suis passé par une fenêtre.

– Vous ne possédiez pas la clé de la cellule ?

– Non, il n'en existait qu'une seule et Gelasius la gardait avec lui.

– Était-il fréquent qu'il ferme sa porte ?

– Non, il la laissait toujours ouverte.

– Et la fenêtre ?

– J'ai dû briser un carreau. Et là, j'ai vu ce que j'avais déjà distingué à travers la vitre.

– Montrez-moi.

Gormgilla la conduisit dans la grande pièce ronde et spacieuse où vivait et travaillait Gelasius. La poutre qu'il lui désigna, à huit pieds du plancher, traversait toute la pièce.

– C'est là qu'on l'a trouvé, pendu au-dessus du lit. À mon avis, il était déjà mort depuis plusieurs heures. J'ai aussitôt prévenu le père Maílín.

Fidelma se frotta le menton.

– Sans fouiller les lieux ?

– Ma priorité était d'avertir le père supérieur de cette macabre découverte.

– La clé était-elle dans la serrure ?

– Non, et voilà pourquoi j'ai dû ressortir par la croisée. Notre forgeron est venu avec le père Maílín pour forcer le verrou. Et c'est la clé manquante qui a conforté Maílín dans sa théorie selon laquelle des

voleurs avaient enfermé Gelasius dans sa chambre après l'avoir pendu.

Fidelma examina le verrou et vit des marques là où on l'avait forcé. Apparemment, personne n'avait croché la serrure auparavant. Puis elle alla à la fenêtre au carreau brisé. Elle portait des éraflures qui pouvaient très bien avoir été provoquées par une personne s'introduisant dans la pièce par l'espace libéré.

Devant le lit, elle leva les yeux et remarqua des marques sur le madrier.

– Le lit était dans cette position ?

– Oui.

Fidelma effectua quelques calculs mentaux et revint au moine.

– La version que le père supérieur a donné des événements vous semble-t-elle plausible ?

Frère Gormgilla parut mal à l'aise.

– Je ne comprends pas.

– Voilà un homme très âgé que vous devez aider à se lever tous les matins avant de l'accompagner à la chapelle. Franchement, vous l'imaginez se levant la nuit pour aller affronter des voleurs ? Et pourquoi ces individus l'auraient-ils traîné jusqu'ici pour le pendre alors qu'un bon coup sur la tête aurait fait l'affaire ?

– Ce n'est pas à moi de juger, ma sœur. Le père Maílín dit...

– Oublions cela. Vous, que dites-vous ?

– Maílín a enquêté avec minutie et ses conclusions sont sûrement argumentées.

– Qui a-t-il interrogé ?

– Eh bien, frère Firgil, qui lui a parlé des mercenaires...

– Allez le chercher.

Le moine s'éclipsa pendant que Fidelma se promenait dans la cellule et inspectait les livres sur les étagères qui recouvraient les murs. Gelasius avait la réputation d'être un érudit de tout premier plan. Il y avait là des ouvrages de philosophie en hébreu, en latin, en grec et même en ogham, l'ancienne écriture irlandaise gravée sur des baguettes en bois.

Rien n'avait été déplacé.

Gelasius était à l'évidence un homme rangé et méthodique. Certains livres étaient des recueils de vieux récits de son peuple sur les dieux païens, les enfants de la déesse mère Danu dont les « eaux divines » avaient fertilisé la terre au commencement des temps. Une étrange bibliothèque pour un philosophe qui transmettait les enseignements de la foi.

Des feuilles de vélin et des plumes d'oie étaient posées sur la petite table où Gelasius écrivait ses ouvrages, largement distribués dans les abbayes et les collèges d'Éireann. Pas étonnant que l'abbé ne se soit pas satisfait du rapport laconique du père Maílín et qu'il ait

demandé à Fidelma de le compléter avant de le présenter au roi.

Les feuilles de vélin étaient vierges et les objets placés selon un ordre précis. Sur une étagère, elle avisa un bout de parchemin qui sortait d'un petit livre relié en cuir. Il avait attiré son attention car tout le reste était dans un ordre parfait.

Quand elle s'en saisit, le bout de parchemin lui échappa et tomba sur le sol. En se penchant pour le récupérer, elle remarqua un objet à moitié dissimulé par un pied de la table.

C'était une clé en fer, assez graisseuse au toucher. Fidelma la prit et alla l'essayer dans la serrure. Elle l'introduisit sans difficulté, fit jouer le verrou une ou deux fois et la glissa dans son *marsupium*.

Puis elle revint au parchemin. C'était une note en ogham qui disait : « En dénigrant et détruisant tout ce qui nous a précédés, nous apprendrons aux générations qui nous suivent à mépriser nos croyances. *Veritas vos liberabit !* »

– Ma sœur ?

Un petit religieux avec un nez aquilin, des lèvres minces et un visage pâlichon l'observait, planté devant la porte.

– Je suis frère Firgil. Vous m'avez fait demander ?

Fidelma glissa le parchemin dans son *marsupium*.

– Frère Fergal ? dit-elle en usant du nom irlandais.

L'homme secoua la tête.

– Frère Firgil, ma sœur. Mon père s'est inspiré du nom latin de Vergilius.

– C'est vous qui avez informé le père Maílín de la présence des mercenaires qui campaient dans les bois la nuit où le vénérable Gelasius a été assassiné ?

– C'est exact. Je les avais remarqués la veille du drame. Ils s'étaient installés à environ un demi-mille d'ici, avec leurs femmes et leurs enfants.

– Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'ils étaient responsables du drame qui vous a frappés ?

Firgil haussa les épaules.

– Qui, sinon des mercenaires sans foi ni loi, oserait commettre un tel sacrilège ?

– Qui vous dit qu'ils étaient sans foi ni loi ?

– Aucune personne vivant dans le Christ ne s'aventurerait à voler dans Sa maison ou attenter à la vie de Ses serviteurs. Surtout quand il s'agit d'un vieil homme comme le vénérable Gelasius. Il est bien connu que la plupart de ces guerriers ne se sont pas convertis au christianisme.

– Existe-t-il des preuves qu'ils ont volé des objets dans la chapelle ?

– Un crucifix et deux calices ont disparu, ainsi que le rosaire de

Gelasius, fait de grains d'une pierre verte des terres du Connemara, qui avait été bénite par saint Ailbe en personne.

– Vous appelez ça une preuve ?

– Les guerriers campaient dans les bois la veille de l'assassinat de Gelasius. J'ai fait part de mes soupçons au père Maílín. Il m'a envoyé observer les mercenaires afin que nous puissions faire appel au chef local qui aurait envoyé des guerriers pour les arrêter. Mais comme par hasard, ils s'étaient volatilisés !

– Ce ne sont que des preuves indirectes qui ne valent pas grand-chose aux yeux de la loi. Le chef local a-t-il été informé de ces événements ?

– Oui, et il a immédiatement lancé des guerriers à la poursuite des coupables. Mais les traces se perdaient à un passage pierreux dans les collines et ils n'ont pas pu les retrouver.

– Quelqu'un a-t-il remarqué des signes ayant éveillé ses soupçons au cours de la nuit où s'est jouée cette tragédie ?

– Non, personne.

– Combien de frères vivent dans cette communauté ?

– Vingt et un.

– Et c'est le plus âgé d'entre vous qui a été dérangé ?

– Sa cellule est située tout près de la chapelle et Gelasius travaillait souvent jusque tard dans la nuit. Je ne vois rien d'étrange à cela.

– Comment sont logés les autres ?

– Le père supérieur habite la cellule à côté de celle-ci et moi la suivante que j'occupe en tant qu'intendant du monastère. Les autres partagent le *dormitorium*.

– Le père supérieur a-t-il le sommeil léger ?

Frère Firgil fronça les sourcils.

– Je ne comprends pas.

– Aucune importance. Quand a-t-on constaté que des objets avaient été dérobés ?

– Après la découverte du corps de Gelasius, frère Gormgilla a aussitôt donné l'alarme. Une fouille a été organisée et tout s'est expliqué.

– Rien n'a été brisé, ici ou dans la chapelle ?

– Non, rien. Si ces brigands avaient fait du bruit, on se serait précipités.

– Gelasius était-il un homme ordonné ?

Frère Firgil cligna des paupières.

– Pas particulièrement.

– Est-ce ainsi qu'on a trouvé cette pièce ?

– Je crois qu'elle a été nettoyée après la levée du corps. Quant à ses papiers et ses vêtements, ils ont été rangés en attendant qu'on

décide de leur utilisation.

– Qui s’est chargé de cette tâche ?

– Le père Maílín.

Fidelma poussa un soupir.

– Je vous remercie.

Après le départ de frère Firgil, elle s’attarda le temps d’examiner avec attention les livres et les documents à proximité de la table de travail.

Puis elle gagna la chapelle, qui n’était pas très grande et comportait peu de tableaux et de représentations de saints. Deux chandelles brûlaient sur l’autel. Un crucifix en bois, de facture grossière, avait remplacé celui qui avait disparu. Fidelma réfléchit un instant et quitta la chapelle pour étudier la disposition des bâtiments. Cela ne lui apprit rien de particulier et sa frustration n’en fut qu’augmentée.

Les moines qui s’affairaient à leurs tâches journalières l’évitaient ou la saluaient aimablement, chacun suivant ses inclinations personnelles. Alors qu’elle marchait en direction de la colline boisée où frère Firgil lui avait indiqué que les mercenaires avaient établi leur camp, elle décida brusquement de s’y rendre, sans grand espoir d’y découvrir des indices quelconques. C’est alors qu’elle remarqua une silhouette derrière elle, à une cinquantaine de toises. Un moine de la congrégation la suivait.

Elle accéléra le pas sur le chemin escarpé et pénétra dans la forêt. Le sentier menait à une clairière où elle aperçut les cendres d’un feu. La terre portait encore les empreintes de chevaux et d’une cariole.

– Vous ne trouverez rien ici, ma sœur.

Fidelma se retourna.

– Bien le bonjour, mon frère.

L’homme était jeune, avec des cheveux roux et des yeux clairs. Il portait la tonsure de saint Jean.

– Comment vous appelez-vous ?

– Ledbán.

– Vous désirez me parler ?

– Je voulais que vous sachiez que le vénérable Gelasius était un homme d’une intelligence exceptionnelle.

– Je vous remercie, mais toute la chrétienté en est informée depuis longtemps.

– Gelasius traquait la vérité, même si cela ne plaisait pas toujours à ses congénères.

– *Veritas vos liberabit*, la liberté vous libérera, dit Fidelma, citant le texte du morceau de vélin dissimulé dans son *marsupium*.

– C’était sa devise ! Sans doute avait-il oublié son corollaire :

veritas odium parit.

Fidelma plissa les paupières.

– La vérité nourrit la haine ? Gelasius approchait-il d'une vérité susceptible d'engendrer la malveillance ?

– Je le crois.

– Parmi ses compagnons à Saint-Martin ?

– Exactement.

– Éclairez-moi.

– Volontiers.

Fidelma s'assit sur un arbre tombé à terre et fit signe à Ledbán de prendre place à côté d'elle.

– Je pense que le vénérable Gelasius travaillait à un nouvel ouvrage de philosophie, commença Fidelma.

– Vous ne vous trompez pas. Je le sais parce que je suis le scribe et le *delbatóir* de cette communauté. Je mélangeais les encres de Gelasius, j'aiguisais ses plumes ou allais lui en chercher de nouvelles quand il m'en priait. D'autre part, en tant que *delbatóir*, il me revient de forger les couvertures en métal protégeant les livres ou les coffrets dans lesquels on les serre.

Fidelma hocha la tête. Ces ouvrages en métal étaient parfois de véritables œuvres d'art, en argent et en or ciselé, incrustées de pierres précieuses. Cet artisanat s'appelait le *cumtach* et l'artisan un *delbatóir*, encadreur.

– Nous avons souvent travaillé ensemble. Gelasius disait que la vérité, selon lui la nourriture du philosophe, est parfois amère au goût. Et aussi que la plupart des gens préfèrent la saveur sucrée du mensonge.

– Qui contrariait-il avec ses recherches ?

– À dire vrai, il en était la première victime ! Une fois, je suis entré dans sa chambre alors qu'il transpirait sur des écrits rédigés en vieil alphabet...

– L'ogham ?

– Oui, que je suis bien incapable de déchiffrer. Et il a repoussé le texte d'un mouvement brusque en s'exclamant : « Hélas ! La valeur du puits demeure inconnue tant que nous ne l'avons pas asséché ! » Puis il m'a vu, a souri et s'est excusé pour cet accès de colère. Mais la colère ne ressemblait guère à ce grand sage et, en l'occurrence, il s'agissait plutôt d'un accès de tristesse.

– À cause de la difficulté à déchiffrer ce texte ?

– Non, à cause de ce qu'il venait de comprendre grâce à ses immenses connaissances.

– Je suppose que vous ne croyez guère à l'histoire du père Maílín sur ces guerriers itinérants ? lança brusquement Fidelma.

– Oh, moi, je n'accuse personne. L'oiseau qui abandonne sa

couvée est indigne.

– Tous les oiseaux finissent par abandonner leur couvée, dit un autre proverbe. Et puis je ne vous demande pas de trahir qui que ce soit, mais de m'aider à démasquer un assassin.

– Je ne peux dénoncer cette personne.

– Donc vous la connaissez ?

– J'ai des soupçons, mais cela risquerait de ternir la réputation de Gelasius.

Fidelma fronça les sourcils.

– Dans quel sens l'entendez-vous ?

– Une énigme renferme toujours sa résolution, rétorqua Ledbán en se levant. Gelasius appréciait la lecture du *Naturalis Historia*...

– De Pline ?

– Oui, de Caius Plinius Secundus. Il m'a une fois fait observer qu'il avait des affinités avec Pline quand cet auteur dissertait sur le plus grand cadeau de Dieu à l'humanité.

Il disparut sans que Fidelma ait eu le temps de lui rappeler qu'elle avait le pouvoir de le contraindre à s'expliquer sous peine de réparations financières. Elle ne regrettait rien, néanmoins, car elle avait l'intuition que cela ne lui aurait pas apporté grand-chose.

Elle tira le bout de parchemin de son *marsupium* et l'étudia attentivement. Puis elle se leva à son tour, le visage fermé, et retourna au monastère où elle se rendit directement chez le père supérieur.

Il était à son bureau et leva les yeux d'un air agacé en la voyant entrer.

– Vous en avez terminé avec vos investigations, ma sœur ?

– Pas encore, répliqua Fidelma en s'asseyant sans qu'il l'y ait invitée.

Il allait le lui faire remarquer, mais il n'en eut pas le temps.

– Je vous rappelle que je suis la sœur du roi de Cashel et que le titre d'*anruth* m'accorde le privilège de m'asseoir en présence du haut roi, lança-t-elle d'un ton d'ennui.

Le père Maílín avala sa salive et se tint coi.

– Vous êtes un homme intelligent, Maílín.

Il la fixa d'un air ahuri tout en se demandant comment il devait prendre ce compliment.

– J'ai besoin de vos conseils.

Le religieux changea de position sur sa chaise.

– Je suis à votre service.

– Les explications que vous avez fournies pour rendre compte des récents événements me laissent perplexe. Comment des voleurs auraient-ils pu pendre un vieillard et quitter la pièce en ayant fermé la fenêtre de l'intérieur et en refermant la porte derrière eux tout en laissant la clé dans la cellule ?

Interloqué, le père Maílín éclata de rire.

– On vous aura mal renseignée : on n’a jamais retrouvé la clé, que les brigands auront emportée avec eux.

– On m’a dit qu’il n’en existait qu’une seule, qui était en possession du vénérable Gelasius. Vous me le confirmez ?

Maílín hocha la tête, Fidelma prit la clé dans son *marsupium* et la posa devant lui.

– Je l’ai essayée dans la serrure de la chambre de Gelasius. Elle fonctionne parfaitement.

– Je... je ne comprends pas.

– Cela ne m’étonne pas, ironisa Fidelma.

Le père Maílín se passa la main dans les cheveux d’un air égaré.

– Où sont les écrits auxquels le vénérable Gelasius travaillait ? le pressa Fidelma.

– Détruits, répondit Maílín d’une voix rauque.

– Par vous ?

– J’en prends la responsabilité.

– *Veritas odium parit*, murmura Fidelma.

– Vous connaissez bien votre Térence, hein ? Ne croyez pas que je haïssais le vieux Gelasius. Il s’était juste égaré. Et plus il se trompait, plus il s’obstinait dans l’erreur. Demandez à n’importe qui. Frère Ledbán, qui travaillait en étroite collaboration avec lui, en était très conscient. Il avait même refusé de fabriquer un moule pour y fondre la couverture d’un livre qui comportait des écrits en ogham, car il savait que Gelasius les avait interprétés de travers.

– Ce qui justifiait la destruction de son travail ?

– Vous ne comprenez pas, ma sœur.

– Au contraire, mon père.

– Mais Gelasius était comme un père pour moi ! Je le protégeais et je protégeais sa réputation.

Fidelma haussa les sourcils d’un air sceptique.

– Je vous assure, c’est la vérité ! poursuivit Maílín. Et j’espérais vivement que ses derniers travaux ne seraient jamais communiqués au reste du monde. C’était un grand philosophe, mais devenu sénile et qui commençait à douter de la foi.

– Pourquoi sénile ?

– Comment, sinon, expliquer la crise qu’il traversait ? Il m’a déclaré pour se justifier qu’on devait remettre en cause jusqu’à l’existence de Dieu car si Dieu existait, alors il approuverait l’hommage de la raison et refuserait de se satisfaire de la peur née de l’ignorance !

– C’était à l’évidence un homme sage, soupira Fidelma. Et c’est parce qu’il doutait que vous l’avez tué ?

Le père Maílín sauta sur ses pieds, blême de colère.

– Comment osez-vous ?

– Je ne crois guère à votre théorie sur les mercenaires. Aucune personne sensée ne pourrait souscrire à une hypothèse aussi fantaisiste.

Le père supérieur se laissa tomber sur sa chaise, les épaules voûtées. La culpabilité était inscrite en toutes lettres sur son visage.

– Je ne cherchais qu'à sauver son honneur. Et puis, je ne l'ai sûrement pas assassiné.

– Non, mais vous avez fourni le motif.

– Je n'ai pas...

– Je vous laisse réfléchir et, quand je reviendrai, j'exige la vérité.

Elle sortit de la pièce pour retourner à la chapelle mais, alors qu'elle passait devant la cellule du vénérable Gelasius, une intuition la poussa à y pénétrer. Elle se dirigea droit sur une étagère où des livres étaient posés à plat et regarda les titres.

– Caius Plinius Secundus, murmura-t-elle. *Naturalis Historia*.

Elle commença à feuilleter le volume et trouva le passage qu'elle cherchait, qui correspondait à ce qu'elle avait imaginé. Puis elle jeta un regard circulaire, se dirigea vers le lit, grimpa dessus et posa la main sur la poutre avant de redescendre. Enfin, elle retourna à la chapelle qu'elle examina depuis le seuil avant de s'avancer jusqu'à l'autel. Là, elle se mit à genoux et souleva le drap qui le recouvrait.

Sous l'autel il y avait un crucifix d'argent, deux calices en or et, dans l'un d'eux, on avait glissé un rosaire aux grains de pierre verte. Fidelma les prit, les examina et poussa un profond soupir.

Puis elle retourna dans la cellule du père Maílín. Il était toujours assis à son bureau. En la voyant les bras chargés, il pâlit.

– Où avez-vous...

– Écoutez-moi, le coupa-t-elle avec brutalité, j'exige une explication plausible pour le drame survenu dans ce monastère.

Le père Maílín baissa la tête.

– J'ai eu tort de blâmer les mercenaires itinérants, mais je n'ai pas trouvé d'autre explication plausible. Dès que j'ai compris ce qui s'était passé, j'ai distrait les frères et me suis rendu dans la chapelle pour cacher les objets qui me tombaient sous la main. Puis je suis retourné dans la chambre de Gelasius pour subtiliser son rosaire rangé dans un tiroir.

– Et vous avez détruit les travaux du vénérable ?

– Seulement le texte sur lequel il travaillait, afin d'éviter de corrompre les esprits des fidèles. Mieux valait se rappeler Gelasius dans la force de sa jeunesse, quand il portait la bannière de la foi contre les envahisseurs et détruisait les idoles du passé. Pourquoi se

souvenir de lui quand il n'était plus qu'un vieillard amer et rongé par le doute ?

– C'est ainsi que vous le voyiez ?

– C'est ainsi qu'il était devenu. Quand je pense qu'il m'avait appris à rejeter les dieux de nos ancêtres, à abjurer les péchés de nos pères qui vivaient dans le paganisme...

– En dénigrant et détruisant tout ce qui nous a précédés, nous apprendrons aux générations qui nous suivent à mépriser nos croyances. *Veritas vos liberabit !*

Le père Maílín la regarda d'un air interdit.

– D'où tenez-vous cela ?

– Vous n'avez pas détruit toutes les notes de Gelasius. Vers la fin de sa vie, prenant conscience qu'il avait contribué à anéantir nos richesses culturelles, il s'est senti coupable d'avoir aboli des milliers d'années de connaissances essentielles. Benoît a écrit que le bienheureux Patrick, dans son zèle missionnaire, avait jeté au bûcher cent quatre-vingts ouvrages consacrés à l'enseignement oral des druides. Vous imaginez la perte pour nous ?

– Il avait raison d'effacer des siècles de pensée erronée, protesta le père supérieur.

– Pour les érudits, c'était un sacrilège qui aurait dû être empêché.

– Ils avaient tort.

– Abolir la connaissance, peu importe au nom de qui, est un crime envers l'humanité. Gelasius l'avait compris. Il savait qu'il était en partie responsable de ce désastre.

Après un instant de silence, le père Maílín s'écria :

– Je ne l'ai pas tué, il s'est suicidé. Voilà pourquoi j'ai tenté de faire porter le blâme aux mercenaires.

– Non, Gelasius a été assassiné par un membre de cette congrégation.

Maílín parut choqué.

– Vous déraisonnez. Jamais je n'aurais osé... J'ai juste voulu dissimuler son suicide et aussi la nature de ses travaux.

– Je viens de comprendre que vous et le meurtrier partagiez la même crainte des derniers écrits de Gelasius, mais vous avez chacun utilisé de procédés distincts pour les faire disparaître. Quand l'assassin a frappé, il voulait discréditer Gelasius en faisant croire qu'il s'était ôté la vie. Quant à vous, vous avez sincèrement cru qu'il s'était suicidé et vous avez tenté de déguiser un acte réprouvé par la foi.

– Mais alors, qui a commis ce meurtre abominable ? Et comment ? Il n'existait qu'une seule clé et vous m'avez dit que vous l'aviez trouvée dans la pièce fermée.

– Avant de vous le révéler, revenons en arrière. Gelasius ne

pouvait pas se pendre pour la bonne raison qu'il était bien trop faible pour un tel exercice. Je suis tout juste assez grande pour atteindre la poutre de sa chambre et le vénérable était petit et voûté. Comment aurait-il pu se tenir debout sur le lit, attacher la corde et se la passer autour du cou ?

« Un des moines a fait de gros efforts pour attirer mon attention sur la nature des travaux de Gelasius qu'il prétendait approuver. Il a insinué que le vénérable s'estimait complice de la destruction des anciens rituels et des vieilles croyances. Selon lui, son maître chérissait une citation de Pline et il s'est arrangé pour que je la découvre après avoir aiguisé ma curiosité. La voici : « Dans les souffrances de la vie, le suicide est le plus beau cadeau des dieux aux hommes. » Le meurtrier, c'est frère Ledbán.

– Le *delbatóir* ? Mais il travaillait en étroite collaboration avec Gelasius...

– Et connaissait tout de ses écrits. Une des erreurs de Ledbán a été de prétendre qu'il ne déchiffrait pas l'ogham alors qu'il en savait assez pour accuser Gelasius d'interprétations erronées. Comme vous pouvez en témoigner.

– Peut-être, mais il reste l'énigme de la clé ! protesta Maíln.

– Il en existe une deuxième, rétorqua Fidelma avec un petit sourire. Rappelez-moi la fonction de frère Ledbán.

– Delbatóir, pourquoi ?

– Il lui a été facile de fabriquer une seconde clé en pressant la première dans de la cire pour ensuite fabriquer un moule dans lequel il a coulé du métal. Vous noterez que celle de Gelasius, que j'ai trouvée dans sa cellule, est graisseuse. À mon avis, une fouille de la forge ou de la chambre de Ledbán permettra de retrouver la seconde s'il refuse de se confesser quand il sera confronté aux preuves rassemblées contre lui.

– Je vois.

– Je vous en veux, mon père, d'avoir cherché à dissimuler de quelle façon Gelasius était mort.

– Comprenez-moi. La nature de ses travaux allait être révélée et le monde chrétien apprendrait qu'un de ses plus grands théologiens s'était tué par désespoir, parce qu'il se sentait responsable de la destruction de quelques livres païens.

– J'aurais préféré que la chrétienté en tire des enseignements. Fabriquer de fausses preuves est un délit bien plus grave.

– Je voulais éviter que Gelasius ne soit condamné par l'Église.

– Si Gelasius s'était ôté la vie, alors il aurait été condamné pour cet acte que l'Église réprouve. Mais comme le dit Martial : « Quand tout le charme de la vie a disparu, les craintifs se réfugient dans la mort et les braves poursuivent leur chemin. » Le vénérable Gelasius

était un brave et il se serait défendu si on ne l'en avait pas empêché. Je vous laisse le soin d'arrêter frère Ledbán. Vous recevrez bientôt les instructions de l'abbé.

– Faut-il que tout cela soit révélé au grand jour ? s'écria le père Maílín tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

– Ce sera à l'abbé d'en décider, répliqua Fidelma en se retournant. Dieu merci, il ne me revient pas de juger cette affaire ni de me prononcer sur le plan moral. Je ne suis que le messenger de la justice.

LE PÈRE NOURRICIER

– Fidelma, je suis heureux que vous soyez venue.

Quand la jeune femme pénétra dans la chambre du brehon Spélan, elle lui trouva mauvaise mine. Elle le connaissait depuis de nombreuses années et avait tout de suite répondu à son appel en se rendant à la forteresse de Críonchoill, le lieu dit du bois mort. Il lui avait envoyé un message la priant de lui porter assistance de façon urgente. Maintenant, le soulagement le disputait à l'épuisement sur son visage aux traits tirés.

– Vous n'êtes pas malade, au moins ? s'inquiéta Fidelma.

– Non, non, je vais bien. C'est juste que la justice a été saisie ce matin d'un cas de mort par négligence et maintenant je dois m'absenter pour une affaire d'assassinat d'un proche, non loin d'ici. Elle concerne un religieux issu de la noblesse et elle a donc la préséance, comme vous le savez. Je dois partir sur-le-champ, alors que tous les témoins pour le cas de mort par négligence ont déjà été convoqués. Impossible d'annuler l'audience. Vous voulez bien m'aider ?

– Volontiers, lui répondit Fidelma avec un sourire.

Elle était avocate, mais la qualification d'*anruth*, qui précédait le plus haut degré de qualification juridique en Irlande, lui permettait de juger certaines affaires. Cependant, en temps ordinaire, elle plaidait, engageait des poursuites ou tout simplement rassemblait des informations pour un brehon des cours de justice plus élevées.

– Il s'agit bien d'un décès provoqué par la négligence et non d'un homicide ? s'enquit-elle.

– Un père, dont le fils a été retrouvé sans vie alors qu'il était dans une famille nourricière, a déposé plainte. Je n'en sais pas plus. Je vous ai préparé une copie de la *Cáin Íarraith*, la loi sur les conditions de soins et d'hébergement d'un enfant.

– Je vous remercie, cela peut me servir pour vérifier un détail ou citer la loi.

Le juge lui tendit un vieil ouvrage qui avait été consulté à maintes reprises. Il semblait embarrassé d'être aussi pressé de la quitter.

– Merci d'avoir accepté de me remplacer, Fidelma. Maintenant il faut que je parte. Je vous laisse mon scribe, frère Corbb. Il vous guidera et vous conseillera.

Il la salua d'une main distraite, prit la sacoche en cuir qu'il venait de remplir de documents divers et s'éclipsa.

Fidelma contempla un instant la porte qui venait de se refermer sur lui. Le brehon Spélan ne lui avait pas vraiment donné le temps de réfléchir et elle espérait qu'elle n'avait pas fait le mauvais choix. Elle baissa les yeux sur le livre que le brehon lui avait remis et poussa un profond soupir. Que savait-elle réellement de la *Cáin Íarraith* ? Elle s'assit au bureau du brehon et ouvrit le livre.

L'*altram* – le placement dans une famille nourricière –, pratiqué dans les cinq royaumes d'Éireann depuis des temps immémoriaux et à tous les niveaux de la société, était la clé de la société irlandaise. Dès l'âge de sept ans, les enfants étaient élevés dans une famille d'adoption. Ils y restaient jusqu'à « l'âge du choix », quatorze ans pour les filles et seize ans pour les garçons.

Il y avait deux types d'« adoption » : pour l'affection ou pour le profit. Les rois confiaient leur progéniture à d'autres souverains : Lugaid, le fils du haut roi Conn Cétchathach des Uí Néill, avait été envoyé chez Ailill Olum, un Eóghanacht roi de Muman. Ce système entraînait des liens considérés comme sacrés entre les familles. Il arrivait que les enfants « adoptés » soient davantage attachés à leurs parents nourriciers qu'à ceux de leur lignage. On connaissait des guerriers qui avaient sacrifié leur vie pour sauver un frère ou un parent d'adoption.

L'année de la naissance de Fidelma, à la grande bataille de Magh Roth, le haut roi Domhnall Mac Aedo se tourmentait sur le sort qui attendait son fils adoptif rebelle, Congal Cáel roi d'Ulaidh, contre lequel il se battait. Malgré la tentative de Congal d'évincer son père nourricier, les deux hommes avaient de l'affection l'un pour l'autre et, quand Congal fut tué, Domhnall le pleura en déclarant qu'il avait perdu la bataille.

La loi sur l'adoption temporaire avait été consignée dans les moindres détails dans l'ouvrage que Fidelma était en train de feuilleter. S'apercevant soudain que le temps passait, elle prit la clochette posée sur le bureau et l'agita. La porte s'ouvrit et un religieux au visage étroit et au dos voûté se présenta.

Frère Corbb était le scribe du brehon Spélan depuis de nombreuses années. Il était très discret, mais Fidelma savait que son expérience valait celle de bien des juristes qualifiés.

– Le brehon Spélan vous a-t-il informé de la situation ?

L'homme eut un mouvement imperceptible de la tête.

– Oui, lady.

– Apparemment, il s'agit d'un décès dans une famille nourricière. Qui est le plaignant ?

– Fécho, un forgeron.

– Et le défendeur ?
– Colla, un charron.
– Ils sont tous deux arrivés dans la salle des audiences avec les témoins ?

- Oui. Voulez-vous que je vous parle des témoins ?
– Inutile. Je préfère me faire une opinion par moi-même.
– Très bien.

Elle se leva et frère Corbb la conduisit jusqu'à la salle où s'étaient réunies les familles des deux parties. Cela faisait beaucoup de monde. Quand Fidelma grimpa sur la plate-forme où elle allait siéger, des murmures s'élevèrent. Frère Corbb se saisit d'un bâton en bois réglementaire et frappa le plancher pour ouvrir la séance. Fidelma s'assit, posa le livre de droit sur la table devant elle, et scruta l'assemblée avant de prendre la parole.

– Je suis Fidelma de Cashel. En l'absence du brehon Spélan, c'est moi qui jugerai cette affaire. Quelqu'un a-t-il des objections ? Non ? Bien. *Qui tacet consentit*, qui ne dit mot consent. Que le plaignant ou son *dálaigh* s'avance et expose ses griefs.

Un homme aux cheveux noirs, petit et râblé, vêtu d'une culotte en cuir, se leva et toussa pour s'éclaircir la voix.

– À Críonchoill, nous ne sommes pas riches, et ne possédons pas les dix *séds* que coûte un avocat. Je parlerai donc au nom de ma famille.

Fidelma fronça les sourcils.

– Vous êtes bien Fécho le forgeron ?

– Oui.

– Avant que vous commenciez, j'aimerais éclaircir un point. Si vous n'avez pas les fonds nécessaires pour vous offrir un défenseur, vous connaissez cependant les conséquences possibles d'une action en justice ? Si j'estime que votre plainte n'est pas justifiée, vous serez dans l'obligation de payer les frais du procès, à savoir le *déc*, les honoraires du juge. Et si votre témoignage est démenti, vous pouvez être également contraint de verser des amendes et des compensations.

Fécho pinça les lèvres et désigna sa famille d'un geste de la main.

– J'en ai déjà discuté avec ma parentèle qui m'appuie dans ma démarche.

– Parfait. Moi-même, je remets cinq onces d'argent à la cour et, si jamais je ne m'acquittais pas correctement de ma tâche, cette somme ne me serait pas restituée. De plus, si mon jugement était annulé en appel, je serais redevable d'une amende d'un *cumal*, soit la valeur de trois vaches laitières.

Les visages tournés vers elle exprimaient l'ignorance et la perplexité, mais aussi la confiance aveugle.

– Où est le défendeur ?

L'homme qui se leva, petit et râblé lui aussi, avait des cheveux blonds et sales, un visage tanné par le soleil, et il ne semblait pas plus à l'aise que Fécho.

– Je suis Colla le charron, annonça-t-il.

– Ce que j'ai dit à Fécho vaut également pour vous.

– Je ne suis pas coupable et...

– Avez-vous un *dálaigh* pour vous représenter ?

– Non.

– Êtes-vous également préparé à payer les frais de justice et les amendes éventuelles qui vous seront réclamées ?

Une femme aux formes rebondies sauta sur ses pieds.

– Notre famille est prête à nous aider et, si le jugement nous est défavorable, nous sommes bien décidés à aller en appel !

– Je vous remercie. Le prix de l'honneur de Colla le charron, en tant qu'expert dans son métier, est évalué à vingt *séds*, ce qui est plus élevé que le prix de l'honneur d'un juge de haut rang. Celui de Fécho le forgeron est d'une somme équivalente.

– Nos situations comparables expliquent pourquoi nous avons choisi de signer un contrat pour cette adoption temporaire, l'interrompit Colla.

Fidelma poussa un soupir et lui fit signe de se rasseoir. Ces gens ignoraient le fonctionnement d'une cour de justice et, si elle imposait un protocole trop strict, ils y seraient encore le lendemain matin.

– Et maintenant, Fécho, je vais vous demander d'exposer les motifs de votre plainte. Tenez-vous-en aux faits. Les rumeurs et les affirmations non fondées sont nulles et non avenues.

Le forgeron se passa nerveusement la main dans les cheveux.

– Mon fils s'appelait Enda, il avait sept ans, et j'affirme qu'il a été assassiné.

– Mais... je croyais qu'il s'agissait d'une mort par négligence ?

– C'est ce que je pensais moi aussi jusqu'à ce que Tassach...

Fidelma leva la main.

– Dites-moi d'abord comment vous avez choisi Colla comme père nourricier.

– Je le connaissais bien car il me fournissait souvent du travail. Son atelier est situé de l'autre côté de la colline. J'avais pensé que Colla, père de plusieurs enfants et maître d'apprentis qu'il initie à l'art de la charronnerie, serait la personne idéale pour héberger mon fils. Il y a un mois, nous avons pris notre décision.

– Le contrat que vous avez signé était-il pour l'affection ou pour le profit ?

– Nous étions d'accord que, si je lui fournissais gratuitement

mes services, Colla s'occuperait de mon fils et lui enseignerait son métier.

Fidelma hocha la tête.

– Et cela s'est passé il y a un mois ?

– Oui.

– Continuez.

– Il y a une semaine, Colla est venu me trouver et il m'a annoncé que mon fils était tombé dans un étang près de la maison et s'était noyé. Mon pauvre petit Enda...

Sa voix s'enroua.

– Prenez votre temps, fit Fidelma d'une voix douce. Et dites-moi ce qui vous a amené à soupçonner qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

– Sur le coup, moi et ma femme étions tellement choqués que nous n'avons pas réagi. Enda était notre fils unique. Colla a sorti le corps de la carriole, il l'a déposé chez moi, et il est reparti. Nous étions prostrés près du cadavre d'Enda quand mon cousin Tassach est arrivé.

– Un instant. Tassach est-il présent ?

Un grand jeune homme se leva.

– Je suis Tassach, distingué brehon, un médecin cousin de Fécho.

– Je vous autorise à interrompre la déclaration de Fécho pour apporter votre témoignage.

– Voilà : alors que j'étais venu rendre visite à mon cousin et à son épouse, je les ai trouvés pleurant sur le cadavre de leur fils unique étendu sur la table. Fécho m'a dit que l'enfant s'était noyé alors qu'il était sous la garde de Colla. Ce qui m'a étonné.

– Pourquoi ?

– Parce que Enda nageait comme un poisson. Je l'ai vu affronter les torrents qui se déversent dans la Siúr tel un saumon remontant la rivière.

– Même les bons nageurs peuvent parfois être victimes d'un accident.

– Dans un étang, cela semble difficile.

– Vous connaissez l'endroit ?

– Nous sommes une petite communauté et nous connaissons bien le territoire de notre clan.

– Donc vous avez fait part à Fécho de vos suspicions ?

– Pas tout de suite. J'ai d'abord examiné le corps d'Enda.

Fidelma se dit que l'hypothèse d'un couple incapable de supporter la perte de son fils s'éloignait avec le témoignage du médecin.

– Quelles ont été les conclusions de votre examen ?

– L'enfant avait bien été immergé dans l'eau, mais il avait aussi

une blessure à la tête, comme s'il avait été frappé par-derrière avec un objet contondant. Peut-être une pierre. Je crois qu'il a été jeté à l'eau après son décès.

Frère Corbb frappa le sol de son bâton pour ramener le silence.

– En somme, dit Fidelma, vous pensez que l'enfant a été assassiné.

– Ce sera à vous d'en décider, distingué brehon. Moi, je ne fais que rapporter ce que j'ai découvert.

– C'est donc vous qui avez persuadé Fécho de faire un procès ?

– Pas tout à fait. J'ai prononcé le serment de Diancecht et je respecte les règles de ma profession. Et je savais qu'en tant que membre de la *fine*, la parentèle de Fécho, ma parole aurait moins de poids que celle d'une personne qui ne serait pas liée aux deux familles impliquées.

Visiblement l'homme s'y connaissait en droit, songea Fidelma.

Tassach se tourna vers un vieillard aux longs cheveux blancs qui se leva.

– Je suis le médecin Niall, distingué brehon. J'ai moi aussi examiné le corps et je confirme les observations de mon jeune collègue Tassach.

– N'est-ce pas étrange que deux médecins se soient retrouvés chez Fécho au moment où Colla apportait le corps d'Enda au domicile de ses parents ? s'étonna Fidelma.

Niall renifla avec indignation.

– Je ne passais pas par hasard, Tassach m'avait envoyé chercher afin de confirmer son diagnostic. Je suis arrivé environ une demi-heure après lui. On me connaît bien à Críonchoill et on vous confirmera que je n'entretenais aucune relation particulière avec les familles des deux parties.

Gênée, Fidelma changea de position. Cela lui apprendrait à penser tout haut.

– Donc, selon vous, Niall, la blessure à la tête du garçon était incompatible avec une noyade par accident ?

L'homme secoua la tête.

– Mais je croyais que vous étiez d'accord avec Tassach ?

– Il est probable que l'enfant avait déjà trépassé quand il a été immergé dans l'eau, le coup qu'il avait reçu lui avait non seulement entaillé le cuir chevelu mais aussi brisé le crâne. Que ce soit un accident, je ne peux l'assurer. Je ne connais pas bien l'étang. Enda a-t-il été précipité contre un rocher dans sa chute ? Allez savoir.

Fidelma se renversa sur son siège et tambourina sur le bras de son fauteuil.

– Revenons à vous, Fécho.

Le forgeron se leva.

– Est-ce après avoir écouté l’avis des médecins que vous avez décidé de porter plainte contre Colla pour mort par négligence et non pour homicide ?

Fécho ouvrit les mains en un geste d’impuissance.

– Je ne suis pas juriste, lady. J’ignore ce qui s’est passé. Colla a dit qu’Enda s’était noyé et les médecins affirment le contraire. Cela soulève des questions auxquelles j’aimerais que Colla réponde.

Des murmures d’approbation s’élevèrent.

– Très bien. Colla, qu’opposez-vous à ces accusations ?

Le charron se leva à son tour.

– En tant que père nourricier, je reconnais que j’étais responsable de l’enfant. Mais je récusé l’accusation de négligence.

Il marqua une pause.

– Cela s’est passé le matin. Ma femme lavait le linge pendant que je me trouvais dans mon atelier avec mes deux apprentis. Nous étions en train de fabriquer des rayons pour les roues d’un chariot. Mes jeunes enfants, Una, Faife et leur frère Maine, avaient été autorisés à jouer pendant une heure avec Enda. Après la lessive, mon épouse devait leur apprendre l’alphabet.

Colla jeta un coup d’œil à Fécho.

– Dans notre accord, il avait été précisé qu’Enda apprendrait à lire et à écrire.

Fidelma hocha la tête.

– Comme il est souvent stipulé dans les contrats d’adoption temporaire.

– Une demi-heure ne s’était pas écoulée que j’ai entendu un cri. Mon fils Maine, âgé de neuf ans, est arrivé en courant pour m’informer qu’Enda était tombé et s’était noyé dans l’étang.

– S’il est tombé, il ne nageait pas, fit aussitôt remarquer Fidelma.

– Non, aucun des enfants ne se baignait.

– Décrivez-nous la pièce d’eau.

– Elle est située à une cinquantaine de toises de la maison et cachée par les arbres. C’est un petit bassin peu profond alimenté par une source où mon bétail se désaltère.

– Quelles dimensions ?

– Environ douze pieds de diamètre et, si je le traverse, l’eau ne m’arrive même pas à la poitrine.

– Comment avez-vous réagi ?

– Je me suis précipité, mes apprentis sur les talons, et j’ai vu l’enfant qui flottait, inanimé. Quand je l’ai ramené sur la rive, il était déjà mort.

– Maine vous a-t-il expliqué ce qui s’était passé ?

Colla fit la grimace.

– Il m’a dit que c’est en passant près de l’étang qu’il avait vu Enda.

– Et vos filles, elles étaient présentes ?

– Non.

– Donc Enda était seul quand il est tombé ?

– J’ai questionné mes enfants. Apparemment, ils s’étaient rendus dans les bois, un peu plus loin, où ils jouaient à *folacháin*, à cache-cache. D’après Faife, Enda en a eu vite assez et il est parti de son côté. Plus tard, Maine l’a suivi, et c’est sur le chemin de la maison qu’il l’a vu.

– Ensuite ?

– Eh bien, que pouvais-je faire d’autre que de ramener le corps de l’enfant à son père ? Je ne suis pas coupable, je l’ai bien soigné et il s’agissait d’un accident.

– Une dernière question. Y a-t-il des rochers autour de cette pièce d’eau ?

– Non, non. Les rives s’inclinent en pente douce.

– Quand vous avez trouvé Enda, il était habillé ?

– Oui.

– Comment expliquez-vous sa chute ?

– Eh bien...

Il s’interrompt et fronça les sourcils.

– Je vois que vous aussi, fit remarquer Fidelma, vous trouvez curieux qu’un enfant se noie dans ces circonstances alors que votre bétail s’abreuvait sans difficulté dans ce bassin.

– Il aura voulu récupérer quelque chose et il aura glissé ?

– En se blessant à la tête ? ironisa Tassach.

– Évidemment qu’il est tombé ! Ce garçon n’arrêtait pas de faire des bêtises ! C’était un voleur et un menteur ! s’écria la femme aux côtés de Colla.

Fidelma la toisa avec sévérité tandis que les membres de la famille de Fécho manifestaient bruyamment leur colère.

– Vous êtes ? demanda Fidelma d’un ton sec.

– Dublemnna, la femme de Colla.

– Qu’avez-vous à dire sur Enda qui puisse nous éclairer sur cet accident ?

– De sa mort, je ne sais rien. Mais je ne laisserai pas raconter qu’Enda était un gentil petit garçon.

Fidelma plissa les paupières.

– Expliquez-vous.

– Nous avons vite découvert que cet enfant était capricieux et indiscipliné. Ma fille Faife m’a rapporté qu’il avait volé des œufs dans la cuisine. Plus tard, j’ai découvert qu’il avait dérobé du miel des ruches de nos voisins. Je l’ai signalé à mon mari et je lui ai demandé

s'il ne valait pas mieux renvoyer Enda chez Fécho. Il avait besoin d'une éducation stricte.

Fécho sauta sur ses pieds.

– Mon fils n'était pas un voleur. C'est un mensonge.

– Pas du tout ! rétorqua Dublemna. Tout ça pour vous faire comprendre que s'il y a eu négligence, la faute en revient à ses parents. Ils auraient dû nous prévenir de son caractère difficile.

Les insultes fusèrent et frère Corbb eut du mal à ramener le calme.

– C'est la dernière fois que je tolère de telles manifestations ! s'énerva Fidelma. Si vous recommencez, je me verrai dans l'obligation d'infliger des amendes !

Elle revint à Fécho.

– Avez-vous connu des difficultés avec votre fils avant de le confier à des parents nourriciers ?

Fécho secoua la tête.

– Sur mon honneur, aucune, et personne ici à part cette femme ne me démentira. Interrogez qui vous voulez à Críonchoill.

Fidelma se tourna vers Dublemna.

– Quand votre fille Faife vous a-t-elle dit qu'Enda avait volé des œufs ?

– La veille du jour où Enda est tombé dans l'étang.

– Ces œufs, où les avez-vous trouvés ?

– Entre les mains de Faife qui m'a dit qu'elle les avait pris à Enda. Une bonne fessée lui aurait fait le plus grand bien.

– Je vous rappelle que la loi de l'adoption temporaire interdit formellement les châtimements corporels, lui rappela Fidelma. Quant à vos accusations, elles ne sont étayées par aucune preuve.

Dublemna s'empourpra.

– Aucune preuve ? Attendez, un peu plus tard ce même jour, notre voisin est venu nous prévenir qu'il lui manquait des rayons dans sa ruche. Il n'a accusé personne, mais il nous a demandé si nous avions remarqué des disparitions. Après la mort du garçon, quand nous avons rangé ses affaires, nous avons découvert des restes d'un rayon de miel dans la petite boîte où il gardait ses possessions personnelles. Cela vous suffit-il ?

– Les parents nourriciers sont responsables des délits commis par un enfant sous contrat d'adoption temporaire, fit observer frère Corbb. Si le garçon était coupable de ces vols, Colla pouvait être condamné à payer une amende...

Avant que Fidelma ait eu le temps d'intervenir, Tassach se jetait dans l'arène.

– J'ai compris ! Ce pauvre garçon a été noyé afin que Colla ne soit pas tenu responsable du vol des rayons de miel de son voisin. Il

voulait échapper à sa responsabilité.

Fidelma leva la main et frère Corbb frappa le sol de son bâton tandis que grondaient les murmures.

– C'est mon dernier avertissement ! lança Fidelma. La prochaine fois, chacune des personnes présentes devra s'acquitter de la somme d'un *screpall* pour entrave à la justice. Pour l'instant, je vous donne toute liberté pour exposer vos griefs. Je pardonne même à celui qui s'est exprimé sans qu'on lui ait donné la parole.

Frère Corbb, qui avait enfreint le règlement en commentant un article de loi en présence d'un brehon en train de siéger, rougit jusqu'à la racine des cheveux.

– Quant à vous, Tassach, apprenez que je ne tolère pas les allégations gratuites.

Le médecin regarda ailleurs d'un air exaspéré.

Près de Fidelma, frère Corbb toussa discrètement.

– Excusez-moi, lady, mais comment avez-vous l'intention de procéder ? Difficile, en l'état actuel des choses, de trancher entre le chef d'accusation de négligence et celui d'homicide.

Fidelma lui adressa un regard irrité.

– Je connais mon travail, frère Corbb, et je vous rappelle que nous n'avons pas encore entendu tous les témoins.

L'assistant du juge cligna des yeux et se recula tandis que Fidelma revenait à l'assistance.

– La cour aimerait interroger les trois dernières personnes à avoir vu Enda vivant. Je veux parler des enfants Faife, Una et Maine. Sont-ils ici ?

Il y eut des exclamations de surprise et frère Corbb s'avança à nouveau. Fidelma tenta de l'arrêter d'un geste de la main mais en vain.

– Un enfant de moins de quatorze ans n'a pas de responsabilité légale et ne peut jurer sur l'honneur, déclara-t-il d'un ton sentencieux. Et un *fiadu*, un témoin, ne peut parler que de ce qu'il a vu ou entendu. Les hypothèses qu'on nous a présentées ici sont nulles et non avenues. Cependant, la loi reconnaît les témoignages indirects, par exemple sur un comportement suspect chez une personne soupçonnée d'offense à la justice.

Fidelma parvint à grand-peine à dominer son irritation.

– Je suis tout à fait consciente de ce que stipulent les textes de loi en de telles circonstances et si vous étiez qualifié pour prononcer un jugement...

Elle marqua une pause.

–... vous sauriez qu'il existe un précédent m'autorisant à questionner les trois enfants susnommés.

Frère Corbb battit de nouveau en retraite avec un air de chien

battu.

– Je voulais seulement...

– J'ignore quelle latitude vous autorise le brehon Spélan en tant qu'assistant mais, en ce qui me concerne, je ne tolérerai pas qu'on me donne des conseils à moins que je ne les ai sollicités. Reprenons là où vous m'avez coupée. Il arrive exceptionnellement que le témoignage d'un jeune enfant soit retenu. Il existe un exemple célèbre concernant un animal volé dont on pensait qu'il avait pu être consommé la veille. On a demandé à l'enfant : « Qu'as-tu mangé pour ton dernier repas du soir ? » et sa réponse a été prise en considération. J'en donnerai la référence à frère Corbb qui la consignera dans son registre. Les enfants sont-ils là ?

– Oui, admit Colla après un instant d'hésitation.

– Faites entrer Maine et qu'il vienne s'asseoir à côté de moi.

Le garçon grimpa sur l'estrade en traînant des pieds et Corbb lui avança un tabouret tandis que Fidelma l'encourageait d'un sourire.

– Je suppose, Maine, que tu as eu un choc quand tu as découvert le corps de ce pauvre Enda ?

Le garçon hocha la tête.

– Tu l'aimais bien ?

Maine parut surpris et réfléchit un instant.

– Oui, ça pouvait aller. Il était mon *comaltae*, mon frère d'adoption.

– Ça te plaisait, d'avoir un frère d'adoption ?

– Ben oui, comme j'ai deux sœurs, c'était plaisant d'avoir un frère.

– Je comprends. Dans ta famille, tout le monde aimait bien Enda ? Tes sœurs l'appréciaient ?

– Elles aiment pas les garçons. Et les apprentis de mon père, ils ont jamais le temps de jouer avec moi. Tout ce qui les intéresse, c'est d'aller danser avec des filles au village.

– Donc tu étais le seul ami d'Enda ?

– Oui, mais quand même, il avait deux ans de moins que moi.

– Regarde-moi : tes parents le traitaient-ils bien ? Colla et Dublemna, je vous demanderai de vous rasseoir et de garder le silence pendant que j'interroge le témoin.

Maine haussa les épaules.

– Mon père s'occupe pas beaucoup de nous, sauf pour nous apprendre la menuiserie. Et ma mère, elle se plaint toujours. Enda l'aimait pas, il comprenait pas qu'elle est toujours comme ça.

– Elle trouvait que vous étiez difficiles ?

– Oui, surtout Enda.

– Le matin où tu as trouvé le corps, vous étiez tous en train de jouer ?

Le garçon donna un coup de pied sur le plancher.

– C'est Faife, ma grande sœur, qui nous a obligés. Elle veut toujours commander.

– À quoi avez-vous joué ?

– À cache-cache dans les bois. C'était ennuyeux. Les filles sont faciles à trouver. Mais cette fois, Faife s'était bien cachée. Si y avait pas eu l'accident avec Enda, elle se serait fait drôlement gronder.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Elle s'était allongée derrière des buissons, là où c'est boueux, et sa robe était toute sale. Ma mère lui aurait donné une bonne correction si... enfin, vous savez bien.

– Et après, qu'avez-vous fait ?

– Faife voulait qu'on joue à autre chose, mais j'en avais assez et j'ai décidé d'aller chercher Enda.

– C'est là que tu l'as trouvé noyé dans l'étang ?

– Oui. J'ai tout de suite couru voir mon père.

– L'étang est loin de l'endroit où vous jouiez ?

– Non, pas très.

– Tu savais, pour les œufs ?

Maine hocha la tête.

– Et Enda, qu'est-ce qu'il a dit quand on l'a accusé de les avoir volés ?

– Il a juré qu'il les avait pas pris, que c'était une histoire inventée par les filles pour l'embêter. Ma mère voulait que mon père lui donne une fessée, mon père a dit qu'il pouvait pas le battre, mais il a promis d'en parler au père d'Enda la prochaine fois qu'il le verrait.

Fidelma le renvoya et fit appeler Una, âgée de huit ans, qui semblait très nerveuse.

– Tu aimais bien Enda ? s'enquit Fidelma.

– Non, pas beaucoup. Les garçons sont trop brusques. Je vois pas pourquoi Enda habitait avec nous, il était...

– Il était quoi ?

– Un voleur. C'est maman qui l'a dit. Et les voleurs, ils sont punis. Voilà pourquoi il s'est noyé dans le bassin. Maman a dit que Dieu s'était fâché.

– Mais Enda jurait qu'il n'avait rien volé.

– Il mentait, c'est maman qui l'a dit.

– Tu crois toujours ta maman ?

– Ben oui, c'est ma maman !

Fidelma la renvoya et on amena Faife.

Du haut de ses onze ans, elle s'appliquait à se comporter comme une adulte et, quand Fidelma lui posa sa première question, elle fronça les sourcils d'un air grave.

– Je le détestais pas.

– Même quand tu as découvert que c'était un voleur ?

La gamine renifla.

– Je savais qu'il avait fait une bêtise et j'ai aussitôt prévenu ma mère.

– A-t-il reconnu ce dont on l'accusait ?

– Il pouvait pas nier.

– Pourquoi aurait-il volé des œufs à la cuisine ?

– Je comprends pas.

– Il vivait avec vous et mangeait à sa faim. Alors ?

– Je peux pas répondre pour lui.

– Mais tu es sûre qu'il les avait volés ?

– Puisque je vous le dis !

– Ce n'est pas une réponse.

– Je l'ai surpris avec les œufs !

– Comment cela ?

– Eh bien... Enda partageait une chambre avec mon frère et les deux apprentis de mon père. Je suis entrée dans la pièce.

– Pourquoi ?

– Je venais chercher Enda pour la leçon que maman nous donne tous les jours et il était sur son lit avec les œufs. C'est mon travail d'aller les ramasser tous les matins. Ce jour-là, je les avais mis dans la cuisine, comme d'habitude.

– Tu lui as demandé où il les avait pris ?

La petite fdle se mit à rire.

– Il a prétendu qu'il les avait trouvés sous son lit. Personne l'a cru. Je lui ai dit que j'allais les remettre à leur place.

– C'est ce que tu as fait ?

– J'ai pas eu le temps parce que j'ai croisé ma mère et j'ai été obligée de lui dire la vérité. C'est vilain de mentir, non ? Enda s'était déjà sauvé.

Fidelma fixa l'enfant.

– Et ta mère, comment a-t-elle réagi ?

– Elle a crié qu'il allait se faire corriger quand papa rentrerait.

– Et alors ?

Faife fit la moue d'un air désapprobateur.

– Papa a dit qu'il avait pas le droit de le toucher. Nous, on nous frappe bien quand on fait une bêtise, alors pourquoi il était interdit de le battre ?

– Comment te corrige-t-on ?

– Maman nous fouette les mollets avec une badine.

– Retourne à ta place, dit Fidelma d'une voix douce.

Les châtiments corporels étaient interdits et la loi ne s'appliquait pas qu'aux enfants adoptés temporairement : la seule tolérance était une gifle suscitée par la colère et appliquée avec le plat

de la main. Fidelma hésita à préciser ce point, puis elle décida de le repousser au jugement final.

– Le voisin est-il présent ?

– Oui, c'est moi, lança un homme maigre au teint cireux, vêtu de braies rapiécées, de bottes et d'une chemise sans manches. Je m'appelle Mel, lady.

– Et vous êtes apiculteur ?

– Oui et je respecte la *Bechbretha*, la loi sur les abeilles. Je me suis engagé auprès de mes quatre voisins à leur donner des essaims de mes ruches : ainsi je me protège d'une plainte pour violation de propriété. Cependant, comme Colla ne veut pas d'abeilles, je lui donne des rayons de miel en échange.

– Parfait. Donc on aurait subtilisé des rayons de miel de vos ruches ?

– Je le confirme. Il y a quelques semaines, j'ai prévenu mes voisins qu'un voleur rôdait peut-être dans les environs. Je précise qu'il ne manquait qu'un rayon à la fois, et juste sur quelques jours. Ce n'est qu'après le décès d'Enda que Dublemna m'a raconté qu'elle avait trouvé des restes de cire dans les affaires du garçon. Je n'ai jamais eu l'intention de réclamer des compensations pour un larcin aussi ridicule, même si Colla prenait très au sérieux son rôle d'aïe, de père nourricier.

Fidelma réfléchit.

– Je vais ajourner ce procès pour l'instant, dit-elle enfin. Je veux voir l'endroit où le drame a eu lieu.

Une heure plus tard, ils se retrouvaient dans la propriété du charron. Étaient présents Fécho, Tassach, Niall, Colla, Dublemna et leurs enfants, ainsi que Mel et frère Corbb qui avait accompagné Fidelma. Ils se dirigèrent vers l'étang, caché par un rideau d'arbres. Tous s'arrêtèrent, tandis que Fidelma s'avancait seule vers l'eau. Effectivement, le garçon n'avait pas pu y tomber par accident et, après un examen attentif, elle ne repéra ni rocher ni cailloux qui auraient pu provoquer la blessure décrite par Tassach et Niall.

Elle se retourna et fit signe à Maine de s'approcher.

– J'aimerais que tu me montres où vous jouiez ce matin-là.

Il pointa un doigt en direction de la forêt.

– C'est un peu vague.

L'enfant la mena jusqu'au bois au sol caillouteux où les arbres poussaient dru. On pouvait facilement s'y cacher. Dans une clairière, Fidelma trouva un amas de pierres. Inutile de chercher celle qui avait frappé Enda à la tête. Elle se tourna vers le garçon.

– J'aimerais repréciser une ou deux choses, Maine. Quand vous jouiez ici et qu'Enda en a eu assez, il est parti, c'est bien ça ?

Il hocha la tête.

– Et vous avez continué de jouer jusqu'à ce que vous partiez à sa recherche ?

– Oui.

– Il s'est écoulé combien de temps ? Tu as une idée ?

Elle n'espérait pas vraiment de réponse claire. La notion du temps chez les enfants était assez vague.

– Oh, un long moment ! Faife a d'abord insisté pour qu'on fasse une autre partie de cache-cache et je me rappelle qu'il m'a fallu longtemps pour la trouver. C'est là que j'en ai eu assez. Une pensait que Faife était rentrée à la maison et on est allés à sa recherche.

– Et vous l'avez trouvée sous un buisson ?

– Oui.

– Près d'ici ?

– Sous ce gros buisson, là.

Fidelda examina rapidement l'endroit, puis Maine la raccompagna jusqu'au petit groupe qui attendait près de l'étang. Elle regarda les visages anxieux tendus vers elle.

– Je réserve mon jugement pour l'instant. Je prononcerai la sentence d'ici à une semaine à partir d'aujourd'hui.

Sur ces mots, Fidelda s'éloigna à grands pas pour fuir la déception qui se lisait sur les visages.

Trois jours plus tard, elle était assise devant un bon feu dans les appartements du brehon Spélan. Il savourait un gobelet de vin chaud tandis que Fidelda finissait de lui raconter les détails de l'affaire qu'il lui avait confiée.

– Je vois bien où se situe le problème, soupira le vieux juge. Ce qui est arrivé me semble clair, cependant nous n'avons pas de preuves suffisantes pour arrêter un coupable.

– C'est une histoire bien triste. Le pauvre petit Enda s'est retrouvé dans un environnement hostile, ce qui a conduit à son assassinat. Colla le tolérait parce qu'il s'agissait pour lui d'une transaction rentable, mais sa femme détestait l'enfant. C'est une mauvaise femme qui ne recule pas devant les corrections imméritées.

– Sans compter que les châtimements corporels sont contraires à la loi.

– Justement, Colla a protégé Enda parce qu'il avait étudié le contrat qui le liait à Fécho.

– D'après ce que vous me racontez, seul Maine avait accueilli le garçon avec un certain enthousiasme.

– Dublemnna, mère nourricière cruelle, n'est pas une très bonne mère non plus.

– Vous croyez vraiment que c'est elle qui a tué Enda dans une crise de colère ? dit le vieux juge en fronçant les sourcils.

Fidelmá secoua la tête.

– Enda a quitté le bois pour rentrer à la maison. À l'étang, il a été frappé à la tête avec une pierre et poussé dans l'eau. Mainé l'a trouvé et a couru chercher du secours.

– Qui a tué Enda ?

– Dublemna a une grande influence sur ses filles et, comme elle détestait Enda, elles ont adopté la même attitude qu'elle. Sans compter qu'à mon avis Dublemna n'aime pas non plus ses filles qui veulent gagner son approbation. Faife est allée très loin dans ce sens.

– Mais pourquoi ? s'écria Spélan.

– La logique d'un enfant n'est pas la même que celle d'un adulte. Faife avait assisté aux crises de colère de Dublemna contre son mari parce qu'il lui avait imposé Enda. Elle a pensé que cela plairait à sa mère si Enda était puni, surtout que Colla avait refusé de le corriger. La deuxième partie de cache-cache a commencé et nous savons par Mainé qu'il lui a fallu du temps pour découvrir Faife. Pendant que Mainé et Una la cherchaient, Faife a suivi Enda et l'a frappé par derrière avec une pierre. Nous ne saurons jamais si elle avait l'intention de le tuer. Quand elle a découvert qu'il était mort, elle a poussé le corps dans le bassin. Cela explique sa robe mouillée et couverte de boue. Elle a prétendu qu'elle s'était salie en se dissimulant derrière un buisson. Manque de chance, il pousse sur un sol sec et pierreux.

– Mais nous ne pouvons pas prouver que Faife a tué le garçon. Votre démonstration ne tiendrait pas devant un tribunal.

Fidelmá poussa un profond soupir.

– Oui, et c'est bien dommage. Fécho n'obtiendra aucune compensation s'il ne change pas le chef d'accusation d'homicide contre celui d'homicide par négligence. Cela lui permettrait d'obtenir la moitié du prix de l'honneur de l'enfant. Enda avait plus de sept ans et son dire s'élevait à la moitié de celui de son père. On ne peut pas faire plus. Je peux aussi condamner Dublemna à une amende pour violence à enfants. Mais je ne pense pas qu'elle comprendra que sa haine d'Enda a provoqué cette tragédie. Je recommanderai également qu'il soit interdit à Colla et à son épouse d'accueillir un autre enfant pour une adoption temporaire.

– Voilà un exemple où la justice et la loi s'opposent. Je suis certain que Fécho se laissera persuader de changer de chef d'accusation. Et maintenant, qu'advient-il de Faife ? Qu'arrivera-t-il la prochaine fois qu'elle sera saisie d'une crise de violence ? Je sais que vous appréciez particulièrement Publilius Syrus. N'a-t-il pas dit que le juge est condamnable quand l'accusé est libéré ?

– Certes. Mais nous sommes ici pour interpréter et appliquer la loi, car quand la loi n'est plus respectée, elle est remplacée par la

tyrannie. Du moins avons-nous notre grande *féis*, tous les trois ans, qui nous permet de discuter des lois et de les modifier si la nécessité s'en fait sentir. Cependant, dans le cas qui nous intéresse, aucune réforme ne pourra remplacer l'absence de preuves directes.

– Parfois, les preuves indirectes parlent d'elles-mêmes. Par exemple, si vous trouvez un pot de lait renversé et un chat qui dort à côté...

Fidelma eut un petit sourire.

– Un juriste retors pourrait toujours argumenter que peut-être le chien de la maison a renversé le pot, que le lait s'est évaporé et le chat endormi par hasard sur le lieu du délit. Qui peut jurer avec certitude que le chat est coupable ?

L'AIGLE PERDUE

– Voici le diacre Platonius Lepidus, sœur Fidelma. C'est un visiteur qui nous vient de Rome et il aimerait s'entretenir avec vous.

Fidelma referma l'ouvrage qu'elle venait de consulter et regarda l'étranger s'avancer dans le *scriptorium*. Elle-même était en visite à l'abbaye d'Augustin, l'ancien prieur de l'église Saint-André à Rome, qui y était mort il y avait de cela une soixantaine d'années. Il avait été envoyé comme missionnaire chez le roi des Cantware. L'abbaye, située au centre du *burg* des Cantware, était maintenant le point de ralliement de la communauté jute chrétienne. Fidelma attendait que frère Eadulf ait terminé de régler une affaire avec l'archevêque Théodore. Le moine qui avait annoncé l'arrivée du diacre referma la porte de la bibliothèque derrière lui et Fidelma se leva.

Platonius Lepidus avait tout de l'aristocrate romain. Malgré sa robe de religieux, il dégageait une arrogance particulière. Pour s'être rendue en pèlerinage à Rome, Fidelma savait que son rang était là-bas immédiatement reconnaissable. Grand, les cheveux noirs et le teint basané, il était d'un abord assez plaisant.

– Le vénérable Gelasius m'a dit que vous lui aviez rendu un fier service lors de votre séjour à Rome, ma sœur. En apprenant que vous étiez à Cantwareburg, j'ai ressenti le désir de vous rencontrer.

– Comment va le vénérable Gelasius ?

Elle avait un souvenir ému du dignitaire harassé par ses multiples tâches au palais de Latran, où résidait l'évêque de Rome.

– Il va bien et il vous aurait adressé son meilleur souvenir s'il avait su que nous allions nous voir. Le *scriptor* m'a informé que vous étiez ici en visite, avec frère Eadulf, que le vénérable Gelasius appréciait lui aussi tout particulièrement. Je sais également que vous devez tous deux vous rendre dans un endroit du nom de Seaxmund's Ham.

– On vous a bien informé, diacre Lepidus.

– Asseyons-nous et parlons un peu, sœur Fidelma, lança le diacre en joignant le geste à la parole. J'ai besoin de votre aide, ajouta-t-il de but en blanc.

– Si c'est en mon pouvoir de vous rendre service, je le ferai volontiers.

– Que savez-vous de ce royaume des Jutes ?

– Pas grand-chose, sinon qu'ils ont chassé les habitants du Kent

il y a deux siècles environ.

Le diacre secoua la tête.

– Je pensais à la période précédant l'arrivée des Jutes, qui ont chassé les Britons de ce pays à une époque où il s'appelait encore Britannia et comptait parmi les provinces de Rome. Vous n'ignorez pas que nos légions ont occupé et gouverné ces terres pendant plusieurs siècles, du temps du grand empire ?

Fidelma retint un sourire devant la fierté du Romain.

– Une des légions en garnison ici s'appelait la Legio IX Hispana, poursuivit-il. C'était une légion d'élite. Vous en avez peut-être entendu parler ?

– Si ma mémoire est bonne, elle a été battue par Boudicca, la reine des Britons, répondit Fidelma. Dix mille fantassins et dix mille auxiliaires sont tombés dans l'embuscade qu'elle leur avait tendue. J'ai lu Tacite, votre historien, qui a écrit sur cette bataille.

– Les Britons ont eu de la chance, lança le diacre d'un ton irrité.

Fidelma estima que son patriotisme était un peu exagéré. Cette bataille remontait quand même à six siècles.

– À moins que la reine Boudicca n'ait été un excellent général, Lepidus. Si je me souviens bien, la légion s'est fait mettre en pièces et son commandant, Petillius Cerialis, s'est échappé juste à temps de sa forteresse avec des hommes de sa cavalerie. Je crois qu'il n'y a eu que cinq cents survivants chez les soldats.

Lepidus haussa les épaules.

– Vous avez effectivement lu Tacite, ma sœur. Le vénérable Gelasius a souvent célébré l'étendue de vos connaissances. Cependant, la légion a sauvé son aigle qui a plus tard recouvré toute sa force. Cerialis est même devenu gouverneur de la province. Vous savez ce que symbolise l'aigle pour la légion romaine ?

– Mais oui, l'aigle était l'emblème sacré de chaque légion, remis par l'empereur en personne à l'époque où on pensait qu'il avait des origines divines. Si l'aigle tombait entre des mains ennemies, la disgrâce était telle que la légion devait se dissoudre.

– Exactement. La IXe légion a survécu et a bien servi les empereurs. Elle a pacifié la partie nord de cette île, qui était peuplée d'une fière confédération de tribus du nom de Brigantes...

Tant d'enthousiasme commençait à agacer Fidelma.

– C'est de l'histoire ancienne. Je me demande pourquoi vous me racontez tout ça et quels conseils vous attendez de moi.

Le diacre eut un geste d'excuse.

– J'y viens. Saviez-vous que la IXe légion avait disparu alors qu'elle servait chez les Britons ?

– Je l'ignorais. Je n'ai lu que Tacite et Suétone, et ni l'un ni

l'autre ne le mentionnent.

– Ce drame s'est déroulé soixante ou soixante-dix ans après leur mort. Mon ancêtre, le légat Platonius Lepidus, commandait la IXe légion quand elle a été anéantie.

– Votre ancêtre s'est volatilisé avec plus de six mille hommes ?

– Exactement. Et l'aigle de la IXe Hispana avec lui. Des rumeurs ont couru comme quoi la légion avait été déshonorée et aussitôt dissoute. D'autres disent qu'on l'a envoyée se battre contre les Parthes et qu'elle a été éliminée au cours des combats. D'autres encore racontent qu'elle a perdu son aigle et été rayée des annales. Certains affirment qu'elle a franchi le grand mur construit par l'empereur Hadrien pour protéger la frontière nord de cette province des attaques des Caledonii. Et les annales ayant été détruites, nous n'avons aucune idée de ce qui s'est passé.

– Cela remonte à loin. Qu'attendez-vous de moi ?

– Cinq cents ans est effectivement une période très longue.

Il resta un instant silencieux avant de reprendre :

– La destinée de mon ancêtre, de l'aigle et de la légion est devenue un motif de querelle au sein de ma famille. L'honneur exige que nous résolvions ce mystère.

– Mais...

Le diacre eut un sourire désarmant.

– La vérité, c'est que je suis en train d'écrire une chronique de la IXe légion. Encore aujourd'hui, mon ancêtre porte le blâme d'avoir causé sa perte et, dans l'aristocratie de Rome, on a gardé en mémoire cette tache sur le blason de ma famille.

Fidelma commençait à comprendre.

– Vous oubliez que je ne suis pas d'ici et que les terres des Brigantes où la légion a disparu sont occupées depuis un siècle par les Angles. Toute trace des Britons a été effacée par les envahisseurs.

– Mais vous adorez les énigmes ! Le vénérable Gelasius m'a raconté comment vous aviez mené les investigations sur des meurtres qui s'étaient produits au palais de Latran.

– Auriez-vous un plan ?

Le diacre jeta un regard circulaire et se pencha vers Fidelma.

– Le nom de Lepidus est bien connu à Rome : nous sommes une famille princière qui descend de Marcus Æmilius Lepidus. Il appartenait au conseil de Jules César et a participé à un triumvirat, avec Marc Antoine et Octave, qui a gouverné Rome.

Il marqua une pause.

– Il y a quelques mois, un marchand qui fait du commerce entre ce pays et la Francie est venu frapper à notre porte.

– Qu'est-ce qui l'amenait à Rome ?

Lepidus glissa la main à l'intérieur de sa robe et en tira un

parchemin.

– Il apportait avec lui ce document qu'il venait d'acquérir. Il l'estimait suffisamment précieux pour se mettre en quête de notre famille et il a persuadé mon père de l'acquérir.

– Parce qu'il portait votre nom ?

– Celui du légat Platonius Lepidus, mon ancêtre, qui commandait la fameuse IXe légion.

– Ce marchand en a certainement tiré un bon prix s'il s'est déplacé jusqu'à Rome pour vous le proposer.

– Sa valeur est pour nous inestimable. L'original est maintenant dans les archives de ma famille à Rome. Ceci est une copie.

Fidelma déroula le parchemin sur la table et l'examina avec attention.

– Vous êtes sûr que rien n'a été altéré ?

– Rien, et j'y ai veillé. Voulez-vous que je vous traduise le texte ?

– J'ai une bonne connaissance du latin et, bien que ce texte soit vieux de cinq cents ans, il ne pose pas de problèmes particuliers.

Elle commença à lire.

– « ... ses blessures et sa faiblesse ayant empêché le légat de s'ôter la vie de désespoir, je lui ai pris son épée pour prévenir un tel désastre si la conscience lui revenait après son évanouissement. Nous sommes ainsi restés cachés dans un caniveau jusqu'à la tombée de la nuit. Nos ennemis célébraient leur victoire dans les libations et les réjouissances. Ils venaient d'anéantir la plus grande de toutes les légions, partie d'Hispanie derrière l'aigle de l'empire.

« Tout ce qui restait des six mille soldats, c'était le légat blessé. L'histoire se souviendra de la façon dont Lepidus, dernier survivant de ces fiers combattants qui tombaient autour de lui, s'est emparé de l'aigle à la force de son glaive au cours de l'ultime bataille. Puis il a été frappé à son tour et c'est ainsi que je l'ai trouvé, moi, un simple *mathematicus* intendant de la légion. Il tenait l'emblème d'une poigne si ferme que je n'ai pas pu le lui arracher. J'ai donc tiré le légat jusqu'à l'égout à ciel ouvert qui courait non loin de ce sanglant champ de bataille. Mars nous protégeait car personne ne nous a découverts.

« Comment nous avons survécu, les dieux seuls le savent. À cause de ses nombreuses blessures, le légat avait la fièvre. Nous avons réussi à nous traîner jusqu'à un buisson, loin des lieux du massacre. Là nous avons attendu tout un jour, mais l'état du légat ne cessait d'empirer. Au matin, il reprit connaissance et me saisit la main. "Cingetorix, murmura-t-il, je me meurs. Comment êtes-vous arrivé ici ? " Je lui ai expliqué que j'étais avec les chariots des bagages quand les Caledonii l'avaient attaqué avant de s'enfuir. Où, je l'ignore. C'est guidé par le hasard que j'étais tombé sur la scène admirable de son

dernier combat, entouré de quelques-uns de ses hommes. Après le massacre, ayant vu que les Caledonii avaient abandonné l'aigle et connaissant sa valeur, j'avais enjambé les corps et compris que le légat était encore vivant.

« Le légat Lepidus était toujours accroché à mon bras. "Cingetorix, m'a-t-il dit, je suis perdu. Tu sais ce que signifie l'aigle. Je te charge de la remettre à l'empereur de Rome afin qu'il la brandisse à nouveau et proclame que la IXe légion d'Hispanie vit toujours, même si ses hommes ont livré leur dernière bataille. Il doit dire que Lepidus a sacrifié sa vie pour la défendre et qu'il est mort avec l'aigle et son honneur intacts. " »

Fidelma leva les yeux du vélin.

– Ce texte est un matériau essentiel à votre travail d'historien. Et maintenant, qu'est-ce qui vous amène dans ce pays ?

– Continuez de lire, la pressa le diacre.

– « ... Le légat ne tarda pas à s'éteindre. Je récupérai donc l'aigle au milieu des décombres, arrachai les morceaux brisés de la perche qui la soutenait et l'enveloppai dans un tissu pour pouvoir la transporter. Puis j'attendis la tombée de la nuit et m'éloignai progressivement du camp des Caledonii qui fêtaient leur victoire. Comme ils bloquaient les voies allant vers le sud, je résolus de me diriger vers l'ouest, vers le pays des hommes aux chevaux – les Epidii.

« Le récit de mes aventures étant long et compliqué, je le transcrirai quand je serai en mesure de le faire. Cependant, je dois préciser que je n'ai pas pu tenir ma promesse au légat Lepidus, que les dieux le gardent. Cela m'a pris des années pour retourner dans ma ville de Darovernum et les dieux m'ont été favorables car j'ai rapporté l'aigle avec moi. Mais nous vivons une époque troublée et l'âge a jeté son ombre sur moi. Je n'ai ni les moyens ni la force d'emporter cette aigle à Rome. Si je la remets au gouverneur Berus, il s'arrogera le crédit de sa restitution. C'est un homme en qui je ne peux avoir aucune confiance. J'ai donc décidé de cacher la précieuse enseigne, accompagnée d'un message, dans ma petite maison près de la tour huit au coin nord-est d'un bâtiment que des chrétiens ont érigé en l'honneur d'un de leurs chefs, appelé Martin de Gaule. L'emblème de la IXe légion d'Hispanie gît dans l'hypocauste. Il y restera jusqu'à ce que mon fils, devenu adulte, puisse suivre mes instructions et parte pour Rome afin de remplir mon... »

Le texte s'arrêtait là et Fidelma fronça les sourcils.

– Excusez-moi d'insister, mais maintenant que j'ai terminé cette lecture, qu'attendez-vous de moi ?

Le diacre Lepidus lui adressa un grand sourire.

– De nombreux indices dans ce document nous indiquent d'où venait cet homme ainsi que le lieu où l'aigle est entreposée. Si la

chance me permettait de la ramener à Rome... j'aurais avec vous un témoin fiable de cette résurrection et je rédigerais mon traité en toute confiance. La famille de Lepidus relèverait enfin la tête et pourrait aspirer aux plus hautes fonctions sans qu'aucun nuage du passé trouble ses ambitions. En ce qui me concerne, mes aspirations terrestres et spirituelles seraient considérablement élargies et rien ne m'empêcherait de devenir évêque ou cardinal.

Il marqua une pause, vaguement embarrassé par ses confidences.

– Cependant, mon principal souci est de restaurer la vérité. Peut-être ce Cingetorix affabulait-il. Mais si nous retrouvons l'endroit où il vivait, un mystère historique serait peut-être résolu.

Fidelma étudia l'homme avec attention.

– De nombreux Britons sont plus qualifiés que moi pour décrypter ce document.

Lepidus haussa les épaules.

– Les Britons ne s'aventurent pas au-delà des frontières des royaumes où les Saxons les ont confinés, pour se rendre en pays saxon. Et ne se sont-ils pas battus avec obstination contre les Romains ? Pas seulement à l'époque où nos légions occupaient leurs terres mais plus récemment, en refusant d'obéir à notre sainte mère l'Église de Rome ? Leurs rois ont refusé de plier le genou devant le missionnaire Augustin, l'envoyé personnel de l'évêque de Rome. Ils ont préféré s'obstiner dans leur idolâtrie, et s'en remettre à cet hérétique de Pélage et à leurs propres dirigeants.

– Vous oubliez qu'en Éireann nous sommes également mal vus par Rome, ironisa Fidelma. Nos Églises ont elles aussi choisi Pélage contre Augustin d'Hippone.

Lepidus eut un sourire désarmant.

– Il est plus facile de discuter avec vous. Les fiers Britons sont trop susceptibles et préfèrent argumenter avec leur épée.

Fidelma se retint de répliquer « comme les Romains ».

– Je connais un peu l'histoire et la langue des Britons, mais je ne suis pas une érudite sur le sujet.

Elle jeta un coup d'œil au vélin.

– Cependant, comme vous l'avez souligné, ce ne sont pas les indices qui manquent dans ce texte.

Le diacre se pencha vivement vers elle.

– Vous croyez qu'ils nous permettraient de retracer les pas de ce Cingetorix ?

– En tout cas, l'homme a consigné la localisation exacte.

– Oui, il a écrit Darovernum. Mais où cela se trouve-t-il ? J'ai demandé à plusieurs personnes qui n'ont pas pu me renseigner.

– C'est un nom que l'on retrouve chez le géographe Ptolémée à

l'époque où ce récit a été rédigé. Dans la langue des Britons, *duro* signifie « fort » et *verno* est un marais où poussent des aulnes. Il s'agit donc d'un fort près d'un marais.

– Cela ne m'avance guère ! se plaignit le diacre.

– Mais vous êtes dans l'endroit précis que vous cherchez ! Le fort des Cantiaci près du marais aux aulnes, c'est ce que les Jutes appellent maintenant le *burg* des Cantware.

La stupéfaction se peignit sur les traits du diacre.

– Vous voulez dire que l'aigle pourrait avoir été cachée ici, dans cette ville ?

– L'endroit mentionné dans ce document est bien la ville où nous sommes.

– C'est incroyable ! Vous avez relevé autre chose ?

Fidelma pinça les lèvres.

– Cingetorix est un nom qui est également associé aux Cantiaci. Quiconque a étudié le récit des expéditions de Jules César en Bretagne vous le confirmera. Mais « Cingetorix » sonne bizarrement pour un *mathematicus* de rang inférieur puisqu'il signifie « roi des héros ». C'était le nom d'un des quatre rois des Cantiaci qui ont attaqué le camp que César avait établi sur le rivage.

Un certain abattement avait prit la suite l'excitation qui s'était emparée du diacre.

– Retrouver la maison de ce Cingetorix après cinq siècles me semble impossible.

– Pourtant, le vélin nous donne une indication.

– Vous plaisantez ? Les Romains sont partis, les Britons aussi, et les Jutes leur ont succédé. La cité ou *burg* des Cantware n'est plus la même. La plupart des bâtiments d'origine ont disparu ou sont à moitié en ruine. Quand les Jutes ont débarqué de l'île de Thanet et ont attaqué les Britons, il a fallu une génération pour s'en débarrasser. Puis Aesc est parvenu à se faire couronner roi du Kent jute. À cette époque, la plus grande partie de la ville avait été détruite.

– Vous en avez appris des choses au cours de votre bref séjour ici, diacre Lepidus, murmura Fidelma.

Elle se leva et se tourna vers une étagère derrière elle.

– Une chance que cette bibliothèque possède de vieilles cartes de la ville. Je les examinai justement ce matin.

– N'ayant pas été établies du temps de mon ancêtre, elles ne nous seront d'aucune utilité.

Fidelma en étala une sur la table.

– Votre document précise que la maison est située près de la tour huit, au coin nord-est d'un bâtiment que des chrétiens avaient érigé en l'honneur d'un de leurs chefs, Martin de Gaule.

– Vous croyez que cela va nous aider ? Cela se passait il y a si

longtemps !

– Les vestiges des dix tours construites par les Romains le long des anciennes murailles sont encore là, et la chapelle dédiée à Martin de Gaule, plus connu sous le nom de Martin de Tours, est toujours debout. Des fidèles vont même s’y recueillir.

Le visage du diacre s’illumina.

– C’est un miracle ! Je comprends pourquoi le vénérable Gelasius ne tarit pas d’éloges sur vous, sœur Fidelma. En quelques minutes, vous avez éclairé des points essentiels et...

Elle leva la main.

– Êtes-vous sûr que si nous localisons le lieu indiqué vous y retrouverez l’aigle ?

– Rien n’est moins certain mais... pourquoi pas ?

– Hum.

Elle tapota la carte de l’index et le diacre se pencha par-dessus son épaule en se frottant les mains d’un air réjoui.

– À l’est de la ville, poursuivit Fidelma, nous avons la rivière Stur, la tumultueuse, un nom donné par les Britons. Les bâtiments qui nous intéressent se dressent au-delà de la rive ouest de la rivière et du marais des aulnes. Les murailles romaines ont plus tard été fortifiées par les Britons, afin de se défendre contre les Angles, les Saxons et les Jutes.

– Je vois. Les tours sont au nombre de dix et elles portent des numéros.

Fidelma posa un doigt sur la tour huit.

– À l’ouest, nous avons l’église de Martin, qui se dresse au milieu d’un certain nombre d’édifices. Lequel, à votre avis, pourrait correspondre au coin nord-ouest ?

– Nord-est, la corrigea le diacre.

– Excusez-moi, nord-est.

– Regardez cette... villa, là, au coin nord-est de l’église...

– Vous croyez qu’elle est encore debout ?

– Sans doute que non, mais on peut toujours essayer de creuser les fondations.

– Les probabilités que cela donne des résultats sont assez faibles.

Fidelma usait avec son interlocuteur du ton patient et bienveillant d’un maître s’adressant à un élève.

– Mais puisque Cingetorix a écrit qu’il avait caché l’aigle dans l’hypocauste ! Je vous explique. Un hypocauste est...

– Un système de chauffage. Les Romains affirment l’avoir inventé, mais j’ai vu d’autres installations similaires venant de civilisations antérieures. Les sols reposent sur des piliers creux où est aspiré de l’air chauffé par un four.

Le diacre grimâça un sourire.

– Je ne vais pas me quereller avec vous sur l'invention de l'*hypocauston*, qui est un nom latin.

– Venant du grec *hupokauston*, le corrigea Fidelma d'une voix douce. À l'évidence, nous nous instruisons les uns les autres et il faut s'en féliciter. Revenons à nos affaires. Je vous propose de nous rendre sur place, ensuite, nous aurons tout le temps d'aviser.

Fidelma n'avait passé qu'une semaine à Cantwareburg, mais la ville n'était pas très grande, et elle avait déjà exploré le quartier vétuste autour de l'abbaye. Les Jutes et leurs alliés angles et saxons l'avaient beaucoup négligé depuis que les Britons avaient été chassés par Hengist et son fils Aesc. Ils avaient préféré construire des logements neufs dans des matériaux rudimentaires à l'extérieur des murs de la cité. Cependant, quelques édifices avaient remplacé les anciens et, plus récemment, grâce à Augustin et à ses successeurs, certains avaient même été restaurés.

Fidelma ouvrit le chemin vers les anciennes tours de guet à moitié effondrées.

– Voici la numéro huit.

Elle désigna une tour carrée dont il ne restait plus qu'un étage au milieu des gravats.

– Vous êtes sûre ? s'étonna le diacre. Vous n'avez regardé qu'une fois la carte !

– Le chiffre est inscrit sur le linteau au-dessus de la porte.

Elle jeta un coup d'œil circulaire.

– Le grenier à blé et ses dépendances semblent bien situés à la position indiquée. Voici l'église dédiée à Martin de Tours. Curieux. Ce sont les seuls bâtiments préservés.

Le diacre Lepidus hocha la tête d'un air solennel.

– On dirait que la chance nous sourit.

Fidelma s'était déjà remise en marche.

– Nous sommes confrontés à deux possibilités. Soit le grenier a été construit au-dessus de la villa et l'hypocauste est là-dessous. Soit ce petit bâtiment en pierre, près du grenier, faisait partie de la villa et l'hypocauste est à l'intérieur.

Elle hésita un instant.

– Essayons d'abord le bâtiment en pierre, qui est à l'évidence plus ancien.

À cet instant un homme robuste, vêtu de la tenue des artisans saxons, sortit du grenier.

– Bien le bonjour, lady, et à vous aussi monseigneur. Je peux vous aider ?

Il avait le sourire facile et Fidelma lui trouva une certaine ressemblance avec un renard jaugeant sa proie. Il s'exprimait en bas

latin, mais son accent jute ne facilitait pas les échanges. Le diacre lui expliqua ce qui les amenait, tout en minimisant la valeur de l'aigle, et lui glissa une pièce d'argent.

– C'est mon grenier et c'est moi qui l'ai construit, dit l'homme. Je m'appelle Wulfred.

– Lors de la construction, avez-vous remarqué des galeries creusées sous les dalles ? s'enquit Fidelma.

L'homme se frotta le menton.

– Il y a bien eu des endroits qu'on a été obligés de remplir de gravats afin de consolider les fondations.

Le visage du diacre Lepidus s'allongea.

– L'hypocauste serait donc inaccessible ?

Wulfred haussa les épaules.

– Je peux vous montrer le genre de cavité qu'on a comblé dans le petit bâtiment en pierre. Venez, j'ai une lanterne.

Ils lui emboîtèrent le pas et, alors qu'ils passaient le seuil, Fidelma remarqua qu'on avait gravé quelque chose sur un des piliers supportant l'encadrement de la porte. Elle pointa un doigt sur une inscription. On ne distinguait plus qu'un « IX », le reste était illisible.

– Neuf ? murmura Lepidus d'une voix blanche. La IXe légion ?

Fidelma s'abstint de répondre.

À l'intérieur, la température était plus fraîche, ça sentait la moisissure et le sol était recouvert de saletés. Wulfred leva sa lanterne, aux parois de corne très fines qui filtraient la lumière, et éclaira une pièce vide de deux toises sur deux. Dans un coin, ils virent un gros trou.

– Par là, on distingue une galerie, lança Wulfred.

Fidelma se saisit de la lampe et s'agenouilla pour examiner un espace de trois pieds de haut, étayé par de petites piles de briques distantes de trois pieds les unes des autres.

– Un hypocauste, dit-elle en se relevant. Et maintenant, que faisons-nous ?

Le diacre resta un instant silencieux.

– Peut-être a-t-on laissé des traces quelconques ? dit-il enfin d'une voix hésitante.

Fidelma gratta du bout du pied la terre qui recouvrait les dalles, mettant au jour un morceau de mosaïque romaine. Elle demanda à Wulfred de lui apporter un balai de joncs et, une demi-heure plus tard, ils contemplaient un sénateur romain revêtu de sa toge, le doigt levé. Fidelma suivit la direction qu'il indiquait et remarqua soudain une inscription sur le mur. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : le chiffre IX gravé dans la pierre était joint à un petit arc dont la flèche pointait vers le sol.

– Nous allons briser l'hypocauste à cet endroit, annonça-t-elle.

Avec la permission de Wulfred, naturellement.

Le diacre tendit une autre pièce d'argent à Wulfred, qui acquiesça avec enthousiasme.

Ce fut Lepidus qui se chargea de creuser et, quelques instants plus tard, il avait libéré un espace où pouvait se glisser une personne suffisamment mince. Fidelma se porta volontaire. Bientôt, elle se retrouvait à plat ventre entre les piles. L'eau suintait et l'odeur était celle de catacombes mal aérées. La lanterne en corne qu'elle tenait à la main projetait une lumière glauque... elle se força à respirer profondément.

L'inscription « IX Hispana », elle la vit presque aussitôt, inscrite sur un mur en briques inégales, juste devant elle. Elle reposa la lanterne et entreprit de tirer sur une des briques qui, grâce à l'humidité, céda sans difficultés. Il en fut de même avec les autres et, en peu de temps, Fidelma avait pratiqué une ouverture suffisamment large. Alors qu'elle tentait de percer l'obscurité, les rayons de la lampe se reflétèrent sur un objet. Elle tendit la main. C'était du métal, froid et humide.

Elle sut de quoi il s'agissait avant même d'en avoir tâté les contours : une aigle en bronze.

– Alors ? cria le diacre au-dessus de sa tête.

Elle explora l'alcôve de la main : à l'évidence, elle n'était pas imperméable. Puis elle tomba sur un morceau de cuir... ou plutôt une feuille de vélin détrempeée. Elle s'en empara, la tendit à Lepidus avec l'aigle et la lanterne et se retourna avant de se hisser dans la pièce où ses compagnons l'attendaient.

Wulfred tenait haut la lampe tandis que le diacre dansait de joie, tenant l'emblème embrassé.

– L'aigle ! L'aigle ! balbutia-t-il avec ravissement.

L'animal portait une couronne de laurier et ses griffes enserraient une branche au-dessus des lettres gravées « SPQR ».

– *Senatus Populusque Romanus* ! exulta Lepidus. Le sénat et le peuple de Rome. L'autorité suprême pour les légions.

– N'oublions pas que nous avons fait cette découverte sur la propriété de Wulfred, lui rappela Fidelma.

– Que diriez-vous d'une troisième pièce d'argent, Wulfred ? Cela devrait suffire car vous n'avez sûrement pas l'usage de ces vieilles reliques.

Wulfred hocha la tête.

– Je remercie votre seigneurie pour sa générosité.

– Remerciez plutôt l'aigle de mes ancêtres, répliqua le diacre.

– Et ce parchemin, que dit-il ? demanda Fidelma.

Wulfred le lui tendit.

– C'est assez bref, fit observer le diacre.

– Hum. « Moi, Cingetorix des Cantiaci, *mathematicus* de Darovernum, je dépose ici l’aigle de la IXe légion d’Hispanie. Mon fils est mort sans descendance. Que celui qui trouvera cet emblème aille le remettre entre les mains de l’empereur à Rome. Qu’il sache que le légat Platonius Lepidus a donné sa vie pour le sauver. Il m’avait chargé de le rapporter à Rome afin que la légion soit à nouveau constituée sous ces insignes sacrés, mais j’ai échoué. J’espère cependant que ce document portera témoignage de ma bonne foi et restaurera l’honneur et la gloire de la IXe légion d’Hispanie et de son commandant, Platonius Lepidus. Que les dieux lui accordent le repos éternel. »

Fidelma poussa un profond soupir.

– Il n’y a rien à ajouter. Vous avez ce que vous vouliez, diacre. Et maintenant, retournons à l’abbaye.

Lepidus lui adressa un large sourire.

– Je vous dois ce succès, sœur Fidelma. En étant le témoin de ces événements, vous m’assurez que personne ne les remettra en question. Je vais demander audience à l’archevêque Théodore et vous confirmerez mon récit.

Fidelma fit la grimace.

– Après avoir rampé dans l’hypocauste, je dois d’abord prendre un bon bain. Je vous rejoindrai plus tard chez l’archevêque.

Théodore avait pris place sur le siège qui symbolisait sa fonction.

– Eh bien, Fidelma de Cashel, le diacre Lepidus ne cesse de chanter vos louanges, lança aimablement l’archevêque.

Fidelma venait d’entrer dans la salle d’audience, Eadulf à ses côtés. Le diacre rayonnait.

– Il semblerait que vous lui ayez rendu un fier service en résolvant un mystère concernant sa famille, reprit l’archevêque.

– Je vous jure que non.

– Allons, sœur Fidelma, vous êtes trop modeste, protesta Lepidus.

– Du tout, mais j’ai toujours défendu la vérité, rétorqua Fidelma d’un ton méprisant. Et le diacre Lepidus a voulu m’entraîner dans un conte mensonger afin d’accroître le prestige de sa famille. Il a forgé des faux pour s’élever dans la société romaine où ses ambitions ne connaissent pas de limites.

– Comment cela ? s’étonna l’archevêque.

– Eh bien, Lepidus a fait fabriquer une aigle dont il clame qu’elle est l’emblème de la IXe légion d’Hispanie, disparue en Bretagne à l’époque où son ancêtre en était le légat. Il a rédigé deux récits, sur des feuilles de vélin, résumant le destin de cette légion et indiquant

l'endroit où l'aigle avait été déposée.

– C'est ridicule ! s'écria Lepidus. Je ne me laisserai pas insulter un instant de plus.

– Attendez ! ordonna Théodore. Vous resterez ici jusqu'à ce que je vous donne l'autorisation de vous retirer.

– J'ai horreur qu'on me prenne pour une demeure, poursuivit Fidelma. Votre machination comptait sur ma réputation pour confirmer la véracité de ce que vous affirmiez. Vous êtes arrivé avec un parchemin en prétendant que vous aviez besoin de mon aide pour résoudre les énigmes qu'il contenait. Les indices émaillaient le texte et je n'avais plus qu'à les suivre. Comme par hasard j'ai retrouvé la ville, la maison, l'hypocauste, l'aigle et un second parchemin !

– Vous m'offensez et vous offensez Rome !

L'archevêque leva la main.

– C'est à moi qu'il revient de juger des offenses. Sœur Fidelma, avez-vous des preuves pour étayer vos accusations ?

Elle hocha la tête.

– Le premier vélin est un texte supposé avoir été écrit il y a cinq cents ans...

– J'ai bien précisé qu'il s'agissait d'une copie, l'original étant gardé dans la bibliothèque de ma famille à Rome ! protesta Lepidus.

– Je vous ai demandé si vous aviez altéré le texte, vrai ou faux ?

Lepidus acquiesça à contrecœur.

– Vous avez juste oublié que les langues évoluent avec les siècles. Celle dont nous usons en Irlande aujourd'hui diffère de celle des inscriptions anciennes, rédigées dans l'alphabet appelé ogham, d'après Ogma, le dieu des Lettres. Cette langue, le Bérla Féine, est ignorée de la plupart de nos scribes. Ayant lu des auteurs comme Tacite ou César, je sais faire la différence entre un texte en vieux latin et un texte en latin d'aujourd'hui.

« D'autre part, j'ai trouvé étrange que Cingetorix, qui est supposé avoir rédigé ce récit, un simple *mathematicus*, un intendant employé par la légion, porte un nom royal. Une coutume bien peu romaine. Le Cingetorix de Lepidus est un Cantii mais il se présente comme un Cantiaci, qui est la forme romaine, et prétend être né à Darovernum... au lieu de Duroverno, qui est le terme qu'il aurait employé s'il avait vraiment été natif de cette ville. Cependant, comme Cingetorix écrivait en latin, j'ai suspendu mon jugement.

– Cet exposé ne sert à cette femme qu'à démontrer l'étendue de sa culture ! intervint Lepidus.

– Quand j'ai annoncé que la bibliothèque de l'abbaye avait d'anciennes cartes de la ville, vous m'avez fait remarquer qu'elles ne remontaient pas à l'époque de votre ancêtre. Comment l'auriez-vous

su si vous ne l'aviez vérifié auparavant ? Ensuite, je vous ai fait observer que les bâtiments avaient probablement été détruits, et vous avez aussitôt souligné que les fondations étaient toujours là. Et que l'aigle, d'après le texte, était cachée dans un hypocauste. Nous nous sommes rendus sur place et nous avons constaté que la maison, détruite depuis longtemps, avait été remplacée par un grenier. Cependant, une petite partie de la villa, une seule pièce, était encore debout et contenait effectivement un hypocauste. Une incroyable coïncidence !

– Ces spéculations ne valent pas démonstration, fit valoir l'archevêque.

– Je vous l'accorde. Le propriétaire du grenier n'a pas semblé contrarié à l'idée que nous entreprenions des fouilles sous ses bâtiments. Et il n'était pas autrement surpris par notre découverte. Alors qu'il aurait dû exiger des compensations en échange de notre butin, il s'est contenté de quelques pièces d'argent. Voilà un comportement pour le moins inhabituel !

– Certes, mais qui n'est pas concluant pour prouver une malversation, rétorqua l'archevêque.

– Quand j'ai découvert l'alcôve où se trouvaient l'aigle et le second vélin, j'ai constaté un haut degré d'humidité. L'eau ruisselait sur les parois. Qu'un objet en bronze ait survécu dans ces conditions, je peux l'imaginer, mais qu'il demeure intact... Quant au vélin, au cours des siècles il aurait été réduit à un peu de boue.

Fidelda se tourna vers le diacre.

– Franchement, vous n'êtes pas très malin.

Lepidus avait perdu de sa superbe.

– Monseigneur, intervint Eadulf, si vous nous prêtez cette aigle pendant une heure, il nous sera facile de demander à des forgerons qualifiés si le bronze a été coulé récemment ou il y a plus de cinq siècles.

– Excellente idée, convint l'archevêque.

– Mais je suis certaine que le diacre Lepidus ne veut pas nous déranger inutilement, dit Fidelda d'une voix douce. À la réflexion, il acceptera sûrement d'avouer la vérité. Quant à moi, la supercherie m'a sauté aux yeux dès la lecture du premier texte.

Devant la mine stupéfaite de Théodore, Eadulf dut faire un effort pour ne pas éclater de rire.

– À cause du latin utilisé ? s'enquit l'archevêque.

– Non. À cause de la position de l'édifice telle qu'elle était indiquée par ce Cingetorix.

– Mais... cette maison est bien romaine, de même que l'hypocauste et la tour en ruine...

– Oui, et cette maison est bien située au coin nord-est de

l'église dédiée par des chrétiens à Martin de Gaule que nous appelons Martin de Tours.

– Il y a eu des églises et des communautés chrétiennes en Bretagne un siècle avant l'époque de la disparition de la IXe légion !

– C'est un fait. Sauf que Martin de Tours, qui a eu une profonde influence sur les communautés chrétiennes en Bretagne mais aussi dans les cinq royaumes d'Éireann, est né un siècle et demi après les événements contés par le dénommé Cingetorix. Le diacre Lepidus s'est livré à des recherches incomplètes et, si je l'ai suivi, c'est par pure curiosité. Comme on dit dans mon pays, *is fearrde a dhearcas bréug fiadhnuise* – un mensonge attesté par un témoin de bonne foi n'en est que plus crédible. Lepidus voulait que je valide son escroquerie. Aussi intelligent soit-il, un homme est égaré par son ambition.

[1] Deutéronome, 4,19. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

[2] Jérémie, 10,2.

[3] Isaïe, 47,13-14.

[4] Proverbes, 26,11. « Comme le chien revient à son vomissement, le sot retourne à sa folie. »

[5] Dame blanche.

[6] Lévitique, 20,13.